LOIN
DU PAYS

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

MAURICE DESVIGNES

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 16 juillet 1861



PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

1861



PERSONNAGES.

BAUDOUIN, petit cultivateur, père de Jeanne et de Nicole	MM. JULIAN.
GUILLAUME, petit cultivateur	MANUEL.
JEAN-MARTIN, ancien soldat, décoré, aujourd'hui fermier	ALHAIZA.
SALLERIN, mauvais sujet	PERRIN.
MALTÊTE, campagnard aisé	LEMAIRE.
ANDRÉ, jeune garçon de ferme	SULLY.
HARMEL (le Pâtre), doyen d'âge de la commune	BEUZEVILLE.
DUHOCQUET, vieux garçon usé et à rhumatismes	DERVILLE.
AUGUSTE, domestique de Zoé	MALLET.
UN OFFICIER DE POLICE	JANIN.
UN COMMISSIONNAIRE	DAMY
JEANNE, fille aînée de Beaudouin, lingère à Paris	Mmes LACROIX.
NICOLE; sœur de Jeanne	ESTHER DAVID.
JEANNETTE, fille de Nicole et de Jean Martin:	DESMONTS.
ZOÉ, femme du demi-monde	TALINI.
LA BOHÉMIENNE (sous le nom de Mme Agar au 2e acte)	JEAULT.
Mme STROMBOLI	YGONNET.

Paysans et Paysannes, Bohémiens, Joueurs et Joueuses.

La scène est dans un village d'Alsace, aux environs de Saverne, pendant le premier acte, le quatrième et le cinquième; elle est à Paris pendant le deuxième et le troisième. L'action se passe de nos jours, en considérant le premier acte comme un prologue qui précède de dix-huit années l'action véritable.

Pour la mise en scène exacte de cet ouvrage, s'adresser à M. Rhozevil, régisseur général, et pour la musique à M. Fossey, chef d'orchestre, au théâtre de la Gaîté.

NOTA. — L'auteur, ayant placé son action dans un pays où le patois n'est autre que la langue allemande corrompue et mal parlée, n'a pas cru devoir employer certaines locutions villageoises, usitées au théâtre, et qui manqueraient ici de vraisemblance. Il recommande donc aux artistes qui joueront la pièce en province de donner à leur diction le plus de naturel possible; d'éviter, par conséquent, certaines *liaisons* trop sensibles et qui n'appartiennent pas au langage des campagnes. Cette recommandation ne s'applique pas aux personnages dont le long séjour dans les villes a dû modifier le langage, et pour lesquels il suffira d'éviter tout accent recherché ou déclamatoire.

LOIN DU PAYS

ACTE PREMIER

Le théâtre représente la grande place d'un village qui est assis sur les deux rives d'un petit cours d'eau. — A droite, sur le premier plan, la maison de Baudouin. — Au premier plan à gauche, un cabaret, puis la maison de Jean Martin qui fait angle au fond et dont une façade donne sur la rivière. — Au fond, à droite, la vieille église du village et le cimetière y attenant. — Un moulin et quelques habitations garnissent la rive opposée. — De belles collines boisées dominent l'église et le village. Une route longe la rivière.

SCÈNE PREMIÈRE

MALTÊTE, GUILLAUME, JEUNES VILLAGEOIS.

(Maltête et les villageois arrivent par la route du fond, à gauche, puis tournent et s'arrêtent devant la maison de Jean-Martin. Guillaume, qui entre par la droite, vient à eux.)

GUILLAUME.

Bonjour, Maltête, bonjour, les amis !

MALTÊTE.

Bonjour, Guillaume. Eh bien ! vas-tu choisir une figure plus gaie que celle d'hier au soir, pour fêter le mariage de notre ami Jean Martin ? M'est avis que cela ne pourrait pas faire de tort à tes affaires auprès de mademoiselle Jeanne, si tu persistes, malgré tout, à te dessécher pour elle !

GUILLAUME.

Chacun fait ce qu'il peut, mon brave Maltête. L'amour, vois-tu, c'est comme le vent, tantôt fort, tantôt faible, et ça ne souffle pas toujours du bon côté. Mais ce n'est pas pour en causer que vous

êtes venus tous ici ce matin, avant l'heure où nous devons conduire à l'église notre ami Jean-Martin et sa jeune femme Nicole, la fille à Baudouin.

MALTÊTE.

La sœur de cette Jeanne, près de qui tu pousses des soupirs à faire tourner un moulin à vent !

GUILLAUME.

Si encore ça lui faisait tourner la tête de mon côté !

MALTÊTE.

Allons, nous voilà réunis pour donner, selon l'usage, l'aubade au marié; il est déjà tard, en avant donc, vous autres, et attaquez franchement un des airs du pays... Y sommes-nous ?.... (Il bat la mesure avec importance; les musiciens attaquent avec vigueur; Guillaume jette des regards furtifs vers la maison de Baudouin.)

SCÈNE II

LES MÊMES, JEAN-MARTIN.

JEAN-MARTIN.

Merci, les amis, merci de votre aubade ; mais gardez votre souffle pour tantôt, vous n'en aurez pas trop, j'imagine... C'est égal, cet air du pays m'a tout remué ! Depuis longtemps je ne l'avais pas entendu ; c'est que, voyez-vous, l'amour du pays, du foyer, et l'amour de la grande patrie tout entière, cela se tient, cela se mêle, et tout cela fait ensemble une fière musique qui vibre toujours au cœur du soldat ! En Afrique, mes amis, c'est au cri de France que je me battais !... Mais lorsqu'on m'a attaché cette croix sur la poitrine, c'est vive l'Alsace que j'ai crié ! J'aurais crié : vive mon village ! car il me semblait que c'était lui qu'on décorait dans ma personne ! Mais il faut s'apprêter, les amis !... c'est pour neuf heures, nous n'avons pas de temps à perdre... A propos, vous avez entendu ce que nous a dit monsieur le maire, en nous mariant ?

MALTÊTE.

Oui, qu'on pourrait danser sur la grande place, avec permission de l'autorité, pour être plus à l'aise !

JEAN-MARTIN.

Et la table est déjà dressée dans la grange.

MALTÊTE.

Brave père Baudouin ! quel digne homme !

JEAN-MARTIN.

Oui, le papa beau-père veut que tout le monde soit content !... Après la bénédiction, le repas ! Et il y aura place pour tous les

amis, et pour les anciens de la commune! Ainsi, à tout à l'heure, et faites-vous superbes!

MALTÊTE, aux autres.

Et surtout, n'oubliez pas de vous graisser les mollets : on dansera jusqu'à ce qu'on en tombe! (Il les emmène. Guillaume reste avec Jean-Martin.)

SCÈNE III

JEAN-MARTIN, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Eh bien! Jean-Martin, te voilà heureux, toi!

JEAN-MARTIN.

Oui, mon bon Guillaume. Mais le bonheur ne me rend pas égoïste; au contraire, je ne souhaite jamais tant le bonheur aux autres, que quand je suis content moi-même : aussi, je voudrais te voir gai et heureux comme moi.

GUILLAUME.

Ce sera difficile, Jean-Martin, je le sens bien. La Jeanne ne veut pas se décider à m'aimer. Elle a comme qui dirait un autre amour refoulé dans le cœur; ça tient toute la place, et ça m'empêche d'y entrer. Damné Sallerin, va!

JEAN-MARTIN.

Sallerin? celui qui a quitté le pays, il y a quatre ou cinq ans?

GUILLAUME

Eh oui! Monsieur avait des prétentions... il trouvait que ça l'humiliait de travailler à la terre... Eh bien, c'est lui que Jeanne a aimé ou aime encore! Tu n'as pas pu voir ça, toi, tu étais déjà au régiment! mais c'était devenu un fier enjôleur de filles!...

JEAN-MARTIN.

Ce Sallerin est un pas grand'chose... je l'ai aperçu à Paris, moi, quand mon régiment y a passé, il y a six mois... je ne sais pas quel métier il y faisait, mais il avait pris un genre!... non, c'est impossible, la Jeanne n'aime pas un pareil sujet.

GUILLAUME.

Si elle l'aime encore, je n'en sais rien. Mais elle avait de la bonté pour lui, ici, au village; même, on disait que c'était pour le rejoindre qu'elle a voulu quitter le pays. Et de fait, ils se sont retrouvés à Paris, puisqu'on les a vus ensemble.

JEAN-MARTIN.

La Jeanne est une brave et honnête fille. En supposant que le



cœur lui ait d'abord dit quelque chose pour ce garnement-là, elle aura bientôt vu que ce n'était pas là son affaire; et ici, au milieu de nous tous, qui t'aimons, Guillaume, parce que tu es un brave cœur, elle oubliera son mauvais rêve.

GUILLAUME.

En attendant, elle est triste comme une tourterelle qui a perdu sa couvée, et elle a pleuré, hier, à la mairie, quand monsieur le maire a parlé à Nicole pour lui faire honneur de sa bravoure!

JEAN-MARTIN.

Bah! un ressouvenir peut-être! les femmes, c'est si sensible, et ça pleure si bien! Mais tout ça se calmera! il faut que la Jeanne t'aime, et nous y pousserons, entends-tu? Et tiens, voici justement le papa Baudouin: je sais qu'il est pour toi, c'est bien le diable si, à nous tous, nous ne parvenons pas à enlever cette affaire-là! courage donc, Guillaume!

SCÈNE IV

LES MÊMES, BAUDOUIN.

BAUDOUIN.

Eh bien! la musique est donc finie?

JEAN-MARTIN.

Oui, papa Baudouin, mais pour recommencer bientôt! En attendant, voici Guillaume qui ne chante guère, lui!...

BAUDOUIN.

Il est comme moi, j'en suis bien sûr.

JEAN-MARTIN.

Comment! Est-ce que vous n'êtes pas content, un jour comme celui-ci?

BAUDOUIN.

Je devrais l'être, mon brave Martin: car, aussi vrai que je m'appelle Baudouin, je crois faire le bonheur de ma fille Nicole en te la donnant pour femme. Mais c'est ma fille aînée, c'est Jeanne qui m'inquiète!

JEAN-MARTIN.

Bah! c'est de la sensiblerie tout cela! je le disais à Guillaume!...

BAUDOUIN.

Non pas, la Jeanne est triste, embarrassée, ici; pas vrai, Guillaume, que tu l'as remarqué comme moi?

GUILLAUME.

Eh bien ! là, oui, père Baudouin, et c'est ça qui me désole ! (Gros soupir.)

BAUDOUIN.

Je veux savoir ce qu'il en est, mes enfants. La Jeanne a dit à sa sœur qu'elle voulait repartir demain au point du jour.

GUILLAUME.

Est-il possible, père Baudouin ?

BAUDOUIN.

Oui, avec cette Zoé qui ne me paraît pas grand'chose de bon, malgré ses robes de soie.

JEAN-MARTIN.

A cause de ses robes, vous pouvez dire. Mais est-ce que nous laisserons Jeanne s'en aller comme ça ?

BAUDOUIN.

Non pas ! et je veux avant la cérémonie causer seul et librement avec elle.

GUILLAUME.

Mais alors, vous n'avez pas de temps à perdre !

BAUDOUIN.

Je le sais pardieu bien ! Et c'est pour cela que vous allez me laisser ici avec elle.

GUILLAUME.

Avec elle ? (Soupir.)

BAUDOUIN.

Oui, la maison est pleine de commères qui sont venues soi-disant pour faire honneur à la mariée. Tout cela babille à la fois, et si dru, qu'on dirait une volée de moineaux tombée dans un grenier à blé ; alors j'ai fait signe à la Jeanne : viens-t'en dehors, lui ai-je dit, et je l'attends...

GUILLAUME, timidement.

Père Baudouin, si vous disiez deux mots à Jeanne ?..

BAUDOUIN.

Tu sais bien que je ne demande pas mieux ; mais il faut qu'elle veuille ! Fais-toi bien venir.

GUILLAUME.

J'y tâcherai, monsieur Baudouin.

JEAN-MARTIN.

Viens donc, voici Jeanne !

GUILLAUME.

Pas même un regard ! Ah ! ça me serre le cœur... ça me suffoque ! (Il rentre chez Jean-Martin.)

SCÈNE V

BAUDOUIN, JEANNE.

JEANNE, s'approchant de lui dans une attitude humble et triste.

Me voici, mon père, que voulez-vous de moi ?

BAUDOUIN.

Que tu répondes franchement à mes questions, Jeanne. Et d'abord, pourquoi te tenir ainsi, la tête basse ? Voyons, regarde-moi, là, bien en face, comme une brave fille doit pouvoir regarder son père. (Jeanne lève avec efforts les yeux sur lui.) C'est triste, ce regard-là ! Est-ce que l'air de Paris t'aurait déjà changée, Jeanne ?

JEANNE.

Mon père !...

BAUDOUIN,

Est-ce que tu n'aimerais plus ton pays ?

JEANNE.

Mais... qui peut ?...

BAUDOUIN.

Est-ce que nos habitudes simples et franches ne te plaisent déjà plus ?... Voyons, est-ce que nos habits de laine ou de coton te paraissent trop grossiers auprès des habits de soie de cette Zoé dont tu parais faire une compagne ?

JEANNE.

Mais, mon père...

BAUDOUIN.

Est-ce que tu mépriserais tes parents, enfin ?

JEANNE.

Les mépriser, moi !

BAUDOUIN, lui relevant la tête et la regardant avec tendresse.

Non, n'est-ce pas ? Oh !... je le vois, mon enfant, à la peine que je t'ai faite ! Allons, remets-toi, ma Jeanne, et si je t'ai fait du mal, eh bien, embrasse-moi, pour me prouver que tu me pardonnes !...

JEANNE.

Vous pardonner, mon père !...

BAUDOUIN, l'embrassant.

Pourquoi pas, si j'ai eu tort de t'accuser? Mais écoute, Jeanne, un père, vois-tu, ne se trompe pas entièrement. Il faut une cause à ta tristesse, aux larmes qui ont coulé de tes yeux, hier quand monsieur le maire a complimenté ta sœur sur son mariage. Avoue-le-moi : ton cœur est gros de quelque chagrin?...

JEANNE.

Peut-être, mon père?...

BAUDOUIN.

Tu aimes quelqu'un? (Mouvement de Jeanne.) Je ne t'en fais pas de reproche, Jeanne; une brave fille comme toi n'a qu'un amour honnête, et ça peut s'avouer.

JEANNE.

Je ne dois aimer personne, mon père.

BAUDOUIN.

Ah! je comprends, tu aimes et l'on ne t'aime pas, sans doute! tu as visé trop haut, ma pauvre Jeanne. Dans ce Paris, il y en a tant de ces beaux messieurs qui...

JEANNE.

Non, mon père, je n'aime plus et je ne dois pas être aimée, ne m'en demandez pas davantage; ça me fait trop de mal, voyez-vous!

BAUDOUIN.

Trop de mal! Eh bien! soit! je ne te questionne plus là-dessus. Mais alors réponds-moi sur le reste; quand je tai permis, il y aura bientôt quatre ans, de t'en aller à Paris, c'était dans l'espoir que tu y gagnerais de quoi te faire une dot, pour revenir ensuite te marier parmi nous. Tu n'as donc rien mis de côté? (Silence de Jeanne.) S'il ne s'agit que de vivre en travaillant, Jeanne, il y a du pain chez moi pour tous mes enfants. Et alors, pourquoi ne pas rester au pays?

JEANNE.

Je le voudrais, mon père, mais...

BAUDOUIN.

Mais, quoi?...

JEANNE.

J'ai promis de revenir...

BAUDOUIN.

A qui?...

JEANNE.

A ceux chez qui je travaille...

BAUDOUIN.

A tes maîtres?...

JEANNE.

A mes patrons...

BAUDOUIN.

Eh bien, on leur écrira, pour les prévenir. Je dirai que j'ai besoin de toi, que je te garde...

JEANNE.

Il faut que je reparte, mon père!

BAUDOUIN.

Il faut!... Ah çà! tu ne réfléchisdonc pas, Jeanne? me voilà presque seul maintenant, puisque je marie ta sœur.... et si tu repars, ma fille!, je le sens bien, ce sera pour longtemps cette fois. Te reverrai-je seulement?

JEANNE.

Quelle pensée!... (A part) Oh! ne pouvoir tout dire!

BAUDOUIN.

Et toi-même, Jeanne, quand je serai allé là-bas, (Il lui montre le cimetière) où repose ta mère, qui t'aurait retenue, elle, par ses conseils, par ses larmes, tu te rappelleras le cœur gros et les pleurs dans les yeux la prière que je te fais en ce moment.... mais il sera trop tard, et tu ne pourras plus alors me dire, comme tu le peux encore, là, tout de suite : me voici, mon père, votre fille Jeanne reste avec vous!... (Jeanne se jette en pleurant dans ses bras.) Ah! tu pleures, mon enfant, c'est ton cœur qui me répond.... merci, ma Jeanne, merci!... Voyons, laissons cela maintenant, il ne faut pas attrister les noces de ta sœur. Je me suis oublié moi-même, et il est temps de penser aux autres; demain, nous conviendrons de tout, rentrons. (A ce moment Guillaume sort de chez Martin.) Tiens, c'est Guillaume, je connais ses bons sentiments pour toi, c'est un honnête garçon, un brave cœur; je sais qu'il veut te parler, ne le décourage pas, Jeanne. Le temps calme et fait oublier bien des choses! Peut-être avant un an, tu seras bien aise de l'avoir écouté.

JEANNE.

A quoi bon, mon père! non, je vous suis.

BAUDOUIN.

Ne le désespère pas, te dis-je, il t'aime tant! (Il se détache d'elle et les laisse, Jeanne le suit tristement des yeux.)

SCÈNE VI

JEANNE, GUILLAUME.

GUILLAUME, à part.

La voilà!... (Soupir.) Je vas l'effaroucher, bien sûr, si je lui dis que je suis là! (Il tousse.)

JEANNE, à part.

J'ai mal fait de venir... et de rester... (Elle fait mine de rentrer, Guillaume s'avance.)

GUILLAUME, appelant doucement.

Mademoiselle Jeanne !... c'est-il parce que vous ne voulez pas me reconnaître, que vous ne vous retournez pas quand je tousse?

JEANNE.

Pourquoi ne vous reconnaîtrais-je pas, Guillaume? Mais aussi pourquoi ne pas m'appeler, puisque vous savez mon nom? Autrefois vous ne faisiez pas tant de façons !...

GUILLAUME.

Ah ! c'est qu'autrefois, mademoiselle, c'était le bon temps ! J'étais votre compagnon... votre ami !...

JEANNE.

Est-ce que vous ne l'êtes plus, Guillaume?

GUILLAUME.

Oh! que si fait bien, mademoiselle! mais... c'est que quatre années changent tant de choses !...

JEANNE, comme à elle-même.

Oui, cela est vrai !

GUILLAUME.

Vous voyez bien, vous en convenez !...

JEANNE.

Pour moi, peut-être; qu'y a-t-il donc de changé pour vous?

GUILLAUME.

Ce qu'il y a?...

JEANNE.

Sans doute !...

GUILLAUME.

Eh bien! (Avec effort.) C'est vous, Jeanne !

JEANNE.

Moi? comment cela?...

GUILLAUME.

Ne m'en voulez pas, Jeanne, si je vous dis tout ce que je pense; mais c'est que j'en étouffe, voyez-vous!

JEANNE.

Mais pourquoi?

GUILLAUME.

Pourquoi? Promettez-moi seulement que vous ne vous fâcherez pas, et je vas vous dire la vraie vérité, Jeanne.

JEANNE.

Je vous le promets, Guillaume.

GUILLAUME.

Eh bien donc, la voici, cette fois : il y a quatre années, Jeanne, dans la saison des travaux, nous nous rencontrions tons les jours; c'est-il vrai, çà? (Signe affirmatif de Jeanne.) Qui est-ce qui vous aidait pour lors à rentrer les foins, les blés, les regains? Qui est-ce qui courait pour vous après les bestiaux qui franchissaient les clôtures; qui est-ce qui, depuis plusieurs années déjà, avait pris l'habitude de rentrer avec vous des champs pendant l'été, de vous retrouver à la veillée pendant l'hiver? Vous vous en souvenez, Jeanne ? c'était moi!...

JEANNE.

Tout cela, c'est vrai, Guillaume; vous étiez un ami pour moi, et je ne l'ai point oublié.

GUILLAUME.

Oui, j'étais un ami, mais un ami qu'on laisse comme on l'a pris, sans y faire plus d'attention. Un jour, après un malheureux hiver, pendant lequel vos bonnes paroles, à la veillée, Jeanne, n'avaient pas été pour le pauvre Guillaume, on apprit dans le village que vous alliez partir pour Paris, que vous y gagneriez beaucoup d'argent, et... quelques jours après, Jeanne, vous n'étiez plus avec nous! (Soupir.)

JEANNE.

Vous me regrettiez donc, Guillaume?

GUILLAUME.

Si je vous regrettais! Ah! je puis bien vous le dire à présent, Jeanne! Vous partie, il n'y avait plus de bonheur ici pour moi, tout me manquait!

JEANNE.

C'était l'habitude, Guillaume ; mais le temps...

GUILLAUME.

Le temps!... Oui, le temps m'a donné la force de ruminer mon chagrin tout seul, et de laisser croire aux autres, aux indifférents, que je ne pensais plus à vous. Mais ce que j'ai souffert, le bon Dieu et mon cœur seuls le savent! Depuis que je vous ai revue, Jeanne, tout bouillonne en moi! Vous ne m'avez jamais rien avoué, rien promis, je le sais bien ; et pourtant il y a des moments où il me semble que j'ai un droit sur vous, le droit de ceux qui aiment bien, sans doute ; et je vous aime, Jeanne, je vous aime de tout le cœur d'un honnête homme qui ne sait ni tromper, ni mentir...

JEANNE.

Guillaume! taisez-vous!

GUILLAUME.

Oui, je vous aime; et tenez, à mains jointes, comme on prie Dieu, je vous en conjure, Jeanne, si vous ne me détestez pas... eh bien! dites-moi seulement que, peut-être, un jour... plus tard, quand vous voudrez, vous ne refuserez pas d'être ma femme!...

JEANNE, avec effroi.

Sa femme!... Assez, Guillaume, assez, si comme vous le dites vous avez de l'amitié pour moi! vous rendriez ma réponse trop difficile, et je serais une malheureuse, si je trompais un brave et digne garçon comme vous. N'exigez pas de raisons, Guillaume; mais ce que vous me demandez est impossible!

GUILLAUME.

Impossible! non!

JEANNE, douloureusement.

C'est impossible! Guillaume, Jeanne ne peut plus faire le bonheur d'un honnête homme... son cœur et sa conscience s'y opposent! Ah! je vous aimerais, mon bon Guillaume, si...

GUILLAUME.

Si?... achevez, Jeanne! (On entend la voix de Zoé qui arrive.)

JEANNE.

Zoé!... plus un mot...

GUILLAUME, avec dépit.

Cette femme!... Ah! c'est le diable qui lui prête sa voix quand elle chante! (Zoé entre sur la scène en fredonnant.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, ZOÉ.

ZOÉ, sa tenue est celle d'une dame de la ville, mais elle étale complaisamment ses bijoux.

C'est bien heureux, Jeanne, que je te rencontre hors de chez ton père, ici, devant la porte, pour te faire mon compliment! Tu es gentille avec les amies! je suis arrivée au pays avec toi, hier matin, et pas la moindre invitation, ni pour la cérémonie, ni pour le repas! Passe pour hier à la mairie, çà peut être regardé comme une affaire de famille seulement, mais pour aujourd'hui, à l'église, au repas, à la noce enfin, je te remercie de la distinction!...

JEANNE, avec embarras.

Mais... c'est mon père qui marie Nicole... c'est lui qui invite...

ZOÉ.

Allons donc! comme c'est naturel qu'on n'invite pas une amie de sa fille, venue avec elle!

JEANNE.

Je t'assure, Zoé, qu'il n'y a pas eu de ma faute; c'est mon père et Jean-Martin qui ont arrêté les invitations.

ZOÉ.

Et naturellement, tu n'as pas osé demander qu'on invitât Zoé, ton amie, Jeanne! car je suis ton amie, tu n'oserais pas dire le contraire, ici, devant moi? Comment trouvez-vous çà, M. Guillaume? (Guillaume pendant ce temps-là a inventorié la toilette de Zoé, puis a examiné avec surprise l'air embarrassé de Jeanne.)

GUILLAUME, à part.

La Jeanne en a peur, je crois. Je vas lui répondre, moi!

ZOÉ, à Guillaume

Eh bien! est-ce qu'on est devenu sourd au village, depuis que je l'ai quitté? C'est à vous que je parle, M. Guillaume! c'est donc poli de ne pas répondre à une femme?

GUILLAUME, avec un air narquois.

Dame! madame Zoé...

ZOÉ.

Mademoiselle, s'il vous plaît.

GUILLAUME.

Excusez, mada... mademoiselle, alors! mais je croyais que vous aviez trouvé par là-bas quelque gros mariage bien cossu, moi, pour aller si bien vêtue! (A part.) Attrape!

ZOÉ.

Ce n'est pas cela que je vous demande! je vous demande si c'est convenable à votre bonne amie Jeanne...

GUILLAUME.

Ma foi, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? si on ne vous a pas invitée à l'église, c'est qu'on a peut-être craint que vous ne vous y enrhumiez... vous comprenez... quand on n'a pas l'habitude d'un endroit...

ZOÉ.

Vraiment? qu'en savez-vous?

GUILLAUME.

Dame! c'est que, là, franchement, ça me fait un peu l'effet que vous trempez plus souvent le bout de vos doigts dans l'eau de cologne, que dans l'eau bénite! Pour ce qui est du repas, que voulez-vous? il y avait tant de braves gens à inviter dans ce pays, que probablement il ne restait plus de place pour vous.

JEANNE, essayant de l'arrêter.

Guillaume!

ZOÉ.

Laisse-le donc ! je le trouve charmant, ton ami !... au moins il dit ce qu'il pense... (Avec une raillerie hautaine.) Continuez donc, mon brave !

GULLAUME.

A votre service ! quant à la sauterie, comme ça se tiendra ici sur la place, vous serez bien libre de danser, si on vous invite ; et même toute seule au besoin, si vous ne pouvez absolument pas vous passer de gigoter ! Serviteur mada... mademoiselle ! (Bas à Jeanne en passant derrière elle.) Méfiez-vous de cette femme-là, Jeanne ! ça n'est rien de bon, voyez-vous ! (A part et pour lui, avec un bruyant soupir.) Ah ! de lui avoir dit son fait, à cette pécore, ça me soulage tout de même ! (Il sort.)

SCÈNE VIII

JEANNE, ZOÉ.

ZOÉ, avec un rire affecté.

Décidément, ils sont gentils, nos pays ! Est-ce qu'ils sont tous comme celui-là, Jeanne ?...

JEANNE.

Ce sont de simples paysans, tu le savais, francs et bons...

ZOÉ, avec ironie.

Bons ! il y paraît !

JEANNE.

Et que ta toilette et tes bijoux ont effarouchés !

ZOÉ.

Effarouchés... allons donc ! Au reste, ça m'est égal ; et du moins, on ne pourra pas dire que je me suis déguisée, moi...

JEANNE.

Déguisée ? que veux-tu dire, Zoé ?

ZOÉ, avec aigreur.

Eh ! oui ! tu te fais simplette, toi ! tu as repris les vêtements du pays, pour leur persuader que tu es toujours une vertu. Et ils le croient, parce qu'ils ne savent rien, parce que tu as une famille qui te soutient, qui te couvre de son honneur. Tandis que moi !... j'étais seule dès l'âge de dix ans ; j'ai jeté ma vie au vent ! ce n'est pas ma faute, si le mauvais a soufflé sur moi plus souvent que le bon !...

JEANNE.

Pourquoi me dire tout cela ?

ZOÉ.

Parce que je vois bien qu'on veut m'humilier, ici ! A preuve, les impertinences et les mépris de ton bon ami Guillaume, là, tout à l'heure ! il était en train de t'offrir le mariage sans doute ? car il te croit toujours une honnête fille, tandis que s'il savait seulement...

JEANNE, avec fermeté.

Zoé, il n'appartient pas à celle qui m'a attirée dans le piége où je suis tombée, de venir ici me reprocher une faute qui n'est pas à moi seule ! J'ai aimé Sallerin d'un amour vrai et désintéressé, tu le sais mieux que personne, jusqu'au jour où Sallerin s'est rendu méprisable ! Et ce jour-là, ce jour où, pendant que j'étais malade, presque mourante, incapable de rien voir, de rien empêcher, de rien comprendre, il a eu le triste courage de faire disparaître le pauvre enfant né de mon amour et de ma confiance, ce jour-là, Zoé qui donc l'assistait, qui donc était sa complice, son conseil, qui donc l'a aidé à me tromper, à m'ôter tout moyen de réparer ce lâche abandon, qui? C'est toi, Zoé, toi seule, tu ne peux pas le nier ! ne viens donc pas me dire que nous sommes des amies ! non, tu m'as poussée à oublier mon devoir, tu as le secret de ma faute, mais c'est là tout, sache-le bien, tout !

ZOÉ, avec amertume.

Ah ! pourquoi donc ne m'as-tu pas dit tout cela à Paris, il y a trois jours ? je n'aurais pas été si pressée de venir ici récolter tous ces affronts ! Au reste, c'est aussi là ce qui t'attend plus tard, ma fille, quand on saura ton aventure !

JEANNE, avec tristesse et dignité.

Mon aventure? mon malheur, Zoé!

ZOÉ.

Comme tu voudras! mais tiens-toi pour avertie, Jeanne! si ta faute est connue ici, c'est elle qui prévaudra, et ils te mépriseront comme ils me méprisent ; ni plus ni moins ! D'ailleurs, il suffira d'un mot du premier venu, d'un mot de Sallerin, s'il lui plaisait de le dire ? Ose donc rester ici, ose donc t'y marier avec une crainte pareille ! Le Sallerin, qui t'a abandonnée, est-il donc mort? ne peut-il revenir ? Il reviendra, sois-en sûre, car il vient un moment où chacun veut revoir son nid, quelque misérable qu'il soit, tu le vois par mon exemple ! Et alors sais-tu ce qu'il adviendra ? C'est que ton mari, ou bien même le mari de ta sœur, ce Jean-Martin qu'on dit si brave, lui demanderont compte de ses railleries, se battront pour laver l'affront fait à leur famille !

JEANNE.

Oh ! mon Dieu !

ZOÉ.

A moins qu'ils ne courbent la tête sous la honte dès qu'ils sauront la vérité.

JEANNE.

C'est vrai! (La tête courbée, et le corps brisé.) Je suis une femme perdue!

ZOÉ, avec une sorte de fièvre.

Vois-tu, Jeanne, quand on a failli comme nous; il n'y a plus qu'un parti à prendre! celui de s'arranger pour n'avoir plus besoin des autres. Quand on peut se passer des gens, ils oublient, ou ils font semblant d'oublier, et l'on se contente de cela! (S'apercevant que Jeanne ne l'a pas écoutée, et la secouant par le bras.) Entends-tu Jeanne, c'est comme cela, et maintenant ma fille, songes-y bien, et vois si tu peux, si tu dois rester ici, ou repartir demain avec moi!...

JEANNE, comme atterrée.

Je partirai!...

SCÈNE IX

LES MÊMES, GUILLAUME, puis BAUDOUIN, JEAN-MARTIN, MALTETE, HARMEL LE PATRE, NICOLE, TOUTE LA NOCE.

GUILLAUME, en habit de fête, et se dirigeant vers la maison de Baudouin.

Jeanne encore ici, avec cette Zoé! Ah! ça m'exaspère!... (A Jeanne.) Il est l'heure, Jeanne, on doit nous attendre chez votre père. Tenez, voici les garçons du village qui arrivent avec Maltête pour faire honneur à Jean-Martin; et toutes les braves filles du pays sont là, (regardant Zoé) sans qu'il en manque une encore, pour faire honneur à votre sœur.

JEANNE.

Je suis prête, Guillaume. (Elle lui donne le bras. A ce moment, on sort de chez Baudouin, et les garçons, conduits par Maltête, paraissent accompagnés du vieux pâtre. Harmel se rapproche d'eux.) Mais nous n'avons pas besoin de rentrer; on vient nous prendre. (Entrée générale.)

MALTÊTE, à Guillaume.

As-tu jamais vu un ballon, Guillaume?

GUILLAUME.

Non. Pourquoi?

MALTÊTE, montrant la jupe de Zoé.

Eh bien! regarde, en voilà un.

GUILLAUME.

La Zoé?

MALTÊTE.

Oui! c'est léger, c'est soufflé ; par malheur, il ne suffit pas de couper une ficelle pour que ça se perde dans les nuages ; sans ça, j'aurais déjà pris mon couteau !

HARMEL LE PATRE, aux jeunes gens.

Salut et bénédiction aux nouveaux mariés ! Et vous, jeunes gens, prenez exemple sur Jean-Martin; il est heureux, mais son bonheur est la récompense d'une jeunesse utile et bien employée. (Pendant ce temps, le cortége a pris son ordre.)

JEAN-MARTIN.

Merci, brave Harmel. (Les cloches tintent.)

BAUDOUIN.

Allons, mes enfants, partons, partons! (Le cortége, Baudouin et Nicole en tête, se dirige vers l'église.)

ZOÉ, pendant la sortie.

Allons, ma bichette, va donc jouer ton petit rôle de fille d'honneur!

SCÈNE X

ZOÉ, HARMEL.

HARMEL, qui a entendu.

Fallait-il pas vous en charger, Zoé Duclou?

ZOÉ, se retournant vivement, et reconnaissant le vieillard.

Ah ! c'est le vieux berger! j'aurais dû m'en douter en m'entendant jeter ce nom de Duclou; lui seul était capable de se le rappeler ! Décidément, c'est une sotte pensée qui m'a ramenée dans ce village ! (A Harmel.) Merci, mon vieux, de m'avoir ainsi rappelé mon père, mort à la peine, il y a quinze ans ! C'est aussi par amitié, n'est-ce pas?

HARMEL, avec gravité.

Duclou était un brave homme, un honnête journalier, que l'on a regretté dans le village. C'est-il donc vous offenser que de vous appeler du nom de votre père?

ZOÉ.

Ce nom me rappelle que mon père m'a laissée orpheline à l'âge de dix ans, sans ressources et sans guide, puisque ma mère était morte avant lui.

HARMEL.

Il ne vous laissait pas sans ressources, comme vous le dites, car le souvenir de son honnêteté vous recommandait aux autres. Qui

est-ce qui vous a donc nourrie, vêtue, élevée? Qui est-ce qui vous a mis le pain dans la main, en vous faisant apprendre à travailler? C'est notre digne pasteur, c'est le maire de la commune, ce sont les personnes les plus aisées qui ont fourni à tout. Voilà la protection que le pauvre Duclou, après sa mort, faisait encore descendre sur vous! Vous en êtes-vous montrée digne, Zoé?

ZOÉ.

Ah çà! est-ce que vous avez la prétention de me faire subir un interrogatoire? vous êtes berger, mon brave, retournez donc à vos moutons.

HARMEL.

A mon âge, Zoé Duclou, on a le droit de dire la vérité à une jeunesse comme vous: et c'est un mauvais signe, quand une fille de vingt-cinq ans, tout au plus, parle comme vous faites à un vieillard qui a trois fois autant d'âge qu'elle. C'est donc pour vous moquer de tout le monde, que vous êtes revenue au pays?

ZOÉ.

Est-ce que l'on m'épargne, moi! est-ce que vous croyez que je n'entends pas tout ce qui se dit ici contre moi?

HARMEL.

Et que voulez-vous qu'on dise, si ce n'est qu'il vous faut un grand courage pour venir ici, après six ans d'absence, ici, où l'on vous a vue chétive et suffisant à peine au travail qui donne du pain, étaler vos chiffons de soie, et vos bijoux, et regarder effrontément les compatriotes qui vous ont élevée dans l'espoir que vous resteriez une honnête fille, digne de leur appui et de leurs bienfaits! Quel héritage avez-vous donc recueilli? ou bien, quel métier vous a enrichie si vite? dites-le donc, si vous l'osez!

ZOÉ.

Chacun fait ce qu'il veut, ou ce qu'il peut, pour vivre! adressez-vous à Jeanne, si vous tenez à faire de la morale; elle vous écoutera peut-être!

HARMEL.

Je n'ai rien à dire à Jeanne, et je suis pour le moins certain de son bon cœur et de son respect pour tous les siens!

ZOÉ.

Vous êtes vieux, et pourtant vous jugez comme les autres, sur l'apparence!

HARMEL.

Sur l'apparence!

ZOÉ.

Je sais ce que je dis! regardez-la mieux votre Jeanne!

HARMEL, avec une sorte d'effroi.

Silence, malheureuse ! si tu ne te respectes pas toi-même, respecte au moins l'honnêteté des autres !

JEANNE.

Ah ! vous n'êtes plus si sûr, maintenant !

HARMEL, avec autorité.

Silence, te dis-je !

ZOÉ, à part.

Au fait ! à quoi bon ? laissons les autres s'y tromper ! ça me vengera mieux plus tard ! (Cloche. — La noce sort de l'église.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, TOUTE LA NOCE.

BAUDOUIN.

Allons, mes enfants, je vais veiller au repas ! qu'on s'amuse, qu'on jase, qu'on danse même, si l'on veut, en attendant que tout soit prêt ! Ce ne sera pas long du reste, car la table est déjà dressée. (Apercevant Harmel.) Mon brave Harmel, vous savez que votre place est marquée parmi nous. La bénédiction des vieillards porte bonheur aux jeunes ménages. (Harmel remercie du geste. Les yeux de Baudouin se portent alors sur la Zoé, mais il les détourne avec tristesse, et rentre dans sa maison sans lui rien dire.)

ZOÉ, à part et railleuse.

Le voilà payé de sa morale, le vieux ! Il n'a pas volé son dîner. (On la laisse à part.)

GUILLAUME.

Eh bien ! si on attaquait une ronde, en attendant ? Qu'en dis-tu, Jean-Martin ?

JEAN-MARTIN.

Va pour la ronde !... Çà nous mettra en appétit... En avant les violons !

MALTÊTE.

Ah oui, mais qui est-ce qui chante ?

JEAN-MARTIN.

Eh bien, à toi, Guillaume ! la ronde du pays, notre Alsacienne... Je me réserve le dernier couplet, moi, si ça vous va...

GUILLAUME.

Allons-y donc !

(*Musique nouvelle de M. Fossey.*)

Dans notre beau pays d'Alsace,
Chacun est père ou bien soldat ;
La bravoure est vertu de race,
Mais l'amour succède au combat.
Pour ses foyers quittant la tente
L'Alsacien, dès le retour,
Trouve sa femme en son amante,
Et n'connait pas la foi d'un jour.
Eh! gai, gai, gai, jusqu'à perdre la tête,
Dansons, buvons, faisons gala,
Quand c'est du cœur qu'on fait la fête
L'Alsacien est toujours là!

MALTÊTE (regardant Jean-Martin).

Mais le voilà chef de famille,
Donnant l'exemple au travailleur ;
Aux champs pour lors son ardeur brille,
Digne reflet de sa valeur.
(Au public.)
Le soir, rentré dans son ménage,
Près de sa femme, à ses enfants,
Pour leur apprendre le courage,
Il dit l'emploi de ses vingt ans!
Eh! gai, gai, gai, jusqu'à perdre la tête,
Dansons, buvons, faisons gala,
C'est la famille que l'on fête,
L'Alsacien est toujours là!

JEAN-MARTIN.

Lorsque jadis de la frontière,
Le sol sacré fut envahi,
Qui le premier, au cri de guerre,
Se dressa devant l'ennemi ?
Qui le premier, sur son passage,
A l'étranger, au Prussien,
Opposa son bras, son courage,
Qui fut vainqueur? l'Alsacien!
Eh! gai, gai, gai, jusqu'à perdre la tête,
Dansons, buvons, faisons gala,
Demain faut-il une autre fête
A l'ennemi? Nous sommes là!

(A la fin du chant et de la danse, on voit paraître au fond une troupe de bohémiens.)

MALTÊTE.

Eh! dites donc, vous autres! voilà une famille de bohémiens qui s'arrête là, est-ce que nous allons les laisser parmi nous?

HARMEL, d'un ton compatissant.

Des malheureux, sans autre abri que le ciel!

ZOÉ, à part, et sur le devant du théâtre, à droite.

Des fripons sans doute. (Elle regarde ses bijoux et fait mine de se précautionner contre un vol.)

JEANNE.

Ils ont faim, peut-être !

JEAN-MARTIN.

Personne ici ne doit manquer du nécessaire, le jour de notre mariage; n'est-il pas vrai, Nicole ? (Signe d'assentiment.) Approchez, braves gens, ne craignez rien. (Une femme se détache du groupe, épuisée, traînant avec peine deux enfants demi-nus, qui s'attachent à elle. Ses vêtements sont en lambeaux. Elle a trente ans; elle en paraît davantage. On s'écarte pour lui faire place; elle occupe le milieu de la scène.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, LA BOHÉMIENNE.

GUILLAUME.

Parlez-lui, Jeanne, à cette pauvre femme, ça l'encouragera, car elle paraît bien abattue.

JEANNE.

Rassurez-vous, ma bonne femme. Vous êtes ici au milieu de gens disposés à vous venir en aide; vous avez l'air bien fatigués, tous?

LA BOHÉMIENNE.

Nous tombons de fatigue et de faim, ma bonne demoiselle. Nous espérions faire halte à deux heures d'ici, mais on s'est méfié de nous sans doute, et l'on a refusé de nous assister, nous ne pouvons cependant aller plus loin sans secours; nous avons marché presque toute la nuit, et nous n'avons pas maugé depuis hier !

(On la fait asseoir.)

GUILLAUME.

Pauvres gens ! (Il prend de l'argent dans sa poche.) Tenez, ma brave femme, voici toujours quelque chose, en attendant le reste.

JEANNE, faisant de même.

Mettez ceci avec.... (Maltête fait la quête dans son chapeau.)

GUILLAUME.

Et si vous avez besoin de quelques provisions pour votre route, entrez dans le jardin qui est là, derrière ma maison, vous y trouverez des fruits, des légumes... prenez ce qu'il vous faut. Le bon Dieu nous le rendra à la prochaine récolte.

NICOLE.

Bravo, Guillaume, c'est une bonne idée ! Moi, je vais trouver mon

père, et je suis sûre qu'il aura quelque broc de vin, et un bon morceau pour ces pauvres gens. Soyez tranquilles, mes amis, vous ne jeunerez pas plus longtemps, et vous retrouverez des forces pour gagner Saverne. (Elle entre chez son père avec deux paysannes ; elles en sortent peu après apportant un panier de provisions qu'on distribue aux bohémiens.)

LA BOHÉMIENNE.

Ah ! que vous êtes charitables, mes bons messieurs et mes bonnes dames. Je n'oublierai jamais le bien que vous me faites ! Nous prions bien sûr le même Dieu, puisqu'il n'y en a qu'un, je le prierai du fond de mon cœur pour qu'il vous envoie tout le bonheur possible.

ZOÉ, à part.

Ils disent tous la même chose. (Pendant les paroles de la bohémiennes, les paysans se sont cotisés et chacun a donné, à l'exception de Zoé à qui on ne s'est pas adressé.)

MALTÊTE, donnant à la bohémienne le produit de sa quête.

Voici la tirelire, et tout le monde y a mis....

LA BOHÉMIENNE.

Oh ! mon Dieu ! mes pauvres enfants, je pourrai les vêtir ! Merci, merci, mes bons messieurs, quel malheur que je ne puisse rien faire pour vous !...

MALTÊTE.

Rien faire, mais si fait bien ! Attendez donc : j'ai une idée, moi ! Eh ! dites donc, vous autres, qu'est-ce que vous en pensez ? les bohémiens, ça dit la bonne aventure ! c'est leur spécialité, à ce qu'il paraît. Si cette brave femme voulait nous la dire ? ça ne vous contrariera pas, au moins ? Car nous ne voudrions pas que vous vous croyiez forcée...

LA BOHÉMIENNE, se levant.

Oh ! qu'à cela ne tienne, messieurs ! je suis bien à votre service !...

MALTÊTE.

Eh bien ! alors, commencez par les mariés. (La bohémienne se tourne vers Nicole et Jean-Martin.)

JEAN-MARTIN.

Non pas ! merci, brave femme. Nous sommes assez heureux comme ça, Nicole et moi. Il ne faut pas tenter Dieu !

LA BOHÉMIENNE, les regardant fixement.

J'en vois assez. Vous prospérerez, j'en suis sûre ; car, tous deux, vous êtes bons et humains ?

MALTÊTE, tendant sa main avec une importance et un sérieux comiques.

Et moi, la bohémienne, quelle destinée aurai-je?

LA BOHÉMIENNE, sans regarder la main, mais en examinant l'attitude.

Oh! vous deviendrez un jour quelque chose!...

MALTÊTE, joyeux et se retournant vers ses amis.

Hein, je vous l'ai toujours dit! je serai marguillier!...

LA BOHEMIENNE, à Jeanne.

Et vous, ma belle demoiselle, vous ne me demandez rien?

GUILLAUME, à Jeanne.

Donnez-lui donc votre main: elle vous dira peut-être que vous êtes aimée de quelqu'un, et je me chargerai bien de vous dire de qui.

JEANNE.

C'est inutile, Guillaume!

GUILLAUME.

Essayez toujours!

LA BOHÉMIENNE, observant la main, puis le visage, et avec émotion.

Il y a des orages dans votre destinée! et cependant, quelque chose me dit que vous reviendrez au port!

GUILLAUME.

Vous reviendrez au port, vous voyez bien!

ZOÉ, à part.

Je vais leur prouver que j'existe aussi! (Haut.) Allons, bonne femme, puisque vous en donnez si bien à tout ce monde pour son argent, que me prédirez-vous de bon pour ce qu'il y a dans ce porte-monnaie? (Elle lui jette dédaigneusement le porte-monnaie qui tombe à terre. Mouvement chez les paysans.)

LA BOHÉMIENNE, sans le ramasser et avec une certaine fierté.

L'avenir ne se paye, ni ne s'achète, belle dame. Reprenez votre argent, nous n'en voulons pas!

LES PAYSANS.

C'est bien fait!

ZOÉ, avec hauteur.

Vous avez pourtant pris l'argent des autres!...

LA BOHÉMIENNE.

Nous avons reçu avec reconnaissance l'offre de tous les bons cœurs. Votre don, ainsi fait, nous humilie!

ZOÉ.

Parce que vous n'avez plus aussi besoin, n'est-ce pas? Mais je

comprends : vous ne voulez rien me dire, à moi? (Avec mépris.) Vous devinez bien que je ne suis pas assez simple pour croire...

LA BOHÉMIENNE, avec fermeté.

Ni assez timide pour vous effrayer, n'est-ce pas ? je puis alors dire, et pour rien, madame, ce que je lis, non pas sur votre main, mais sur votre visage !

ZOÉ, affectant le dédain.

Ah ! vous vous décidez ? Eh bien ! voyons ! quelles sont vos prédictions sur ma vie, sur ma mort ?

LA BOHÉMIENNE.

Votre vie est faite, à cette heure...

ZOÉ.

Cette prédiction-là ne vous compromet pas, bohémienne ; il me faut mieux que cela, je vous en préviens.

LA BOHÉMIENNE.

Je suis sûre de vous avoir dit la vérité, madame ; il suffit de la comprendre ! Vous demandez aussi quelle sera votre mort ?

ZOÉ.

Mais oui ! pourquoi pas ?

LA BOHÉMIENNE.

Eh bien ! soit ! vous mourrez...

ZOÉ, avec impatience.

Allons donc, achevez ! où...

LA BOHÉMIENNE, en la regardant fixement.

A l'hôpital peut-être ! (Rumeur parmi les paysans.)

ZOÉ, avec colère.

Vous êtes folle, la femme ! à l'hôpital, moi !...

LA BOHÉMIENNE.

A moins pourtant...

ZOÉ, avidement.

Ah ! il y a un à moins ?...

LA BOHÉMIENNE.

Que ce ne soit...

ZOÉ, avec impatience.

Où donc ?

LA BOHÉMIENNE.

Où finissent ceux qui ne respectent rien, pas même le malheur !

ZOÉ, avec hauteur.

Ah ! c'est-à-dire ?...

LA BOHÉMIENNE, avec un accent des plus fermes.

Dans une prison !... (Mouvement d'horreur chez les paysans, attitude indignée de la Zoé, qui finit cependant par baisser les yeux sous le regard fixe et dominateur de la bohémienne. Tableau.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Une chambrette d'ouvrière au cinquième étage, à Paris. — Couchette à rideaux, commode, armoire, tables, chaises, etc., le tout très-propre et bien rangé; une cage d'oiseaux en dehors de la fenêtre, à gauche. — Cheminée à droite. — Porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, seule, l'air découragé et contemplant ses oiseaux.

Pauvres petits oiseaux ! vous êtes mes meilleurs amis !... votre chant, le matin, me fait un doux réveil, il égaye mon travail, il me rappelle mon pays... où je n'ose plus revenir ! (Elle tombe comme absorbée par la rêverie sur la chaise qui est auprès de la table.) Oh ! mon Dieu ! après dix-huit années, oui, dix-huit années d'exil, de souffrances et d'efforts... où en suis-venue? A vivre au jour le jour, sans être sûre du lendemain, ayant du travail aujourd'hui, n'en ayant plus dans deux jours, et réduite à pleurer ce pays d'où ma faute m'a chassée, et à me dire sans cesse, en pensant à cette maison paternelle où je n'ose plus rentrer : le bonheur était là, parmi les miens, auprès de mon père, de ma sœur, et c'est moi qui n'en ai pas voulu! (Elle pleure.) Allons! me voilà encore dans mes tristesses! Debout, ma pauvre Jeanne, tu n'as pas le droit de t'oublier ainsi dans ton chagrin! Ne faut-il pas vivre, ne faut-il pas payer aujourd'hui ce billet de cent francs à ta mercière? Autrement, où trouveras-tu ce crédit sans lequel tu n'aurais même plus les accessoires de ton travail? (Elle va au tiroir de sa table et prend une boîte dans laquelle on entend sonner de l'argent.) Soixante francs, pas un sou de plus, quand il m'en faudrait le double ! Et j'ai frappé à toutes les portes pour être payée et pour avoir du travail ! Comment vais-je faire? Où demander une avance?... (On frappe à sa porte.) On frappe!... si c'était de l'ouvrage! entrez! (Un commissionnaire se présente.)

SCÈNE II

JEANNE, UN COMMISSIONNAIRE.

LE COMMISSIONNAIRE.

Mademoiselle Jeanne Baudouin?

JEANNE.

C'est moi.

LE COMMISSIONNAIRE.

Alors, mademoiselle, c'est vous qui devez payer aujourd'hui un billet de cent francs?... (Il le cherche.)

JEANNE, émue.

Mon billet ! déjà !...

LE COMMISSIONNAIRE, le tirant d'une de ses poches.

Le voici.

JEANNE, avec embarras.

Est-ce que c'est madame Aubry, la mercière, qui vous envoie ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Madame Aubry, mercière? connais pas. Après cela, il est tout de même bien possible qu'elle l'ait passé à la bourgeoise qui me l'a remis.

JEANNE.

Comment l'appelez-vous, votre bourgeoise?

LE COMMISSIONNAIRE.

La mère Agar, la revendeuse, rue Princesse, à dix minutes d'ici, tout auprès de ma station.

JEANNE.

Ah ! votre station est tout près de là? Vous la connaissez alors, cette...

LE COMMISSIONNAIRE.

La mère Agar?... Oui, sans doute. Mais si c'était un effet de votre bonté, mademoiselle, de me remettre l'argent... je suis un peu pressé... vous comprenez : la journée n'a pas trente-six heures, et quand je manque la matinée, dame !...

JEANNE, avec tristesse.

C'est juste! je vous fais perdre du temps...

LE COMMISSIONNAIRE, à part.

Elle n'a pas l'argent.

JEANNE.

Deux mots encore, monsieur, je vous en prie. Est-ce une brave femme?

LE COMMISSIONNAIRE.

La bourgeoise? Dame ! on dit que oui. Elle fait honneur à ses affaires...

JEANNE.

Je veux vous demander si.... elle.... si elle est bonne, charitable....

LE COMMISSIONNAIRE.

Ah! pour cela, mademoiselle, je ne puis rien vous dire, je ne la crois pas mauvaise; mais vous savez! la mine, ça ne fait pas la femme !

JEANNE, un peu confuse.

Voudriez-vous dire à cette dame que je passerai chez elle avant midi!

LE COMMISSIONNAIRE.

Vous ne mo donnez pas l'argent alors ?

JEANNE.

Je ne pourrais vous donner tout en ce moment...

LE COMMISSIONNAIRE, à part.

Je voyais bien ça...

JEANNE.

Mais dites à madame Agar que je lui porterai aujourd'hui la moitié de la somme, et que d'ici à quelques jours j'espère lui donner le reste, si elle consent à attendre. Elle me ferait un grand tort auprès de ma mercière, si elle me refusait le délai dont j'ai besoin... Je suis une honnête femme, monsieur... On peut s'informer...

LE COMMISSIONNAIRE.

Oh ! ça se voit bien, mademoiselle... Je prendrais vos cinquante francs, moi, si ça me regardait, mais... dame...

JEANNE.

Vous n'y pouvez rien, c'est juste. (Elle va vers son tiroir.)

LE COMMISSIONNAIRE.

Suffit, mademoiselle. (A part.) Sacrebleu! si jo la connaissais mieux!... C'est égal! je lui parlerai, moi, à la rovendeuse, et s'il ne faut que ma garantie, eh bien, on verra!...

JEANNE, lui offrant de l'argent.

Tenez, voici votre course. Il n'est pas juste que ce soit madame Agar qui vous paye, puisque je ne vous donne pas l'argent...

LE COMMISSIONNAIRE.

Ma course? mais pas du tout, mademoiselle... j'ai un abonnement avec la bourgeoise... ça passera avec le reste.

JEANNE.

Mais pourtant...

LE COMMISSIONNAIRE.

Du tout! je ne veux rien! Adieu, mademoiselle... (A part.) Bien sûr, c'est une brave fille! (Au moment où il va sortir, la porte s'ouvre, et Zoé, en toilette du matin assez élégante, entre avec aplomb et jette un regard curieux partout sans dire un mot. Le commissionnaire l'a laissée

entrer et la regarde par derrière.) Tiens! cette manière d'entrer! Bah! c'est sans doute pour de l'ouvrage! (Il sort. Jeanne, qui après l'adieu du commissionnaire, est tombée pensive sur sa chaise auprès de la table, ne voit pas Zoé qui, après avoir tout inventorié du regard, se décide à s'annoncer.)

SCÈNE III

JEANNE, ZOÉ.

ZOÉ, appelant d'une voix douce.

Jeanne?

JEANNE, se levant.

Quelqu'un!

ZOÉ.

Eh bien, me reconnaîtras-tu, à la fin?

JEANNE, avec tristesse et comme pour elle-même.

Zoé!...

ZOÉ.

Oui, Zoé, que tu as si bien laissée de côté depuis notre retour du pays, lors du mariage de ta sœur, et qui, par le plus grand hasard, découvrant enfin ton adresse, n'a pu résister au désir de savoir ce que tu es devenue. Mais ma visite n'a pas l'air de te convenir beaucoup?

JEANNE.

J'étais loin de m'y attendre, Zoé, je l'avoue, et pour que ta visite me fît plaisir, il faudrait que le souvenir du passé ne se dressât point entre nous.

ZOÉ.

Comment! après tant de temps, tu penses encore à tout cela?

JEANNE.

Tu vois bien que tu y penses aussi, toi, mais d'une autre façon, il est vrai, puisque tu ne m'as point oubliée.

ZOÉ.

Décidément, tu n'es pas faite comme les autres, ma pauvre Jeanne. Et tu ne me demandes pas même comment j'ai eu ton adresse?...

JEANNE.

Tu m'as dit que c'était un hasard...

ZOÉ.

Un hasard que je viens de rencontrer et qui s'appelle Sallerin, ma chère.

JEANNE, très-émue.

Sallerin!

ZOÉ.

Il est ici !

JEANNE.

Il sait où je demenre !

ZOÉ.

Et il viendra te voir, il me l'a dit.

JEANNE, à part.

Jamais ! (A Zoé.) Quand ?

ZOÉ.

Ah, dame ! je n'en sais rien. Aujourd'hui, demain, après... il cherche un emploi... mais il te contera cela. C'est toute une histoire que la sienne ! Il a couru la province, écuyer dans les manéges, piqueur dans des troupes ambulantes, cocher par ici, brosseur par là, travaillant peu, buvant beaucoup, à ce que j'ai cru voir... (Avec un geste de dégoût) ou sentir, fumant à perpétuité, et sur le pavé depuis huit jours ! ah ! il n'a pas gagné du côté des belles manières, et ce n'est plus le beau Sallerin d'autrefois ! C'est un de nos pays, qui lui a donné ton adresse, et la mienne. Mais laissons là Sallerin, et parlons de toi. Voyons, ma petite, que deviens-tu ? Gagnes-tu de l'argent ? Ça n'a pas l'air bien luxueux, chez toi. Couchette en noyer, commode idem, chaise de paille, rideaux Perse à onze sous le mètre... Est-ce là ton rêve ?

JEANNE.

C'est ce que j'ai voulu, Zoé ; je ne me plains pas...

ZOÉ.

Oui, tu es fière ; mais où cela t'a-t-il menée, ma pauvre Jeanne ? à atteindre tes trente-huit ans sans avoir un morceau de pain sur la planche ; et cela, après avoir travaillé, jeûné pendant des années ! Et tu me diras que c'est là ce que tu as voulu ! Allons donc, c'est trop bête, ma chère !

JEANNE.

Est-ce pour me tenir tous ces propos-là, Zoé, que tu es venue chez moi ?

ZOÉ.

Eh non ! j'ai tenu seulement à savoir si tu réussissais dans cette voie de peine et de travail que tu as préférée.

JEANNE.

Et que je préfère encore, Zoé. Cesse donc tous ces conseils inutiles. Je suis aujourd'hui ce que j'étais quand nous avons cessé de nous fréquenter, et je ne demande pas que rien change entre nous.

ZOÉ.

En d'autres termes, tu aimerais mieux ne pas me revoir, n'est-ce pas ? Tu as peut-être tort d'être si fière avec moi : j'ai des rela-

tions, je vois du monde aujourd'hui, je puis te procurer de l'ouvrage, au besoin...

JEANNE, vivement et sans réfléchir.

De l'ouvrage?...

ZOÉ.

Oui, je puis te donner une clientèle, si je le veux? Ah! tu écoutes, maintenant. Tu vois bien qu'il ne faut dédaigner personne, quand on a besoin de travailler...

JEANNE.

Qui te dit que...

ZOÉ.

Qui?... Eh! mon Dieu! ton air, le mouvement que tu as fait quand j'ai parlé d'ouvrage. Allons, conviens-en, tu fais de la misère, ou à peu près, ma pauvre Jeanne? Pourrais-tu seulement m'offrir à déjeuner, si je t'en priais? (Mouvement de Jeanne.) Oh! rassure-toi, je ne t'en prie pas! mais écoute, au moins : J'ai fait mes affaires, moi; j'ai monté une maison, une table d'hôte; on vient dîner chez moi, puis, l'on reste le soir pour jouer, comme dans un cercle! Oh! je reçois des messieurs très-comme il faut, des dames très-élégantes! Il y a des jours où j'ai vingt-cinq personnes, et j'ai déjà fait une petite pelote. Viens quand tu voudras, je te recommanderai à ces dames, tu travailleras pour elles... Et tiens, j'y pense, j'aurais justement une pratique excellente à te donner, si tu voulais. Dès demain, tu trouverais là de l'ouvrage! (Elle la regarde.)

JEANNE.

Dès demain?

ZOÉ.

Oui, un vieux célibataire, qui a passé, dit-il, une partie de sa vie dans les voyages, un monsieur du Hocquet... il me demandait justement quelqu'un pour venir de temps en temps chez lui mettre tout en ordre. Enfin, viens, et tu verras. Voici toujours mon adresse. (Elle lui donne une carte.) Là-dessus, adieu, ma petite, je vais chez mes fournisseurs. (On entend monter dans l'escalier.) Quelqu'un monte... Sallerin peut-être?

JEANNE.

Dieu m'en garde!

ZOÉ, souriant.

Serait-il remplacé?...

JEANNE, avec vivacité.

Zoé!... (On frappe.) C'est bien pour moi! (On refrappe.)

ZOÉ.

Il faut voir qui c'est! Entrez! (Guillaume paraît.)

SCÈNE IV

JEANNE, ZOÉ, GUILLAUME.

GUILLAUME.

C'est moi, mademoiselle Jeanne!

JEANNE, avec joie.

Guillaume!

GUILLAUME.

Vous me reconnaissez donc?

JEANNE.

Je le crois bien!

GUILLAUME.

Alors, on peut s'embrasser, n'est-ce pas, entre vieux amis qui ne se sont pas vus depuis tant d'années!

JEANNE.

Ah! de tout cœur, Guillaume! (Ils s'embrassent.)

ZOÉ, à part.

Ça ne brûle plus, mais ça fume toujours!

GUILLAUME.

Et puis encore une fois, par procuration, pour votre père, Jeanne, et pour toute la famille! (Il l'embrasse une seconde fois.)

ZOÉ.

Dites donc, mes enfants, je ne veux pas vous gêner, moi!...

GUILLAUME.

Oh! ça ne nous gêne pas, madame, nous n'avons pas à nous cacher! (A part.) Toujours cette femme!

ZOÉ.

Monsieur Guillaume ne me reconnaît pas, sans doute?

GUILLAUME.

Bien des pardons, madame Zoé, je vous ai reconnue tout de suite.

ZOÉ.

Vraiment?

GUILLAUME.

Oh! oui. Il y a des gens qui ont un cachet qu'on n'oublie jamais, voyez-vous.

ZOÉ, à Jeanne.

A quand la noce, Jeanne? J'en ferai part à Sallerin, si je le vois, ça t'évitera peut-être sa visite!

JEANNE.

Tu ne changes pas, Zoé, railleuse et cruelle!...

ZOÉ.

Dame, ma petite, est-ce ma faute, si tu vois de la cruauté là-dedans? Allons, adieu. (Saluant Guillaume qui lui renvoie son bonjour par un simple geste de tête.) Monsieur Guillaume... (Au moment de partir et sur le seuil.) A propos, Jeanne, si tu te maries, ne m'invite pas au moins; tu sais que je ne pourrais aller à ta noce, mes occupations... Adieu, chère, adieu... et viens me voir surtout!... (Elle sort.)

SCÈNE V

JEANNE, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Vous voyez donc toujours cette femme?

JEANNE.

Depuis bien des années, Guillaume, je ne l'avais pas même aperçue, et jusqu'aujourd'hui je pouvais me croire oubliée d'elle! Mais je ne veux pas me plaindre de cette journée, puisqu'elle vous amène ici chez moi? Vous, Guillaume, à Paris? comment cela se fait-il! pourquoi?

GUILLAUME.

Ah! pour bien des choses, Jeanne! D'abord, faut que vous sachiez que j'ai des élèves ici, à l'exposition...

JEANNE.

Des élèves? quels élèves?

GUILLAUME.

Dame, ceux qui réussissent si bien dans nos pays! Naturellement j'ai voulu les voir à côté des autres, ces gros mignons-là; et vrai, Jeanne, aussi vrai que j'ai celui de les avoir nourris, ils me font bien de l'honneur, ces gaillards-là! quels jambons!...

JEANNE.

Est-il possible?

GUILLAUME.

Mais oui, il paraît qu'ils auront, c'est-à-dire, que j'aurai une médaille...

JEANNE.

Vous êtes donc devenu ambitieux?...

GUILLAUME, avec une pointe de tristesse.

Dame, il a bien fallu se jeter dans quelque chose! Quand j'ai vu

que ma vie était manquée du côté des gens, je me suis reporté du côté des bêtes; ça ne guérit pas le cœur, mais ça l'engourdit... et puis ça occupe la tête!... C'est égal, je suis bien changé, n'est-ce pas? depuis le temps que nous ne nous sommes vus?

JEANNE.

Mais... pas tant déjà, mon bon Guillaume, puisque je vous ai reconnu tout de suite.

GUILLAUME.

C'est pourtant vrai! vous m'avez nommé sans hésiter!

JEANNE.

Et moi, croyez-vous qu'on me reconnaîtrait au village?...

GUILLAUME.

Si on vous reconnaîtrait? Seigneur Dieu, je vous aurais bien reconnue entre mille, moi! Ce n'est pas pour vous dire que vous n'êtes pas changée: mon Dieu, si fait, Jeanne! votre pauvre figure est pâle, fatiguée, amaigrie; vous avez gardé l'air triste que vous aviez déjà à la noce de votre sœur Nicole...

JEANNE.

Nicole! Et moi qui ne vous demande pas comment ils vont tous!...

GUILLAUME.

Dame! elle va bien, votre sœur.

JEANNE, vivement.

Et mon père? il était souffrant? Nicole me le disait dans sa dernière lettre.

GUILLAUME, lentement et avec tristesse.

Ah! Jeanne, votre pauvre père est bien vieux, bien infirme aujourd'hui; le travail l'a usé, voyez-vous: et puisque nous en sommes là-dessus, eh bien, je ne vous cacherai pas que si je me suis décidé à venir à Paris, c'est que j'avais à cœur de vous parler à cause de lui...

JEANNE.

De mon père? il est malade, Guillaume?

GUILLAUME.

Il est épuisé, Jeanne; et, comme il le dit lui-même, il n'a plus que le souffle...

JEANNE.

Mon Dieu! serait-il en danger?

GUILLAUME.

La moindre chose peut l'abattre. Et ce qu'il y a de plus triste, Jeanne; c'est qu'il sent bien son état; il n'en a plus pour long-

temps, dit-il; et il vous demande, Jeanne, il dit qu'il ne voudrait pas mourir sans vous revoir !

JEANNE.

Mon pauvre père !...

GUILLAUME.

Dame ! vous comprenez, Jeanne ? les autres ont beau faire, ils ont aussi une maison, eux, un train à conduire, ils ne peuvent pas toujours être là. On fait ce qu'on peut; mais ce n'est pas assez pour ce pauvre vieillard; et pourtant il serait bien juste, n'est-ce pas, que lui qui a tant travaillé pour les autres, ait quelqu'un auprès de lui pour le soigner dans ses derniers jours ? Bien des fois, j'ai dit à Nicole et à Jean-Martin : pourquoi n'écrivez-vous pas à votre sœur Jeanne ? Elle se déciderait peut-être à venir, aujourd'hui ? Mais ils me répondaient en hochant la tête...

JEANNE.

Oui, je sais ce qu'ils ont dû dire... et penser, mon bon Guillaume ! Et pourtant !...

GUILLAUME.

Alors, je me suis dit : il faut que la Jeanne sache au juste ce qui en est, afin qu'elle se décide sans qu'on ait besoin de lui écrire et sans qu'elle soit obligée de rien refuser aux siens. Et comme j'avais une raison suffisante pour venir à Paris, j'ai dit à tout le monde que je partais pour aller voir quelle figure faisaient mes bêtes au concours, et me voici. Pas vrai, Jeanne, que j'ai bien fait ? Pas vrai que j'ai eu raison de compter sur votre cœur ?

JEANNE.

Oui, Guillaume, oui, vous avez bien fait de m'avertir ! Mon pauvre père, si bon, si dévoué à ses enfants ! Oh ! oui, j'irai le voir, le soigner, et je resterai près de lui jusqu'à ce qu'il aille mieux.

GUILLAUME, avec un étonnement mêlé de tristesse.

Vous ne m'avez donc pas bien compris, Jeanne ? Ce n'est pas un voyage, ce n'est pas un séjour de quelques semaines que je suis venu vous conseiller...

JEANNE.

Mais... qu'est-ce donc, Guillaume ?

GUILLAUME.

Il faut quitter Paris au plus tôt, demain, pour n'y pas revenir, Jeanne !

JEANNE.

Mais... c'est impossible !... Je ne peux quitter ainsi en un moment....

GUILLAUME.

Alors, qui est-ce qui dit que vous reverrez votre père, Jeanne ?

JEANNE, avec effroi.

Guillaume !...

GUILLAUME.

Il est plus bas encore que je ne vous l'ai dit ; il s'éteint ! Si vous différez, Jeanne, ses pauvres yeux qui vous cherchent encore seront peut-être fermés pour toujours !

JEANNE.

Oh ! mon Dieu, comment faire ?...

GUILLAUME.

Partir avec moi, Jeanne !

JEANNE.

Mais... je ne puis... je suis tenue ici !...

GUILLAUME.

Il sera trop tard, peut-être !

JEANNE.

Eh bien, je partirai, Guillaume ! Oui... je ne sais pas comment je ferai... mais je partirai, dans deux ou trois jours, demain, si je le peux.

GUILLAUME.

Eh bien, je vous attendrai, Jeanne ! Ah ! j'étais bien sûr de vous ramener ! C'est un dernier bonheur, c'est une prolongation d'existence que vous rapporterez à votre vieux père ! Et puis, quelle joie pour eux tous de vous revoir ! Vous verrez votre nièce Jeannette, une belle jeunesse, allez !

JEANNE.

Jeannette ! on ne lui a pas dit de mal de moi, Guillaume ?

GUILLAUME.

Du mal ! Et qui donc lui en aurait dit ? Ferait beau mal parler de vous chez Jean-Martin ! Et puis, vous verrez leur ferme, comme elle prospère ! C'est soigné ! c'est propre ! Faut dire aussi qu'ils sont tombés sur un brave garçon qu'on leur a expédié d'une ferme modèle, un gars de vingt et un ans, un nommé André : c'est honnête, courageux, intelligent, instruit ! et ça travaille comme quatre ! Je crois bien que les beaux yeux de la petite Jeannette ne sont pas pour rien là dedans ! Mais dame ! il y a un petit malheur pour lui, c'est que....

JEANNE.

Il n'a rien ?...

GUILLAUME.

Eh non, ce n'est pas cela ; ses bras et son intelligence valent bien de l'argent, mais il paraît qu'il est sans parents....

JEANNE.

Il est orphelin ?

GUILLAUME.

Pis que cela ! c'est un malheureux enfant abandonné !

JEANNE, avec émotion.

Pauvre garçon ! ce n'est pas lui qui devait en souffrir, Guillaume !...

GUILLAUME.

Non, sans doute, ce sont ceux qui l'ont planté là, au coin d'une borne ! Mais songez donc, Jeanne, au bonheur de tous, en vous voyant arriver ! Quand je pense que je vais vous ramener au pays, il me semble que je rajeunis de vingt années, que je suis revenu à ce temps !...

JEANNE, avec douceur et tristesse.

Guillaume, c'est près de mon père infirme que je reviens !....

GUILLAUME, avec résignation.

Oui, c'est juste. Pardon, Jeanne, cela ne m'arrivera plus ; c'est parti malgré moi, je vous le jure ! Ah ! c'est que, voyez-vous, le cœur ne vieillit pas toujours en proportion des années. Mais je vous promets que c'est la dernière fois que je vous parlerai de ces choses-là, puisqu'elles vous font de la peine ! (Très-ému.) A notre âge... on peut être de bons et vrais amis, n'est-ce pas, Jeanne ?...

JEANNE, attendrie et lui tendant la main.

Guillaume !

GUILLAUME.

Eh bien, c'est tout ce que je demande !

JEANNE.

Oui, je serai pour vous une amie, une sœur. Maintenant, pour une heure, laissez-moi ; car si je veux partir, il faut que je songe à tout. Et d'abord, j'ai une course indispensable, une course d'affaires qui va décider de mon départ ! Avant une heure, je serai rentrée, soyez ici, Guillaume !...

GUILLAUME mélancoliquement.

Comptez sur moi, Jeanne. (A part, avec un soupir.) Allons, je vas faire ma visite à mes jambons médaillés ; si ça ne me console pas, ça me distraira peut-être ! (Il part.)

SCÈNE VI

JEANNE, avec agitation et s'apprêtant à sortir.

Allons, vite chez cette marchande, avant que mon billet soit chez l'huissier... Voudra-t-elle m'attendre?... Tout m'arrive à la fois : ce billet qu'il faut payer; Sallerin revenu à Paris, et que je ne veux pas revoir; mon père qui me rappelle, qui s'éteint!... et tout cela quand l'argent me manque! l'argent, sans lequel je ne puis rien!... A qui m'adresser?... Je veux partir, cependant!... mais... pour partir, pour quitter Paris pendant longtemps, il faut payer!... Si je m'adressais à Guillaume? il serait heureux de me prêter : non, ce serait m'engager envers lui; ce serait révéler ma gêne; je ne dois pas. Mais à qui demander, alors!... Cette Zoé... elle a de l'argent, dit-elle!... Non, je ne dois rien demander à cette femme!... son contact m'est funeste!... Mon Dieu, mon Dieu, comment faire? (Elle se dirige vers la porte pour sortir. Une femme en tenue de revendeuse a la toilette se présente.)

SCÈNE VII

JEANNE, LA REVENDEUSE.

LA REVENDEUSE.

Suis-je bien ici chez mademoiselle Jeanne?...

JEANNE.

Oui, madame, que désirez-vous?

LA REVENDEUSE, jetant un regard partout.

C'est moi qui ai votre billet, mon enfant.

JEANNE.

Oh! pardon, madame, de vous avoir causé un pareil dérangement; je sortais justement pour me rendre chez vous...

LA REVENDEUSE.

Oui; mais je ne pouvais vous y attendre. Mon commerce m'appelle à Rouen pour deux jours, et il faut que je parte à l'instant. Vous n'êtes donc pas en mesure?

JEANNE.

Hélas! non, madame. Je ne puis vous donner aujourd'hui plus de cinquante francs.

LA REVENDEUSE.

Je sais. Le commissionnaire m'a dit cela, et il a même ajouté que vous lui aviez fait l'effet d'une honnête femme, à qui l'on pourrait se fier. Et dame, avant de me décider à user de mes droits, je n'ai pas été fâchée de savoir à qui j'avais affaire. On m'a dit du bien de vous dans tout le quartier...

JEANNE.

Vous avez pris des renseignements?

LA REVENDEUSE.

Dame, je ne vous connaissais pas, moi. Mais soyez sans inquiétude, je n'ai pas dit le motif. Je sais que vous êtes une brave personne, rangée, laborieuse, et je ne veux pas vous faire de tort auprès de votre mercière en lui retournant votre billet.

JEANNE.

Ah! que je vous remercie, madame!

LA REVENDEUSE.

Donnez-moi donc vos cinquante francs, et je vous attendrai pour le reste. Combien voulez-vous de temps?... (Elle la regarde alors fixement et suit tous ses mouvements.)

JEANNE.

Accordez-moi deux jours, madame, et je pourrai vous le dire; peut-être même vous payerai-je... Mais je n'oublierai jamais votre bonté... en attendant, voici les cinquante francs. (Elle les lui remet; la revendeuse en prenant l'argent lui retient la main et lui regarde de très-près le visage. Jeanne reste interdite.)

LA REVENDEUSE.

Vous n'êtes pas de Paris?

JEANNE, avec hésitation.

Mais... non, madame.

LA REVENDEUSE.

Vous êtes d'un village d'Alsace, près de Saverne?

JEANNE.

C'est vrai.

LA REVENDEUSE.

Et vous y étiez encore, il y a... dix-huit ans?

JEANNE.

Mais...

LA REVENDEUSE, avec agitation.

Répondez-moi, mon enfant: n'étiez-vous pas là au moment d'une noce? la mariée s'appelait Nicole; j'ai retenu son nom.

JEANNE.

C'est ma sœur.

LA REVENDEUSE.

Votre sœur!... Ah! c'est vous tous qui m'avez sauvée, moi et mes enfants; et c'est vous qui avez parlé la première quand nous tombions de misère et de faim au milieu de la grand' place... Oh! je n'ai pas oublié cela, allez!

JEANNE.

Comment !... vous seriez?...

LA REVENDEUSE.

Je suis la bohémienne, mon enfant; et je vous reconnais maintenant!

JEANNE.

Est-il possible ! vous, cette pauvre femme ?

LA REVENDEUSE.

Oui, moi, qui suis bien heureuse de vous retrouver... Gardez votre argent, mon enfant; il me brûle la main à présent! (Elle le remet sur la table avec le billet.) Voici votre billet; vous me payerez quand vous pourrez, quand vous voudrez ! Et moi, qui allais peut-être vous mettre dans la peine ! Ah ! le bon Dieu est juste, il ne l'a pas permis, voyez-vous, et c'est lui qui m'envoie à votre secours ! Mademoiselle Jeanne, ah ! je voudrais bien vous embrasser, pour moi et mes enfants ! (Elle se jette au cou de Jeanne.) C'est grâce à vous s'ils vivent encore! Mais, voyons... je puis vous être bonne à quelque chose, moi... Sans être riche, je pourrais bien ajouter... (Jeanne fait un mouvement.) Est-ce que ça vous offense, ce que je dis là ?

JEANNE.

M'offenser, vous! Est-ce que la bonté peut offenser jamais? Je suis bien payée, madame, du faible secours que vous avez trouvé chez les miens, et je ne veux pas abuser de votre reconnaissance. Mon billet doit être payé, car j'en ai reçu la valeur de ma mercière.

LA REVENDEUSE, avec douleur.

Vous me refusez ?

JEANNE, frappée d'une idée.

Eh bien !... non... j'accepte votre service, mais autrement!

LA REVENDEUSE.

Dites, je suis prête.

JEANNE.

Vous êtes revendeuse... achetez-moi mon mobilier.

LA REVENDEUSE.

Vendre vos meubles, mon enfant, pour me payer ! est-ce que c'est possible ?

JEANNE.

Écoutez-moi : mon père est mourant; il me rappelle. En vendant ce que j'ai ici, je m'acquitte envers vous, je paye mon loyer, quelques menues dettes, et ce qui me restera, je l'espère, me suffira pour regagner mon pays.

LA REVENDEUSE.

Mais, je puis...

JEANNE.

Me prêter? Non; je puis ne pas revenir, et je ne veux confier ma gêne à personne. Pourquoi garderai-je ce logement, ces meubles qui ne me serviraient plus à rien? Plus tard, si je reviens, je vous en achèterai d'autres; vous me ferez crédit... Vous voyez que j'accepte vos services; mais en ce moment, si vous tenez à m'obliger, consentez à ce que je vous demande : achetez mes meubles... je les vendrais à une autre... Eh bien! vous me donnerez ce que ça vaut, vous... et je vous serai bien reconnaissante!

LA REVENDEUSE.

Bien vrai, c'est pour partir, que vous voulez vendre?...

JEANNE.

C'est pour revoir mon père!

LA REVENDEUSE.

Eh bien, j'achète! vous les retrouverez chez moi, si vous revenez. Voyons: trois cents francs là-dessus, ça vous va-t-il?

JEANNE.

C'est trop! ils n'en ont guère coûté davantage!...

LA REVENDEUSE.

Eh bien, deux cent cinquante alors; je ne les veux pas à moins. Et les voici. (Elle tire une petite sacoche et compte.)

JEANNE.

Un instant! cent francs sont à vous, pour mon billet!... (Hésitation de la revendeuse à les prendre.) Le reste me suffira, je vous le promets. Et dès demain, vous pourrez faire enlever les meubles. Le loyer sera payé.

LA REVENDEUSE.

Demain? non. Je pars tout à l'heure, comme je vous l'ai dit, pour Rouen, et je ne serai de retour que demain soir ou après demain matin; mais j'espère que je vous reverrai avant votre départ. Dans tous les cas, n'oubliez pas la mère Agar, elle ne se croit pas quitte envers vous!

JEANNE.

Merci, madame, merci!

LA REVENDEUSE.

Adieu, mademoiselle Jeanne, et que Dieu vous protége comme vous m'avez protégée!... (Jeanne lui serre affectueusement la main, et la revendeuse part, laissant la porte du fond ouverte. Jeanne redescend vivement la scène, vient prendre les pièces d'or, les compte et les met dans son tiroir.)

JEANNE.

Ah ! la digne femme, c'est Dieu qui me l'a envoyée. Je puis partir, maintenant, demain, ce soir, si je le veux ! Ah ! mon père, mon père, je vais donc le revoir ! (Pendant qu'elle compte, Sallerin entre : type bambocheur flétri, chapeau sur l'oreille, teint enluminé ; il est légèrement aviné.)

SCÈNE VIII

JEANNE, SALLERIN.

SALLERIN.

Ah ! nous y voilà !...

JEANNE, repoussant vivement le tiroir.

Sallerin ! (A part, et avec frayeur.) Impossible de lui échapper !

SALLERIN.

J'entre ; puisqu'on ne me dit pas de m'en aller, c'est que l'on est content de me recevoir ! Nous n'en voulons donc plus à ce gueux de Sallerin, ma mie Jeanne ?.., (Il avance familièrement vers elle.)

JEANNE, froidement et dignement.

Monsieur !...

SALLERIN.

Monsieur ? Excusez !... c'est ainsi qu'on parle à un ancien ! Je ne suis donc plus ?...

JEANNE.

Vous êtes monsieur Sallerin que je ne dois pas, et que je ne veux pas revoir !...

SALLERIN.

Ah ! ceci n'est pas gracieux, Jeanne ! ce n'est pas ainsi qu'on accueille un homme qui vous a été de quelque chose !... Je suis plus gentil que toi, moi !... je venais comme qui dirait pour t'embrasser !... et à preuve... (Il fait un pas vers elle et trébuche légèrement.)

JEANNE.

Il est ivre ! que faire ? (Elle s'éloigne.)

SALLERIN.

Ah ! tu veux te faire prier, pas vrai ?... Elles sont toutes comme ça !

JEANNE.

Si vous approchez !... (Elle va vers la porte.)

SALLERIN.

Là, là ! on se conformera ! Si tu ne veux pas avoir le plaisir que je t'embrasse, ça n'est pas une raison pour qu'on se fasse des yeux

de sphynx. (D'un ton patelin.) Est-ce que je t'en fais, moi, des yeux de sphynx?

JEANNE.

Que me voulez-vous, enfin?...

SALLERIN, regardant autour de lui.

Ce que je veux?... Je veux m'asseoir, puisque tu ne veux pas m'embrasser. (Il s'assied lourdement sur la chaise auprès de la table.) Sac à tabac! je me sens un peu fatigué, tout de même!

JEANNE.

Monsieur Sallerin, il m'est impossible de vous garder davantage, il faut que je sorte.

SALLERIN.

Eh bien, sors! je puis attendre, moi!

JEANNE.

Mais... personne n'a le droit de rester chez moi en mon absence!...

SALLERIN.

Alors, ne t'en va pas! ce n'est pas moi qui t'y force!...

JEANNE, à part.

Que faire? appeler, c'est un scandale!... Je ne peux le garder, pourtant... Voyons, monsieur, vous n'êtes pas venu pour rien, vous aviez quelque chose à me dire, eh bien, je vous écoute; mais pour Dieu, faites vite, car je vous l'ai dit, il m'est impossible de vous garder! (Pendant ce temps-là, Sallerin a machinalement ouvert le tiroir et à ouvert de grands yeux à l'aspect de l'or qui s'y trouve.) Mais, que faites-vous donc, monsieur? vous ouvrez mon tiroir?...

SALLERIN, avec un rire grossier et sans quitter la place.

Ah, ah, tu es donc devenue riche, ma chérie? On roule sur l'or, ici, à ce qu'il paraît! Mille pétards! plus que ça de monnaie. (Il fait danser les pièces d'or.)

JEANNE, se jetant sur le tiroir.

Monsieur, je vous défends!...

SALLERIN, la repoussant d'une main et prenant une allure plus grave

Quoi?... On a donc quelque chose à me défendre, ici? Depuis quand la femme fait-elle la loi à l'homme?...

JEANNE.

Fermez ce tiroir, monsieur, ou j'appelle à mon secours....

SALLERIN.

Appeler? Allons donc!... pourquoi?... pour que je dise aux autres que je suis venu ici réclamer ce qui m'est dû!...

JEANNE, ne comprenant pas.

Ce qui vous est dû?...

SALLERIN.

Eh bien! est-ce que nous n'avons pas un petit compte à règler ensemble? est-ce que tu ne me dois pas?...

JEANNE.

Quoi donc, s'il vous plaît?...

SALLERIN.

Quoi? Tout ce que ça m'a coûté dans le temps... Mon argent y a passé!... mon pauvre argent!...

JEANNE.

Ce que ça vous a coûté?... Mais quoi donc! achevez...

SALLERIN.

Ah çà! est-ce que c'est toi, par exemple, qui as payé tous les frais de l'affaire?

JEANNE, avec une sorte d'effroi.

Que voulez-vous dire?...

SALLERIN.

Eh bien! oui! chez la Zoé! quand on a fait disparaître...

JEANNE.

Malheureux! vous osez rappeler votre crime!

SALLERIN, naïvement.

Puisque t'as oublié!

JEANNE.

Oh! non! je n'ai rien oublié: vous êtes un misérable!

SALLERIN, revenant au tiroir.

Des mots à présent! Finissons ça, je veux mon dû!

JEANNE, éperdue et voulant lutter.

Vous ne l'aurez pas! Je ne vous dois rien! c'est un vol, cela!

SALLERIN, en la repoussant durement.

Un vol!... (Il prend l'argent.) laisse-moi donc tranquille! Je reprends mon argent où je le trouve!... Et maintenant!... (Il veut partir.)

JEANNE.

Vous ne partirez pas!...

SALLERIN.

Ah! c'est comme cela que tu reçois les amis!...

JEANNE.

Vous n'êtes pas un ami, vous êtes un lâche, Sallerin!... Vous dépouillez une femme qui ne peut se défendre qu'en se perdant!

SALLERIN, voulant partir.

Fallait pas m'insulter ! bonsoir !

JEANNE, hors d'elle-même.

Oh ! mon Dieu ! comment faire ! (Avec insistance.) Non, Sallerin, encore un mot !

SALLERIN.

Je suis payé : adieu ! (Il se dégage et recule.)

JEANNE, s'attachant à lui.

Mon père est mourant !... Grâce !...

SALLERIN.

Allons donc, ton père ! est-ce que ça me regarde !... (Il la repousse et s'élance vers la porte. Guillaume entre, reste stupéfait. Sallerin l'écarte brusquement en lui appliquant une tape sur le ventre.) Allons, gare la casse, mon bonhomme ! (Il sort.)

JEANNE.

Guillaume ! (A part.) Je suis perdue !

SCÈNE IX

JEANNE, GUILLAUME.

GUILLAUME, à part.

Sallerin, ici ! et la Zoé, il y a une heure ! (Avec tristesse et dignité.) Que faudra-t-il dire à votre père, quand je le verrai demain ?

JEANNE.

Guillaume, ne me condamnez pas !...

GUILLAUME.

Je n'ai pas le droit de vous juger ! mais j'ai le droit de sentir et de comprendre. Je n'ai rien vu pour les autres, Jeanne, je vous le promets ; mais j'en devine trop pour moi !

JEANNE.

Vous aussi, Guillaume, vous m'accablez !

GUILLAUME.

Que faudra-t-il dire aux vôtres ?

JEANNE.

Vous partez sans moi ?

GUILLAUME.

Avant ce soir, Jeanne : je n'ai plus rien à faire ici !

JEANNE.

Eh bien, je vous rejoindrai, Guillaume, ou je serai morte, dites-leur cela !

GUILLAUME.

Adieu, Jeanne, adieu! (Il sort en étouffant un sanglot.)

JEANNE, tombant épuisée et avec désespoir.

Oh! mon Dieu ! qui donc aura pitié de moi, maintenant ?

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

Un salon. A gauche, une vaste table recouverte d'un tapis. Consoles au fond, siéges. Deux canapés en avant sur les côtés. Devant l'un de ces canapés, à droite, un large guéridon sur lequel un buvard et de l'encre. Sur une des consoles au fond, à droite, un plateau avec des verres et une carafe. Au fond, porte à deux battants. Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

ZOÉ, AUGUSTE.

ZOÉ, entrant de la gauche, et à Auguste qui se trouve à droite regardant dans la coulisse. Il est en habit noir, cravate blanche, tenue de domestique bourgeois servant à table.)

Auguste, vous êtes là?

AUGUSTE, se retournant.

Voilà, madame.

ZOÉ.

Pensez-vous à mettre le couvert?

AUGUSTE.

Madame peut voir que j'y ai songé...

ZOÉ.

Le menu est-il écrit?

AUGUSTE.

Non, madame, pas encore.

ZOÉ.

Pourquoi cela?

AUGUSTE.

Parce que cela a bien une meilleure mine, quand c'est madame qui l'écrit. Madame a une si jolie main....

ZOÉ.

Qu'en savez-vous?

AUGUSTE.

Pour écrire, madame!

ZOÉ.

Eh bien, faut-il appeler la cuisinière pour me le dicter?

AUGUSTE.

C'est inutile, ma femme ne peut pas quitter sa broche en ce moment, mais je puis dicter et rendre compte à madame. Voici le papier tout préparé... (Il lui montre un buvard et de l'encre.)

ZOÉ.

Potage?

AUGUSTE.

Crécy, madame.

ZOÉ.

Pourquoi pas simple, au naturel?

AUGUSTE.

Le bouillon était un peu louche, et ma femme a pensé qu'une purée de carottes... Madame comprend, on n'a plus besoin d'y voir clair.

ZOÉ.

C'est bon.

AUGUSTE, à part.

Pas trop.

ZOÉ.

Hors d'œuvre?

AUGUSTE.

Beurre et sardines.

ZOÉ.

Où en est la boîte?

AUGUSTE.

Il n'en restait plus que huit. Je les ai mises.

ZOÉ.

Mais nous sommes douze...

AUGUSTE.

Madame sait bien que tout le monde n'en mangera pas. Elles étaient déjà un peu faites la dernière fois qu'on les a servies.

ZOÉ.

La boîte a été assez vite pourtant?

AUGUSTE.

Je puis affirmer à madame qu'on s'en est privé, même à la cuisine.

ZOÉ.

Relevé de potage, maintenant?

AUGUSTE.

Croquettes de veau farcies.

ZOÉ, avec effroi.

Farcies!.. à quoi, s'il vous plaît?

AUGUSTE.

A la mie de pain et aux petites saucisses ! Entrée : langue sauce piquante.

ZOÉ.

Des langues de veau ?

AUGUSTE.

Non, madame !... une langue de bœuf : le tripier l'a cédée à ma femme à un prix modéré, et elle a fait le bouillon...

ZOÉ.

A la bonne heure ! le rôti, un gigot, n'est-ce pas ?

AUGUSTE.

Pardon, madame, c'eût été trop de grosse viande ; vous avez une poularde.

ZOÉ.

Une poularde ! votre femme est folle ! vous voulez donc me ruiner tous les deux ?

AUGUSTE.

Que madame se rassure ! La poularde sera représentée par une magnifique poule à la graisse et qui eût été excellente au riz.

ZOÉ.

Êtes-vous sûr ?

AUGUSTE.

Que ce soit une poule ? parfaitement.

ZOÉ.

Eh non ! mais qu'on puisse s'y tromper !

AUGUSTE.

J'en fais mon affaire, c'est moi qui découpe, d'ailleurs, et madame sait...

ZOÉ.

N'oubliez pas que nous sommes douze ; il en faut pour tout le monde.

AUGUSTE.

Madame peut être tranquille ; il en restera. Salade de saison, navets au jus, entremets sucrés, pommes au sucre.

ZOÉ.

Le sucre va trop vite, je vous le déclare...

AUGUSTE.

Dessert, confitures, mendiants, fromage...

ZOÉ.

Assez ! Dieu merci ! comme vous y allez !

AUGUSTE.

Madame a-t-elle rapporté du café ?

ZOÉ.

Rapporté? Comment! il n'y en a plus? Vous en prenez donc matin et soir? La dernière livre n'a fait que passer...

AUGUSTE.

J'avais prévenu madame hier soir ; il n'y a plus de chicorée non plus, si madame tient toujours...

ZOÉ.

Sans doute! Mais j'y ai pensé à la chicorée, vous en trouverez deux paquets dans ma gibecière, sur la cheminée de ma chambre. Voilà votre menu, et soyez attentif; si l'on désire du vin d'extrà, n'attendez. pas qu'on ait changé d'avis; que tout soit prêt! Il y a cinquante centimes pour vous sur chaque bouteille de champagne. Maintenant, savez-vous combien votre femme m'a dépensé pour tout cela?

AUGUSTE.

J'ai fait le relevé, madame; cela monte à dix-neuf francs trente-cinq centimes, avec le vin ordinaire.

ZOÉ.

Dix-neuf francs! comme tout est cher!

AUGUSTE, à part.

Et dire que ma femme n'a retenu que deux francs là-dessus, c'est à n'y pas tenir! (Il emporte au fond papier, plumes et encre.)

ZOÉ, comptant.

Onze dîners à cinq francs, total cinquante-cinq francs, ce n'est pas même trente-six francs de bénéfice; heureusement que le jeu... A propos, vous avez pensé à mettre les cartes à la presse? je n'ai pas envie d'en donner des neuves tous les jours... et vous aurez soin de veiller comme à l'ordinaire, pendant le jeu... à ce que personne...

AUGUSTE, avec un sourire d'intelligence.

Ne vienne déranger madame, j'ai compris...

ZOÉ.

Ah! j'y pense, si une femme, une ouvrière en linge, du nom de Jeanne, se présentait ici, ne la renvoyez pas avant de m'avoir avertie. Personne n'est venu, n'est ce pas, en mon absence?

AUGUSTE.

Si fait, madame, il est encore venu ce petit vieux marchand brocanteur qui vous apporte si souvent des marchandises de hasard, et

qui ne veut jamais laisser son nom... Il voulait parler à madame; mais il a dit qu'il reviendrait.

ZOÉ.

C'est bien : j'y suis aussi pour celui-là. Je vais vous faire apporter du café; tâchez que celui-ci dure plus longtemps que le dernier. (Elle sort.)

SCÈNE II

AUGUSTE, allant et venant.

Plus longtemps que le dernier? Merci! Avec ça qu'on le prend bon, ici, le café! De la chicorée au café, à la bonne heure! (S'asseyant à droite.) Décidément, nous nous sommes encanaillés, ma femme et moi, en venant dans ce tripot!... Il y a bien quelques profits : les dames vous font donner par les messieurs, quand elles les laissent gagner, de temps en temps, pas souvent! Et puis, les commissions, les lettres... oui, mais il y a aussi la police qu'il faut guetter, quand, au lieu du petit jeu anodin qu'on prépare sur la table en cas de surprise, on se livre à un lansquenet furibond! Elle s'y fera prendre, la bourgeoise, avec sa prétendue table d'hôte! En attendant, elle vous empoche tout de même une fière cagnotte, quand elle a beaucoup de monde! Voyons, qu'est-ce que j'ai encore à faire! Ah! saprelotte! j'allais oublier mon absinthe, moi! et juste quand la patronne n'y est pas! quelle chance! je ne serai pas obligé de me cacher! (Il va prendre le plateau sur la console et le pose sur le gueridon, puis en se versant:) je voudrais bien savoir tout de même quel genre d'affaires madame fricotte avec ce petit vieux, qui est si méfiant! (Au moment de porter le verre à sa bouche, on entend un coup de sonnette.) Quelqu'un? Fichtre! Il n'est pas l'heure! et mon absinthe? (Il va vers la porte à droite.) Si je n'ouvrais pas? (La porte s'ouvre, Sallerin parait avec un chapeau neuf et des gants paille, la moustache relevée, l'air vainqueur.)

SCÈNE III

AUGUSTE, SALLERIN.

SALLERIN.

Il n'y a donc personne pour annoncer, ici?

AUGUSTE, à part.

Qu'est-ce que c'est que ça?

SALLERIN, à Auguste qu'il prend pour un visiteur.

Serviteur, mousieur.

AUGUSTE, étonné.

Monsieur!

SALLERIN.

Je désirerais présenter mes hommages à madame Zoé...

AUGUSTE.

Elle est sortie, monsieur, pour un instant...

SALLERIN.

Alors je ferai comme monsieur, je vais l'attendre... (Il s'assied sur le canapé près du verre préparé.)

AUGUSTE.

Il me prend pour... un autre !...

SALLERIN.

Asseyez-vous donc, monsieur ! que je ne vous gêne pas! (Prenant le verre et le flairant.) Eh ! mais... c'est parbleu de l'absinthe !... A votre santé, cher monsieur, à votre santé ! (Il boit.)

AUGUSTE.

Il boit mon absinthe !

SALLERIN, lui montrant la bouteille.

Vous n'en usez pas ?

AUGUSTE, essayant de prendre le dessus.

Mais, monsieur...

SALLERIN.

Ah ! je comprends ; monsieur s'étonne peut-être, ne m'ayant jamais vu ici,..

AUGUSTE, cherchant son aplomb.

Mais, en effet, monsieur ! (A part.) Boire mon absinthe !... (Il prend un verre et veut se verser.)

SALLERIN.

Je suis très-lié avec madame Zoé !

AUGUSTE, remettant vivement la bouteille.

Monsieur est l'ami de madame ?... (A part.) Et moi qui allais boire !

SALLERIN.

L'ami intime, cher monsieur; et vous pareillement, sans doute ? (Sans attendre la réponse.) Je vous en fais bien mon compliment.

AUGUSTE, vexé.

C'est décidé, je n'en boirai pas !

SALLERIN.

Mais asseyez-vous donc encore une fois. Elle se porte bien, cette chère Zoé ?

AUGUSTE, à part.

Sa chère Zoé ! Mais pas mal et vous ?

SALLERIN.

Très-bien, vous êtes trop bon. (Il boit.) C'est une charmante femme, parole d'honneur ; mais son absinthe est un peu faible ! vous ne trouvez pas ?

AUGUSTE, d'un ton bileux.

Mais non, non, monsieur !

SALLERIN, tendant son verre.

Une petite goutte de pure, si c'est un effet de votre bonté ? (Auguste verse, mais Sallerin fait pencher la bouteille.) Allez donc, cher monsieur, vous versez comme dans un dé à coudre !

AUGUSTE, à part.

Il n'en laissera pas. (A Sallerin.) Madame sera bien fâchée d'avoir exposé ainsi...

SALLERIN.

Son absinthe ?

AUGUSTE.

D'avoir exposé monsieur à l'attendre aussi longtemps... (A part.) C'est un ivrogne !

SALLERIN.

Mais... je ne m'ennuie pas du tout ici ! vous vous ennuyez donc vous ?...

AUGUSTE.

Quelquefois...

SALLERIN.

Au fait, c'est juste, vous ne buvez pas; vous ne savez pas ce qui est bon, cher monsieur... (Zoé paraît.)

AUGUSTE, à part.

Oh !... madame... Ça va être drôle !

SCÈNE IV

LES MÊMES, ZOÉ.

ZOÉ, entrant.

Quelqu'un ici? (Sallerin se retourne.) Sallerin ! la peste soit de lui !

SALLERIN, allant pour l'embrasser

Eh ! bonjour donc, chère payse !

ZOÉ, arrêtant le transport.

Pardon, monsieur Sallerin, j'ai deux mots à dire...

SALLERIN.

A monsieur ? Ne vous gênez pas, il était ici avant moi.

ZOÉ.

Comment, avant vous ?

SALLERIN.

Sans doute; nous avons même pris l'absinthe en vous attendant, chère payse.

AUGUSTE, indigné.

Nous avons ?

ZOÉ, fixant Auguste du regard.

Ah ! vous avez pris l'absinthe... avec...

AUGUSTE.

C'est-à-dire, que monsieur s'est versé deux verres...

SALLERIN.

Pardon, mon brave ! il y en avait un de versé !...

ZOÉ, à Auguste.

C'est bon à savoir !...

AUGUSTE.

Une rinçure ! J'emportais le verre quand monsieur...

SALLERIN.

Il est vrai qu'elle était un peu faible, cette absinthe !.,.

AUGUSTE.

A preuve que monsieur en a voulu de la pure ..

ZOÉ.

Que vous lui avez donnée ?

AUGUSTE.

Dame ! un ami de madame !

ZOÉ.

Qu'en savez-vous ?

AUGUSTE.

Monsieur s'est déclaré... et s'est servi, d'ailleurs !

ZOÉ.

C'est bien, allez à votre cuisine, et ne faites pas avec le café comme avec...

SALLERIN, à lui-même.

A la cuisine !... Ah çà, c'est donc le dom... excusez, plus que ça de cravate blanche !...

AUGUSTE, à part en se retirant.

C'est ce grand escogriffe qui a bu, et c'est moi qui reçois la giboulée ! (Il sort.)

SCÈNE V

ZOÉ, SALLERIN.

SALLERIN.

Rien que ça de domestique! bigre! je l'ai pris pour un huissier, moi, avec sa cravate blanche...

ZOÉ, très-piquée.

Un huissier chez moi !...

SALLERIN.

Ils vont partout! et comme il faut toujours être bien avec eux...

ZOÉ.

Vous avez commencé par boire avec lui. Je vous reconnais là!...

SALLERIN.

Ah! Zoé, parole d'honneur, elle ne vaut pas tant que ça, votre absinthe; si elle eût été plus forte, je ne dis pas! mais...

ZOÉ.

Mais je ne veux pas que vous preniez ma maison pour une cantine! Je ne reçois ici que des gens très-bien, entendez-vous? (Elle s'assied.)

SALLERIN.

Quoi donc? est-ce que je ne suis pas très-bien, à présent ; parce que j'ai pris votre domestique pour un huissier? Je l'ai appelé monsieur, votre Auguste : il doit en être fier ! Quant à ce qui est de la tenue, je me flatte d'en avoir au besoin et de la meilleure ! (Il prend une chaise et s'assied à cheval.) Mais qu'est-ce qu'il me disait donc, le vieux *père la Ressource*, que vous étiez restée une bonne fille, et que, sans doute, ça vous ferait plaisir de me revoir?... Si j'avais su, je ne serais pas venu; je n'ai pas besoin de vous; je ne vous demande rien, moi ; j'ai de l'argent! (Il fait sonner son gousset.)

ZOÉ.

Qu'est-ce que vous me contez là? le père la Ressource; moi, une bonne fille ! qu'est-ce que tout cela signifie?

SALLERIN.

Ça signifie que si ce vieux bonhomme à qui j'ai parlé de vous tout à l'heure en lui achetant ce chapeau et ces gants...

ZOÉ avec impatience.

Ce vieux bonhomme? mais qui?...

SALLERIN.

Eh pardieu! le vieux brocanteur du Marais, le père Chiffard!

ZOÉ, vivement impressionnée.

Le père Chiffart? vous l'avez vu, il vous a parlé de moi?

SALLERIN.

Un peu, ma toute belle... que je l'ai vu!

ZOÉ, cherchant à se maîtriser.

Et alors... il vous a dit?...

SALLERIN.

Il m'a dit qu'il me traiterait toujours en ami, à preuve qu'il m'a vendu ce chapeau deux francs cinquante centimes, un troisième retapage; c'est que cela coûte; et quinze sous les gants, du vrai chevreau, un seul nettoyage; c'est pour rien. Ah çà, vous le voyez toujours, ce père Chiffard?

ZOÉ, inquiète.

Moi? oh! très-peu... quelquefois... quand il passe par le quartier... il vient me voir.

SALLERIN.

Ah! c'est qu'il m'en a joliment conté sur vous!...

ZOÉ, à part.

Allons, il sait quelque chose!

SALLERIN.

Ainsi, il m'a dit que vous faisiez vos affaires, que vous gagniez beaucoup d'argent, et que, par vos connaissances, vous pourriez même trouver une place pour moi.

ZOÉ.

Une place? Il ne sait ce qu'il dit, le vieux Chiffard! (A part.) Maudit homme, va!

SALLERIN.

Oh! que si fait bien! Et même il m'avait dit de venir, au besoin, vous trouver de sa part....

ZOÉ.

De sa part?

SALLERIN, se levant.

Mais je ne vous demande rien : vous m'avez reçu comme un chien dans un jeu de boules; je sais ce que je sais maintenant, et ça me suffit! je vas vous tirer ma révérence.

ZOÉ, à part.

Ménageons-le! un ivrogne en colère, ça peut causer! (Haut et se levant.) Voyons, voyons, Sallerin, il ne faut pas se brouiller pour ça. Mettez-vous à ma place aussi! je vous trouve là en rentrant, buvant avec Auguste, est-ce agréable pour une maîtresse de maison? Mais

enfin, je verrai si je puis vous être bonne à quelque chose. (Elle a l'air de chercher et de réfléchir.)

SALLERIN, à part.

Tiens, on dirait que la recommandation du père Chiffard a produit de l'effet. Est-ce que par hasard la Zoé!.... je saurai cela (A Zoé.) Eh bien! à quoi pensez-vous?

ZOÉ.

A ce que je pourrais faire (A part.) Je verrai le père Chiffard....

SALLERIN, à part.

Je ferai causer le brocanteur.

ZOÉ.

Tenez, nous en reparlerons. Je suis obligée de veiller au dîner... l'heure approche.

SALLERIN, à part.

Le dîner? (Haut.) Si on pouvait dîner... en payant bien entendu! j'ai de quoi, la Zoé. (Il fait sonner son argent.)

ZOÉ, vivement.

Impossible! ma table est complète... j'ai un règlement.

SALLERIN.

Ah! si c'est une consigne!... Mais on fait la partie après le dîner... le père Chiffard me l'a dit...

ZOÉ, à part.

Toujours ce nom! C'est exprès, il doit tout savoir.

SALLERIN.

Si je revenais pour le café, hein? Il n'y a plus de règlement pour cela! Je ne serais pas fâché tout de même de faire ma cour à la dame de trèfle avec les autres.

ZOÉ, méfiante.

On joue quelquefois... pas tous les soirs... Je ne sais pas si aujourd'hui...

SALLERIN.

Eh bien! je viendrai toujours... vous me présenterez... un ancien ami... Allons, c'est convenu, je reviens prendre le café et le pousse-café; et surtout, ma chère Zoé, tâchez que le cognac vaille un peu mieux que l'absinthe! Adieu, chère belle, à bientôt, à tout à l'heure, ma charmante! (Il lui prend la main et la baise.) Hé! que dites-vous de ce petit genre-là? est-ce assez distingué? On fera honneur à sa payse, soyez tranquille!... (Il sort.)

SCÈNE VI

ZOÉ, puis AUGUSTE.

ZOÉ.

Mauvaise affaire que ce Sallerin ! Comment le père Chiffard a-t-il pu m'expédier ce garnement-là ? un vantard, un ivrogne ! Que lui a-t-il dit, quels ménagements dois-je garder ? Je saurai tout cela demain, et si le Sallerin n'est pas aussi au courant que je dois le craindre, je vous le flanque à la porte, oh ! mais, net !... (Elle s'assied à droite.)

AUGUSTE, venant du fond.

Madame...

ZOÉ.

Qu'y a-t-il ?

AUGUSTE.

Monsieur du Hocquet est depuis un quart d'heure dans la salle à côté. Il désire parler en particulier à madame.

ZOÉ.

Alors, faites-le entrer, et veillez à ce que personne ne nous dérange. Quand tout le monde sera arrivé, et que vous serez prêt à servir, vous me préviendrez.

AUGUSTE, allant au fond.

Madame prie monsieur de vouloir bien passer dans le salon. (Monsieur du Hocquet se présente, Auguste sort et ferme la porte du fond.)

SCÈNE VII

ZOÉ, DU HOCQUET.

ZOÉ.

Eh bien, mon cher du Hocquet, qu'y a-t-il donc ? Vous avez quelque chose de particulier à me dire ? Asseyez-vous, d'abord.

DU HOCQUET, s'asseyant et toussant.

Eh oui, belle dame, oui, je veux vous faire part... (Toux.) d'un projet et vous demander même (Toux.) votre avis là-dessus...

ZOÉ.

Comme vous toussez aujourd'hui ! Voulez-vous quelque chose ?

DU HOCQUET.

Merci, belle dame, ne faites pas attention : c'est ma petite quinte avant dîner. Cela va... (Toux.) passer dans un moment. (Il tire une boîte de sa poche et offre à Zoé.) Vous offrirai-je ?

ZOÉ, refusant.

Merci, la pâte de guimauve me reste sur le cœur.

DU HOCQUET, mâchonnant sa pâte.

Je suis donc venu avant l'heure du dîner pour... Aïe ! (Il porte la main à la cuisse.) Aïe !

ZOÉ.

Une douleur ?

DU HOCQUET.

Eh, oui ! ma sciatique ! le temps veut changer bien sûr !... Que voulez-vous ? on devient un véritable baromètre !... la mer, les voyages, belle dame. J'ai tant voyagé ! Eh, eh, ça se paye tôt ou tard !... (Il tousse.)

ZOÉ, riant.

Et la jeunesse aussi, mon cher du Hocquet ! vous aviez le sang chaud du Midi...

DU HOCQUET, avec vanité.

Il en reste encore quelque chose !

ZOÉ.

Comment donc ! il en reste de belles traces !

DU HOCQUET.

Eh bien, vous comprendrez alors mon dessein. (Il tousse, puis se caresse la cuisse.)

ZOÉ.

Ah ! c'est vrai, vous parliez d'un projet...

DU HOCQUET.

Que voici : je vais me marier ! du moins, je le crois !...

ZOÉ, comme abasourdie.

Vous !...

DU HOCQUET.

Mais oui, on ne peut pas toujours rester garçon : des amis me l'ont fait comprendre...

ZOÉ.

Voyons, est-ce bien sérieux ce que vous me dites là ?

DU HOCQUET, légèrement piqué.

Comment donc, c'est très-sérieux ! ne vient-il pas un âge où l'homme ne doit pas rester seul, où les passions sont calmées ?... Aïe, mes reins !

ZOÉ.

Votre lombago ?...

DU HOCQUET.

Non, ma sciatique qui remonte ! je vous disais donc qu'il y a un moment où l'homme a besoin... d'une... compagne...

ZOÉ, à part.

D'une garde-malade, je comprends...

DU HOCQUET.

Eh bien ! je crois que ce moment-là est venu pour moi... et comme ces mêmes amis m'ont parlé d'une certaine dame... d'une veuve...

ZOÉ.

Ah ! d'une veuve ?... de quel âge ?

DU HOCQUET.

Mais d'une trentaine d'années, à ce qu'on m'a dit, car je ne l'ai pas encore vue ; je lui ferai quelques avantages... et...

ZOÉ, vivement.

Et elle vous fera...

DU HOCQUET, ébouriffé.

Quoi, s'il vous plaît ?

ZOÉ.

Payer cher vos avantages ! vous marier !... qui est-ce qui a pu vous mettre pareille idée en tête, mon cher du Hocquet ? mais songez-y donc ! vous marier à cinquante-cinq ans, avec vos douleurs, vos impressions de voyages, si vous aimez mieux ; et vous épouseriez une Parisienne, sans doute ?

DU HOCQUET.

Je le crois !

ZOÉ.

Une femme de trente ans !

DU HOCQUET.

Pourquoi pas ?

ZOÉ.

Et une veuve encore ! ce qui veut dire une femme aux idées faites, habituée à la lutte, volontaire, exigeante, dans l'âge des prétentions ; es-tce là ce qui vous convient, à vous ? C'est votre petit avoir que l'on convoite ! Ah ! tenez, foi de Zoé, si vous faites cette bêtise-là, avant un an, vous êtes un homme perdu !

DU HOCQUET, effrayé.

Eh ! comme vous y allez !...

ZOÉ.

Vous irez plus vite encore, peut-être ! Il vous faudra changer toutes vos habitudes, car ce n'est pas votre femme de trente ans qui prendra les vôtres ; rayez cela de vos papiers. Vous promènerez madame au Bois, au théâtre, dans les soirées ; vous serez son cornac, mais vous payerez les frais de l'exhibition ; et, au bout de quelques mois, mon cher du Hocquet, vous tomberez de jalousie, de colère,

en laissant tout à madame par un beau testament qu'on vous fera signer un jour où vous aurez besoin de flanelles chaudes ou de cataplasmes : voilà !...

DU HOCQUET, *se levant avec vivacité.*

Ah ! mais non, mais non, diable, comme vous y allez... je n'avais pas vu tout cela, moi !... (*Il se promène tout agité*).

ZOÉ, *le cajolant.*

Eh bien, voyez-le maintenant, pour ne pas le voir trop tard ! plus de petites promenades au soleil, plus de cercle, plus de petite partie le soir avec les petites dames à qui l'on dit son petit mot; plus de sirop de capillaire bien chaud avant de quitter cette bonne madame Zoé ! Voyons, franchement, est-ce que vous pouvez vous passer de tout cela ? qui est-ce qui vous manque avec nous ?

DU HOCQUET.

Avec vous, rien, cela est vrai ; mais quand je rentre chez moi, je suis seul avec mes douleurs... c'est triste... Hé ! ma goutte !... il y aura de l'orage. Oui, chère madame Zoé, c'est triste, d'être seul !...

ZOÉ.

N'est-ce que cela ? Il y a tant de moyens !... regardez M. Canaret qui vient dîner avec nous...

DU HOCQUET.

Une dame de compagnie ?....

ZOÉ.

Qui a su le prendre...

DU HOCQUET.

D'accord, mais je ne voudrais pas qu'on me prît, moi !...

ZOÉ.

Monsieur Canaret n'était bon qu'à mener. Il a son affaire. Pour vous, ce serait différent. Il faudrait quelqu'un qui, tenant de vous une position, aurait tout intérêt à vous choyer, à entrer dans vos habitudes, quelqu'un, par exemple, qui n'aurait pas été heureux dans sa vie et qui vous regarderait comme sa providence.

DU HOCQUET.

Oui, c'est joli à dire ! où trouver ça ? Des malheureux, je sais bien qu'il y en a, et de trop ! mais quelqu'un d'honnête, qui aurait soin de mon intérieur...

ZOÉ *comme si elle se parlait à elle-même.*

Eh mais... j'y pense... oui... ce serait bien l'affaire, si...

DU HOCQUET.

Vraiment ! vous auriez quelqu'un...

ZOÉ.

Oui, et qui vous conviendrait bien, encore!... mais je crains que ce ne soit difficile!...

DU HOCQUET.

Pourquoi?

ZOÉ.

Pourquoi? Ah! parce que je doute que la personne veuille se décider...

DU HOCQUET.

On ne le saura jamais, si on n'essaye pas! Est-elle bien?

ZOÉ.

Ah! vous seriez trop heureux! une femme de trente-huit ans, toujours belle: elle a eu un malheur dans sa jeunesse; mais depuis plus de vingt ans, c'est vertueux, ça travaille, ça vit de privations.. ça ne bouge pas!

DU HOCQUET, alléché.

Diable! diable!... mais... alors il faudrait s'occuper de cela, chère dame!

ZOÉ.

Oui, mais à une condition : c'est que vous ne me ferez pas faire de fausses démarches! C'est entendu, vous ne vous mariez pas?

DU HOCQUET.

Jamais! Vous m'avez ouvert les yeux.

ZOÉ, à part.

Je garde mon abonné! (Haut.) Il est l'heure de se mettre à table, on va servir sans doute...

DU HOCQUET.

Qui est-ce qui dîne aujourd'hui?

ZOÉ.

Mais... nous avons d'abord madame veuve de la Pie...

DU HOCQUET.

De la Pie voleuse! vous pouvez le dire, car elle triche au jeu.

ZOÉ.

Madame veuve Beaupertuis et monsieur Meygrinaud...

DU HOCQUET.

Les extrêmes se touchent!

ZOÉ.

Madame de Grandseau et monsieur Dupuis...

DU HOCQUET.

L'un videra l'autre!

ZOÉ.

Enfin, madame Stromboli et sa pupille mademoiselle de la Houssine !

DU HOCQUET.

Le feu qui éclate, et celui qui couve !

ZOÉ.

Allons, ne dites pas de mal de cette petite. Madame Stromboli lui cherche un tuteur, dit-on ?

DU HOCQUET, en se moquant.

Pour la redresser?

ZOÉ, de même.

Non, pour la maintenir !

AUGUSTE, entrant.

Madame, tout le monde est arrivé.

ZOÉ.

Faites entrer. (Auguste va faire un signe au fond, puis il sort, les convives entrent et viennent saluer Zoé.)

SCÈNE VIII

ZOÉ, DU HOCQUET, LES HABITUÉS, AUGUSTE.

MADAME STROMBOLI, à du Hocquet.

Eh ! bonjour, mon cher monsieur du Hocquet. Eh bien, comment va cette petite goutte, depuis trois mois qu'on ne s'est vus ?..

DU HOCQUET.

Euh, euh ! comme ci, comme ça ; et vos spasmes, chère madame Stromboli?

MADAME STROMBOLI.

Enlevés comme avec la main, mon cher ! Ah ! ces eaux des Pyrénées sont merveilleuses ! vous devriez y aller ! Si vous le désirez, nous vous y accompagnerons, mademoiselle de la Houssine et moi ! Je suis sûre que votre goutte...

ZOÉ.

Allons, vous parlerez de cela plus tard...

DU HOCQUET.

Au dessert !.. c'est le moment ...

ZOÉ.

En attendant et pour vous mettre en appétit, je vais vous donner une nouvelle toute fraîche ; je la tiens d'un fournisseur qui me l'a livrée cette après-midi !

MADAME STROMBOLI.

Bravo, voyons la nouvelle.

ZOÉ.

Vous savez bien, cette grande La Rivière ?

MADAME STROMBOLI.

Qui donne à... jouer !

ZOÉ.

Pincée, mes toutes belles ! pincée d'hier au soir ; on a tout saisi ! Mais le plus beau, c'est que Dorothée, vous savez, la grande blonde qui pose toujours pour les anglaises ?

MADAME STROMBOLI.

Jusqu'au cognac, inclusivement !

ZOÉ.

C'est cela. Elle a été forcée de rendre tout ce qu'elle gagnait, et il paraît qu'elle avait dépouillé complétement un jeune Brésilien.

MADAME STROMBOLI.

En l'aveuglant, sans doute, avec ses fausses mèches !

ZOÉ.

Voilà ce que c'est de nous avoir quittées, pas vrai, mesdames ? On vient ici quand on n'a pas le sou ; on prend son dîner à crédit, et puis, quand on a assez gagné pour se remplumer, on va faire la belle ailleurs. J'aime les gens fidèles, moi ! On ne fait pas d'embarras ici, mais ça va toujours !

AUGUSTE, entrant et mystérieusement à Zoé.

Madame, cette personne pour laquelle nous m'avez dit tantôt de vous prévenir, mademoiselle Jeanne, la lingère, est là... Que faut-il répondre ? Je n'ai pas dit que madame allait se mettre à table.

ZOÉ, à demi-voix à du Hocquet.

C'est la personne dont je vous parlais ; voudriez-vous la voir?

DU HOCQUET, de même.

Comment donc ! mais c'est une excellente occasion ! Elle ne doutera de rien ! (Il se lisse les sourcils et les favoris.)

ZOÉ, à gauche.

Faites entrer. (Aux convives.) Messieurs et mesdames, je vous demande indulgence et protection pour une pauvre femme à laquelle M. du Hocquet et moi nous nous intéressons ! (Du Hocquet se redresse et va au-devant de Jeanne.)

MADAME STROMBOLI, à part.

Est-ce que Zoé voudrait accaparer le vieux du Hocquet? Ça ne ferait pas mon compte, ni celui de ma pupille !... Nous allons voir !

SCÈNE IX

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, voulant se retirer à la vue de tant de monde.

Pardon, je ne savais pas qu'il y eût tant de monde... je reviendrai...

ZOÉ.

Mais pas du tout! Entre donc, Jeanne. (Elle la prend par la main et l'attire.) Une ancienne amie à moi, mesdames, qui craint de nous déranger!

DU HOCQUET.

Une amie de notre hôtesse sera toujours la bienvenue parmi nous...

MADAME STROMBOLI.

Et madame nous fera plaisir en restant. (A part.) On verra ce qu'elle pèse!

DU HOCQUET.

Si madame voulait accepter une place à table, auprès de nous?

ZOÉ.

Sans doute. Tu n'as pas dîné, je parie?

JEANNE.

Merci, Zoé, je dîne plus tard, quand la journée est finie.

ZOÉ.

Tu es pâle, défaite; je suis sûre que tu as besoin! Voyons, ne fais pas l'enfant, accepte.

JEANNE, à demi-voix.

Zoé, mon père est mourant!...

ZOÉ.

Tout à l'heure, je t'écouterai, mais prends au moins quelque chose, si tu ne veux pas absolument te mettre à table avec nous (Geste négatif de Jeanne.) Eh bien, attends-nous là, on dîne très-vite, ici...

JEANNE.

Zoé, deux mots seulement...

ZOÉ.

Dans un moment! le dîner est servi, je vais t'envoyer Auguste. Je vois bien que tu tombes d'inanition, moi! Je ne t'écoute pas, si tu refuses...

JEANNE.

Eh bien! un verre d'eau rougie, si tu veux, et un peu de pain! (A part.) C'est vrai, je suis épuisée!...

AUGUSTE, entrant.

Madame est servie.

DU HOCQUET.

Auguste!...

AUGUSTE.

Monsieur! (Du Hocquet lui dit un mot bas à l'oreille.) Très-bien, monsieur. (Il part.)

DU HOCQUET, se ravisant.

Et des biscuits!...

MADAME STROMBOLI, à du Hocquet.

Comme vous y allez!...

DU HOCQUET.

Elle m'intéresse!...

ZOÉ, prenant le bras de du Hocquet.

Allons, à table, et faisons vite, les tables de jeu sont préparées. (A Jeanne.) Je vais te faire apporter quelque chose. (Tous passent dans la salle à droite, à l'exception de Jeanne qui s'assied soucieuse et inquiète sur un canapé.)

SCÈNE X

JEANNE, puis AUGUSTE.

JEANNE.

Je ne sais plus ce que je fais!... ma tête est en feu, et mon corps peut à peine se soutenir!... Je le crois bien, depuis hier, je n'ai rien pris. Zoé s'en est aperçue. Ah! la fatalité me poursuit! je n'avais plus qu'une espérance, celle de retrouver cette brave femme de tantôt!... Partie, partie pour deux jours au moins!... Ah! je ne pouvais hésiter!... mon père qui m'attend, Guillaume retourné sans moi, au pays! que penseraient-ils là-bas! Zoé a de l'argent; il faut qu'elle me prête!...

AUGUSTE.

Monsieur du Hocquet, un ami de madame, prie madame d'accepter un verre de champagne et quelques biscuits. (Il pose le plateau sur le guéridon et il verse à Jeanne.)

JEANNE, voulant l'arrêter.

Mais, monsieur, je ne sais...

AUGUSTE, avec majesté.

Je remplis les ordres que madame m'a donnés ! (Il salue et sort par la porte du fond.)

JEANNE.

Mon Dieu ! je leur parais bien simple apparemment... le fait est que je ne connais pas du tout leurs usages ?... Allons ! puisqu'il le faut ! (Elle boit et prend un biscuit.)

SCÈNE XI

JEANNE, SALLERIN, AUGUSTE.

AUGUSTE, cherchant à retenir Sallerin qui pénètre malgré lui dans la pièce, par la porte du fond et à demi-voix.

Mais puisque je vous dis qu'on est à table !...

SALLERIN, très-bas.

Chut ! chut ! je ne les mangerai pas !

AUGUSTE.

Mais je n'ai pas l'ordre de vous faire entrer !... Madame me fera des reproches.

SALLERIN.

Puisque je vous dis que c'est convenu ! Pas besoin de m'annoncer ! je connais la maison... j'attendrai ici...

AUGUSTE.

Ma foi ! qu'il s'en tire comme il voudra ! (Il le laisse et rentre dans la salle à manger.)

SCÈNE XII

JEANNE, SALLERIN.

SALLERIN, regardant pour s'asseoir et apercevant Jeanne, qu'il ne peut reconnaître parce qu'elle lui tourne le dos.

Bigre ! du sexe ! et en tête-à-tête avec du champagne ! Je jouerais bien un petit air sur cette bouteille-là, moi ! essayons. (Il s'approche.) Belle dame, j'ai bien l'honneur...

JEANNE, se retournant et se levant.

Sallerin !

SALLERIN.

Jeanne ici ! mauvaise rencontre !

JEANNE.

Votre présence ici, monsieur, me dit assez que je n'y suis pas en sûreté seule ! (Elle fait mine de partir.)

SALLERIN, cherchant son aplomb.

Pourquoi donc ça? On peut bien se rencontrer sans se manger? je ne t'en veux plus, moi ! (Jeanne le regarde comme stupéfaite de son effronterie.) Eh bien ! quand tu me regarderas longtemps comme ça, avec tes yeux effarouchés ! Tu me détestes donc bien, maintenant ?

JEANNE.

Non !

SALLERIN.

Qu'est-ce que c'est donc, alors ?

JEANNE.

Je vous méprise ! (Elle se détourne et monte vers la salle à manger, dont la porte s'ouvre. Zoé et du Hocquet paraissent.)

SALLERIN, à part, sur le devant de la scène.

Si ce n'est que ça et qu'elle se taise, je ne lui en demande pas davantage. (Il se verse un verre de champagne.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, ZOÉ, DU HOCQUET, AUGUSTE, allant et venant, MADAME STROMBOLI, MADEMOISELLE DE LA HOUSSINE, puis TOUS LES CONVIVES.

DU HOCQUET, un verre de champagne à la main et venant prendre celui que Sallerin achève de remplir. A Jeanne, le lui offrant.

Permettez, chère dame, que je boive à votre santé et à la satisfaction de tous vos désirs.

JEANNE, refusant.

Je vous remercie, monsieur, je ne boirai pas davantage. (Du Hocquet va poser le verre de Jeanne sur le guéridon, et il vide le sien.)

ZOÉ, à elle-même.

Oh ! refuser du champagne ! ça se boit comme du lait. (A Auguste qui est entré apportant des lampes et des cartes, qu'il pose sur les tables.) Auguste, servez le café ! (A Sallerin, qui la salue). Monsieur Sallerin, c'est bien à vous d'être venu. (Moins haut.) Soyez convenable au moins ! (Les convives reviennent les uns après les autres.)

SALLERIN.

Compris le mot d'ordre ! on se contentera de jouer.

MADAME STROMBOLI, à du Hocquet.

Vous êtes un vieux fou, mon cher du Hocquet, et vous allez faire de la peine à cette pauvre la Houssine.

DU HOCQUET, la quittant pour se rapprocher de Jeanne.

La Houssine !... allons donc !...

MADAME STROMBOLI vexée.

Ah! tu nous dédaignes! tu me le payeras, vieux podagre !... (Auguste apporte le café et Zoé le verse.)

DU HOCQUET, à Jeanne.

Eh bien, vous sentez-vous un peu mieux maintenant?

JEANNE.

Je suis moins lasse, monsieur, mais j'ai la tête en feu...

DU HOCQUET.

Vous vivez de privations .. je le sais, madame Zoé m'a parlé de votre position. Vous n'êtes pas à votre place, mon enfant !... mais heureusement, nous trouverons un remède à cela... Dès aujourd'hui, si vous le voulez, vous trouverez des amis... des amis dévoués .. tout prêts... à vous obliger, à réparer envers vous les injustices du sort !... Et... quant à moi, mon enfant (Il lui prend la main), j'espère bien que... vous ne refuserez pas de voir en moi un homme... (Il est atteint d'une douleur qu'il tâche de dissimuler, et Jeanne retire doucement sa main.) Oui, un homme tout disposé à vous être agréable en toute espèce de choses !... (Auguste porte du café à quelques personnes.)

JEANNE.

Vous êtes trop bon, monsieur, je suis bien sensible à votre assistance... mais je ne suis venue ici, aujourd'hui, que pour parler à Zoé d'une affaire importante, et... si vous permettez...

DU HOCQUET.

Peut-être pourrais-je la remplacer, s'il s'agissait...

JEANNE, sérieusement.

Il s'agit de la vie de mon père, monsieur !...

DU HOCQUET, avec une sorte de déférence.

Oh! c'est différent! (Il la laisse et à part.) Ce sera difficile, mais la chose est lancée.

ZOÉ, au fond servant le café.

Allons, qu'on se dépêche, tout est préparé : on commencera la partie. (A du Hocquet.) Prenez-vous du café ce soir, monsieur du Hocquet.

DU HOCQUET.

Merci, chère dame ; le champagne a suffisamment reveillé le sang chaud du Midi. Ce ne serait pas sage ! (On entoure Zoé).

JEANNE, à l'écart.

Il faut pourtant que je lui parle!... Oh! mon père, à quoi me suis-je décidée pour vous revoir?

MADAME STROMBOLI, redescendant près de Jeanne et de façon à n'être entendue que par elle seule.

N'écoutez donc pas ce vieux du Hocquet, mon enfant! Voici ma carte, cachez-la. Si vous avez besoin d'argent, venez me voir demain, je vous donnerai le moyen d'en gagner sans vous mettre à la merci de personne! chut!! (Elle la laisse.)

JEANNE, à part.

Que veut-elle dire? C'est singulier, ce monde!

ZOÉ, donnant les dernières tasses.

Madame Stromboli, mademoiselle de la Houssine... (Jeanne s'élance auprès d'elle.)

JEANNE.

Zoé, tout m'a manqué, tout! je n'ai que toi, toi seule, ici, entends-tu?

ZOÉ.

Eh bien! quoi?

JEANNE.

Mon père se meurt! il me rappelle, mais il me faut cent francs pour quitter Paris, prête-les moi: avant quatre jours, Zoé, je te les aurai renvoyés, je te le jure!

ZOÉ, bas.

Cent francs! comme tu y vas!

JEANNE.

Ne m'as-tu pas dit que tu avais de l'argent?

ZOÉ.

Sans doute, de l'argent placé!... Hors de là, je n'ai que mon courant!

JEANNE.

Oh! mon Dieu! comment faire? je t'en supplie, Zoé, prête-moi ces cent francs!...

ZOÉ.

Puisque je ne les ai pas là, te dis-je; mais, tiens, voici du Hocquet, je lui dirai de tes les prêter! il le fera, lui.

JEANNE.

Je ne le connais pas!

ZOÉ.

Te faut-il, ou non, ces cent francs?

JEANNE.

Il me les faut!... mais...

ZOÉ.

Alors, laisse-moi faire ! (Appelant du Hocquet.) Mon cher du Hocquet. (Du Hocquet s'avance vers elle.)

JEANNE.

Zoé, je n'en veux pas!

ZOÉ.

Eh bien, va-t'en, je les demanderai pour moi !

JEANNE.

Bien sûr, au moins ?

ZOÉ, la renvoyant.

Va donc ! (A part.) Pauvre sotte !

JEANNE, s'éloignant.

Je ne sais plus ce que je fais ! la tête me tourne ! ce monde, ce langage !...

ZOÉ, à du Hocquet.

La pauvre femme me demande cent francs pour aller auprès de son père mourant. J'ai dit que je ne les avais pas. Vous comprenez !

DU HOCQUET.

Très-bien, c'est adroit !... mais... c'est que...

ZOÉ.

Vous ne les avez pas sur vous ?...

DU HOCQUET.

Non, vraiment, pas aujourd'hui, c'est comme un fait exprès.

ZOÉ, lui donnant un billet de cent francs qu'elle tire de son porte-monnaie.

Les voici, vous me rendrez cela demain, faites-les-lui accepter. Vous n'avez rien à craindre? Le père est vieux... c'est une brave fille, et dès qu'elle sera revenue... alors...

DU HOCQUET.

C'est mon affaire !... je vais lui parler.

MADAME STROMBOLI, qui a tout épié, et à part.

Pourquoi ce billet à du Hocquet ?

SALLERIN.

Eh bien ! commençons-nous ce lansquenet ? (On se place, les parties s'organisent, quelques invités arrivent; Zoé va les recevoir, ils prennent place au jeu.)

DU HOCQUET, à Jeanne.

Madame Zoé vient de me conter votre embarras, ma chère enfant...

JEANNE.

Mais, monsieur, Zoé m'avait promis...

DU HOCQUET.

Je sais que c'est à elle que vous vous adressiez, mais enfin puisqu'elle ne peut vous rendre ce petit service aujourd'hui, pourquoi ne pas l'accepter de moi ?... Supposez que nous nous connaissons depuis longtemps, que vous avez déjà travaillé pour moi ; que je vous fais une légère avance que vous me rendrez... à votre retour, mon enfant... quand vous aurez revu votre père. Allons, je ne suis pas un jeune homme, moi ; je veux être pour vous un vieil ami, à qui vous pourrez conter vos chagrins, vos peines ; vous n'avez pas à vous méfier de moi. Tenez, nous avons déjà trop parlé pour si peu de chose, voici un petit billet de cent francs. (Madame Stromboli epie et voit offrir le billet.) Prenez le bien vite, sans que personne le voie. (Il le lui offre.)

JEANNE, très-hésitante.

Monsieur...

DU HOCQUET.

Comment, vous hésitez encore?... voyons... c'est de l'enfantillage... on peut s'apercevoir... et puis... c'est me désobliger, ma chère enfant !...

JEANNE, acceptant.

Eh bien ! j'accepte, monsieur, pour quelques jours seulement... (Elle prend le billet.)

DU HOCQUET.

Tout le temps que vous voudrez...

MADAME STROMBOLI, à part.

Elle accepte... Ah ! le vieux roué !

JEANNE.

Je n'oublierai pas votre bonté...

DU HOCQUET.

Ne parlons plus de cela ! rappelez-vous seulement que vous avez en moi un bon vieil ami... (Il lui prend la main et la lui frappe doucement.) dévoué... et surtout discret !... (Il la laisse et remonte vers Zoé.)

JEANNE, à part.

J'ai mal fait peut-être !... mais non, puisque c'est pour revoir mon père !... (Elle serre le billet. Madame Stromboli se rapproche d'elle.)

DU HOCQUET, à Zoé.

Tout va bien ; elle a accepté.

ZOÉ.

Vraiment ! alors cela va plus vite que je ne croyais !... vous êtes

un scélérat, monsieur du Hocquet. (Une légère discussion s'élève à la table de lansquenet.)

UNE JOUEUSE.

Mais ce n'est pas loyal, monsieur.

SALLERIN.

Ah! permettez! le mot est vif, vous ne connaissez donc pas le jeu! c'est un refait, voilà tout!

UN JOUEUR, quittant la table.

C'est moi qui suis refait!

JEANNE, à part.

Allons! un mot à Zoé... et... (Elle fait mine de se retourner. Madame Stromboli la retient.)

MADAME STROMBOLI, railleuse.

A quand la noce, ma belle enfant?

JEANNE.

La noce!

MADAME STROMBOLI.

Oui, puisque vous venez de toucher les frais du contrat!...

JEANNE.

Moi, madame...

MADAME STROMBOLI.

En billets de banque! je vous en fais mon compliment! Les choses ne languissent pas avec vous.

JEANNE.

Que pensez-vous donc, madame?

MADAME STROMBOLI.

Que le vieux du Hocquet a raison de se frotter les mains là-bas, auprès de madame Zoé, regardez-le donc?

JEANNE.

Mais, madame, que voulez-vous me dire?

MADAME STROMBOLI.

Allons, je suis bonne femme au fond, ne me cachez donc pas!...

JEANNE, vivement.

Quoi?

MADAME STROMBOLI.

Ce que j'ai vu!

JEANNE.

Qu'avez-vous donc vu, madame?

MADAME STROMBOLI.

Le vieux du Hocquet emprunter à madame Zoé, le billet qu'il vient de vous offrir...

JEANNE.

Vous avez vu cela?

MADAME STROMBOLI.

Et que vous venez de serrer là !

JEANNE, avec ténacité.

Vous avez vu madame Zoé prêter elle-même à monsieur du Hocquet les cent francs qu'il m'a...

MADAME STROMBOLI.

Cent francs ou plus !... comme je vous vois...

JEANNE, comme si elle était seule et avec véhémence.

Mais c'est une infamie, cela?...

MADAME STROMBOLI, avec un sourire.

Non, c'est une affaire...

JEANNE, haut.

C'est une trahison!... (Sauf les gens assis et occupés à jouer, les autres s'agitent et se rapprochent.)

ZOÉ, arrivant suivie de du Hocquet, puis de Sal'erin.

Une trahison! Qu'as-tu donc, Jeanne?

JEANNE.

Ce que j'ai, Zoé? (Avec une émotion croissante.) J'ai. . que je comprends tout, maintenant!

ZOÉ.

Tout quoi? Ah çà! es-tu folle?

JEANNE.

Non, je ne suis pas folle!

ZOÉ.

Tu es grise, alors?

JEANNE.

Ah! je devrais l'être, n'est-ce pas, pour mieux servir tes projets? (A du Hocquet.) Reprenez ce billet, qu'on vous a prêté, monsieur!

DU HOCQUET.

Mais... mon enfant...

JEANNE.

Je ne suis pas votre enfant, et votre billet me fait honte mainte-

nant que je sais le prix que vous en espériez!... Oh! vous n'êtes pas digne de rendre un service à une honnête femme! Reprenez-le donc, vous dis-je! Reprenez-le!... ou plutôt, tenez, le voilà!... (Elle le jette à ses pieds.) Et maintenant, que je n'ai plus rien à vous et que je sais qui vous êtes, laissez-moi, laissez-moi tous! car vous me faites horreur et dégoût, et je ne vous reverrai de ma vie! (Elle se précipite vers la porte du fond; au moment où elle va l'atteindre, Auguste bondit dans la pièce par la porte du fond, qui s'ouvre.)

AUGUSTE, avec un cri d'alarme.

La police!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, UN OFFICIER DE POLICE.

L'OFFICIER DE POLICE, apparaissant au fond, entouré de ses agents.

Que personne ne bouge ici! Vos noms, messieurs? (Stupeur générale.) Femme Zoé, je vous arrête!

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PATRE.

LE PATRE, courbé sous ses quatre-vingt-dix ans. Il reste quelque temps immobile, dans l'attitude d'une morne tristesse et appuyé sur un tronc d'arbre. Après cet instant de silence, la cloche de l'église fait entendre un glas funèbre. Au deuxième coup, le vieillard se redresse péniblement et regarde alternativement l'église et la maison de Baudouin restée fermée.

Encore un brave homme de parti! Le père Baudouin, mort, à soixante-treize ans, lui! mort, quand il pouvait encore vivre sans être à la charge des autres! Tandis que moi, usé, courbé sous mes quatre-vingt-dix ans, j'ai vu tomber tous ceux de mon temps les uns après les autres!... La mort a fauché partout autour de moi; pourquoi m'a-t-elle épargné? La vieillesse m'est si lourde pourtant! A peine mes jambes ont pu me porter jusqu'ici! Ah! repose en paix, brave et digne Baudouin! Le vieux pâtre espère qu'il ira bientôt te rejoindre! (Il fait quelques pas vers l'église.)

SCÈNE II

JEANNE, puis LE PATRE.

JEANNE, en costume de voyage, un capuchon au lieu de chapeau, une gibecière à la main. Arrivée en vue de la maison paternelle, elle s'arrête émue, hésitante.

Comme le cœur me bat!... il me semble que je n'aurai pas la force d'entrer!... mon pauvre père! il est là, il pense à moi peut-être, il ne me croit pas si près de lui!... Oui, mais si ma vue tout

à coup... si la surprise allait lui faire du mal... à son âge, un saisissement... Je voudrais voir quelqu'un pour le prévenir... et personne ne sort... Ils sont tous aux champs à cette heure.

LE PATRE, revenant.

Tout est fini... ils sont au cimetière... Le pauvre père Baudouin n'a plus besoin de personne en ce monde !

JEANNE.

Pauvre petite maison !... c'est là, près d'eux, qu'était le bonheur !... Allons... (Elle se dirige vers la porte, mais s'arrête encore.)

LE PATRE.

Que veut donc cette femme?... Serait-ce la fille à Baudouin?

JEANNE.

C'est singulier ! Ce silence me fait froid... J'ai comme peur d'entrer... (Prenant courage.) Mais je ne puis rester là ! (Elle essaie de pénétrer, mais la porte est fermée.)

LE PATRE.

C'est bien elle, la malheureuse !...

JEANNE.

Fermée, ce n'est pas l'habitude ! Il serait donc sorti? (Elle écoute.) Rien ne bouge... (Elle veut encore ouvrir, puis frappe.) Ça me fait mal cette maison qui ne s'ouvre pas à mon arrivée... Le hasard même m'en refuse l'entrée !... Mais il ne viendra donc personne? (Elle se retourne et aperçoit le pâtre qui l'a suivie des yeux.) Harmel, le vieux pâtre ! Dieu soit loué, je ne suis plus seule. (Allant vers lui.) Harmel, mon brave Harmel, reconnaissez-moi, je suis Jeanne, la fille à Baudouin ! Où est mon père?.. (Harmel reste immobile, sans répondre.) Oh ! dites-moi la vérité... il est malade, en danger, n'est-ce pas?... Oh ! mais répondez donc, Harmel !... vous ne me dites rien?... Oh ! mon Dieu !... mon père !... chez ma sœur, peut-être? (Elle fait deux pas en courant vers la maison de Jean-Martin. — Sallerin paraît sur la porte du cabaret.) Sallerin... encore lui !... mais je suis donc maudite !.. n'importe !... c'est mon père qu'il me faut ! Harmel, au nom du ciel !... (Cloche. — Elle aperçoit le cortège en deuil qui est sorti du cimetière pendant qu'elle reconnaissait Sallerin.) Ah ! mon père est mort !... (En jetant ce cri, elle tombe presque évanouie dans les bras du vieillard, qui a peine à la soutenir. — Sallerin n'ose bouger.)

SALLERIN, à part.

Saprelotte ! la Jeanne au pays, le père Baudouin mort... il faudra ruser ! (Il reste un instant en observation en se dissimulant le plus possible, puis il rentre.)

SCÈNE III

LES MÊMES, MARTIN, GUILLAUME, ANDRÉ, MALTÊTE, NICOLE, JEANNETTE, PAYSANS ET PAYSANNES.

GUILLAUME, il s'avance en tête du cortége avec Jean-Martin ; à peine a-t-il jeté les yeux sur le vieux pâtre, qu'il reconnaît Jeanne, malgré son attitude brisée et sa tête baissée, comme si elle n'osait regarder personne en face.)

Jeanne ! (A Jean-Martin.) La sœur de ta femme !

JEAN-MARTIN.

Dis-tu vrai? (Il porte les yeux sur elle.) Pauvre fille ! Quel coup pour elle !... (Se retournant vers Nicole qui vient derrière lui avec leur fille Jeannette.) Nicole !... elle est venue !...

NICOLE.

Venue ?... qui ?... (Elle cherche du regard.)

JEAN-MARTIN.

Eh bien!.. Jeanne...

NICOLE, avec un cri.

Ma sœur ! Jeanne !...

JEANNE, relevant la tête à ce cri.

Nicole ! (Elles se jettent dans les bras l'une de l'autre en pleurant.)

JEAN-MARTIN.

Jeannette, aide à ta mère.. A peine si elle peut la soutenir! (Jeannette vient soutenir Jeanne de l'autre côté.) Comme elle est changée, Guillaume !...

JEANNE, à Nicole, en approchant de la maison.

Je ne l'ai pas revu ! non, pas même pour lui fermer les yeux !... pour lui demander pardon !...

NICOLE.

Jeanne, ma pauvre sœur, du courage !...

JEANNE, au moment de franchir le seuil.

Ah ! Nicole, c'est le ciel qui me punit ! Mon père !... mon père... (Elle éclate en sanglots. — Jeanne et sa fille l'entraînent à l'intérieur.)

JEAN-MARTIN, serrant la main à Guillaume.

Merci, Guillaume. (A Maltête et aux autres.) Merci, mes amis! nous reparlerons du brave homme plus tard, pas vrai ?... (A André.) Rentrons, André, faut tâcher de faire courage aux femmes, maintenant ! c'était leur père, à elles ! c'est bien juste qu'elles le pleurent !

(Martin et André rentrent. Les paysans se séparent. Guillaume et Maltête restent.)

SCÈNE IV

GUILLAUME, MALTÊTE, puis SALLERIN.

MALTÊTE.

Eh bien! rentres-tu, Guillaume?

GUILLAUME.

Ma foi, non, je n'ai pas le cœur à rester seul.

MALTÊTE.

Tu ne vas pourtant pas retourner avec eux? (Il montre la maison de Baudouin.) Ce n'est pas le moment!

GUILLAUME, brusquement.

Je m'en vas aux champs! viens-tu avec moi?...

MALTÊTE.

Tu sais bien que je ne peux pas. Faut que j'aille à mes écritures... à la mairie!

GUILLAUME.

C'est vrai; j'oublie toujours tes fonctions de secrétaire... Bonjour, alors, au revoir.

MALTÊTE.

Dis donc, Guillaume! veux-tu que je te dise pourquoi tu ne peux rester en place?

GUILLAUME.

Moi?

MALTÊTE.

Oui, toi. Tu crois donc que je ne vois pas comme tu es agité, inquiet?...

GUILLAUME.

Eh bien, je ne dis pas non! ce brave père Baudouin; ça me fait de la peine! j'avais de l'affection pour lui!...

MALTÊTE.

Et tu en avais encore plus autrefois pour sa fille Jeanne! conviens que ça t'a tout remué le cœur, quand tu l'as reconnue là, il y a un moment?...

GUILLAUME.

Eh ! je ne dis pas non !... après ?... (Sallerin reparaît.)

MALTÊTE.

Ah çà ! pas de bêtise, au moins ! c'est bon pour des jeunes gens, les amourettes ; mais, pour les hommes de notre âge...

GUILLAUME.

Ah ! sois tranquille cette fois ! Tiens, regarde, sans faire semblant de voir, à la porte du cabaret, ce Sallerin qui voudrait bien nous entendre...

MALTÊTE.

C'est vrai ! on m'a dit sa venue...

GUILLAUME.

Il est arrivé hier soir ; et la Jeanne ce matin, pour ne pas faire trop mauvais effet dans le village, sans doute ! et bien, c'est une guérison, ça, si le cœur voulait avoir quelque souvenance ; mais non, tout est fini !... seulement... je ne peux pas lui en vouloir... à cette pauvre... malheureuse fille... et malgré moi, quand je la vois dans la peine, eh bien, ça... ça... (Il essuie une larme.) Adieu, Maltête !

MALTÊTE, tristement et hochant la tête.

Adieu, Guillaume ! (Ils se séparent, Maltête sort.)

SCÈNE V

GUILLAUME, SALLERIN.

SALLERIN, se plaçant devant Guillaume.

Est-ce qu'on va brûler comme ça la politesse à son ancien, compère Guillaume ?

GUILLAUME, froidement.

Je ne brûle rien du tout !...

SALLERIN.

Tant pis, alors ! on aurait pu l'éteindre !

GUILLAUME.

Et je suis pressé...

SALLERIN.

Un petit de dur, en ce cas, pour te donner des jambes !

GUILLAUME.

Merci, elles iront plutôt trop vite.

SALLERIN.

Eh bien, un de doux, pour les calmer. (Appelant du cabaret.) Eh, là bas!...

GUILLAUME.

C'est inutile, je ne veux pas boire!

SALLERIN.

Tant que ça de vertu! au fait, tu étais un peu poule mouillée dans le temps; tu n'avais jamais besoin de t'humecter! Moi, je suis d'un tempérament sec; faut que j'arrose, que je détrempe.

GUILLAUME, faisant mine de partir.

Eh bien! mouille-toi! serviteur.

SALLERIN, le retenant.

Il n'est pas possible qu'on soit si pressé que cela?...

GUILLAUME.

On est toujours pressé, quand on n'a pas envie de s'arrêter.

SALLERIN, avec un rire affecté.

Ah! ah! ceci ressemble à une déclaration de guerre, l'ami Guillaume!

GUILLAUME.

Oh! mon Dieu, non!...

SALLERIN.

Comment donc que tu expliques ça?

GUILLAUME.

Ça s'explique comme quoi je n'ai pas envie de boire avec toi, ni aujourd'hui, ni demain!

SALLERIN.

Ah! finaud! tu aimes mieux faire tes coups en-dessous, comme ça. (Il lui allonge une tape sur le ventre.) Ce n'est pas ta faute, si la Jeanne a eu des bontés pour moi! et je ne suis pas bien sûr qu'aujourd'hui encore....

GUILLAUME, avec résolution.

La Jeanne est libre de ses actions, ses affaires ne me regardent pas....

SALLERIN.

Tu étais pourtant chez elle, à Paris, il y a quatre jours; car je t'ai bien reconnu, mon gaillard, quoique j'étais un peu.....

GUILLAUME.

Humecté... comme toujours!...

SALLERIN.

Pas assez pour ne pas te voir, à preuve que je t'ai envoyé mon bonjour en partant, comme ça. (Seconde tape.)

GUILLAUME, presque colère.

Ah ! mais !... en voilà assez, cette fois !...

SALLERIN, fanfaron.

Ah! monsieur a un mauvais caractère, monsieur se fâche?...

GUILLAUME.

Monsieur a deux fourches dans son écurie; quand il plaira à monsieur Sallerin d'en jouer, monsieur Sallerin n'aura qu'à recommencer. C'est un jeu aussi, que celui de la fourche, et c'est le seul que je connaisse ! à ton service, Mirtil Sallerin ! (Il le regarde en face.)

SALLERIN, un peu déconcerté.

Allons, allons, ce sont des bêtises, tout cela! histoire de rire, à preuve même que je voulais trinquer avec toi, à cette fin que, si tu m'en voulais encore au sujet de la Jeanne (Mouvement d'impatience de Guillaume), nous puissions faire la paix !

GUILLAUME.

Il ne s'agit ni de paix, ni de guerre ! je suis comme le chien, moi, bon pour ceux que j'aime; mais quand on m'attaque, je mords.... avec les dents de ma fourche, je te l'ai dit! Quant à la Jeanne, si ça te conviens d'être en paix avec moi, tu feras bien de ne plus jamais m'en parler, à dater d'aujourd'hui!...

SALLERIN.

Au surplus, ça ne ferait ni chaud ni froid; elle doit avoir son opinion, cette fille! Elle est en âge de savoir ce qu'elle veut...

GUILLAUME.

Comme moi de savoir ce que tu vaux! Tu crois donc que je ne comprends pas ton jeu aujourd'hui? L'héritage du père Baudouin a réveillé ton amour, sans doute, et tu n'as pas voulu laisser la Jeanne seule, au milieu de nous, crainte des bons conseils.... (Il le regarde.)

SALLERIN, à part.

Il me croit bien avec elle, bravo! il n'osera rien!... (A Guillaume.) Eh bien, tu me regardes?... et quand ça serait?... on défend sa position, quoi!...

GUILLAUME.

Ça n'empêche pas que si la Jeanne avait besoin d'un bon avis pour te refuser, ce ne sont pas tes airs de crâne qui me feraient peur, entends-tu ? ainsi, tâche qu'elle ne vienne pas me le demander !...

SALLERIN.

Suffit, on y pourvoira. (Avec ironie.) Merci, Guillaume, on s'est compris, mon bonhomme.

GUILLAUME, à part.

Je te surveillerai, mon gas !

SCÈNE VI

LES MÊMES MALTÊTE.

MALTÊTE, un journal à la main.

Eh bien ! Guillaume, tu es donc resté là ?

GUILLAUME.

C'est Sallerin qui a voulu me dire deux mots, et avec les deux que j'y ai répondu, ça en a fait quatre ; mais c'est fini, je suis comme qui dirait seul.

SALLERIN.

C'est-il pour me dire de filer, ça?

MALTÊTE.

Oh ! vous pouvez rester, il n'y a pas de secrets dans ce que j'ai à lui conter. (A Guillaume.) Tu ne sais pas la nouvelle ?

GUILLAUME.

Quelle nouvelle? (Sallerin se rapproche.)

MALTÊTE.

Une fameuse ! je viens de la lire là-dedans (Il montre le journal.) C'est ça qui va joliment faire jaser dans le village !

GUILLAUME.

Eh bien ! quoi donc ?

MALTÊTE.

Tu te rappelles la Zoé ?

GUILLAUME.

Si je me souviens de la Zoé ! je crois ma foi bien, comme on se souvient d'une jambe cassée !

MALTÊTE.

Arrêtée, mon cher !

SALLERIN, vivement et sans réflexion.

Hein ! c'est là-dedans? (Il montre le journal.)

MALTÊTE.

Tout juste ! arrêtée, et coffrée ! en prison, rien que cela !

GUILLAUME.

Ah ! sapristi ! si mauvaise que soit la cassette, elle vaut encore mieux que le bijou !

MALTÊTE.

On l'a emmenée de chez elle à la préfecture de police, et en voiture encore ! faut convenir qu'on fait proprement les choses, à Paris !

GUILLAUME.

Eh bien! en voilà une voiture que je lui aurais payée volontiers à c'te dame-là.

SALLERIN.

Bah! il ne s'agit peut-être que d'une misère!

GUILLAUME.

Ah! tu crois!... après cela, je ne m'étonne pas que tu prennes le parti de la Zoé : vous étiez très bien ensemble, autrefois!.. tu avais peut-être continué de la fréquenter, même?...

SALLERIN.

Moi?... à peine si je l'ai revue, seulement!

MALTÊTE, à Guillaume.

Il n'attend pas que le coq ait chanté trois fois, lui... (Dépliant son journal.) Ecoute ça, mon cher... si cela vous intéresse, Sallerin, vous n'êtes pas de trop!

SALLERIN, à part.

Alerte, Sallerin, et de l'œil!

MALTÊTE, lisant.

« Une descente de police a eu lieu rue des Martyrs, chez la » femme Zoé Duclou, soupçonnée de tenir, sous prétexte de table » d'hôte, un tripot clandestin... » Un tripot, tu sais ce que c'est, « Guillaume?

GUILLAUME.

Certainement, un tripot, c'est un endroit... où l'on tripote, quoi!... où l'on fait de la mauvaise cuisine!...

MALTÊTE.

Qu'est-ce que tu nous chantes là? la cuisine d'un tripot, mon vieux Guillaume, c'est le jeu... pas vrai, Sallerin?

SALLERIN, avec suffisance.

Certainement... à ce que l'on dit du moins... car je ne fréquente guère ces endroits-là...

MALTÊTE.

Et un jeu, vois-tu, où il y a des particuliers qui gagnent toujours et des autres qui n'empochent jamais!...

GUILLAUME.

Un jeu de filous? Compris, tu peux continuer...

MALTÊTE, reprenant sa lecture.

« Tripot clandestin. Le mobilier a été saisi... »

SALLERIN, sans réfléchir.

Bigre! il était conséquent!...

MALTÊTE.

Vous le connaissiez ?

SALLERIN.

Par ouï-dire seulement ; d'ailleurs ces mobiliers-là sont toujours....

GUILLAUME.

Tu viens de nous dire que tu n'allais pas dans ces tripots !

SALLERIN, à part.

On se mordra la langue avant de parler, ici...

MALTÊTE.

Attention à ce qui suit : « Mais ce qui est plus important encore,
» c'est que la perquisition faite à ce sujet, a mis sur la trace d'une
» bande de voleurs...

SALLERIN, à part.

Aïe! aïe!...

MALTÊTE.

» dont on signalait chaque jour les méfaits, sans qu'il fût possible de
» l'atteindre. — Dans une pièce obscure de l'appartement, divers
» objets dont la femme Zoé n'a pu expliquer la possession et qu'on
» a déjà reconnus comme provenant de vols, ont mis cette femme
» dans la nécessité de faire quelques aveux, à la suite desquels on
» a procédé à l'arrestation d'un sieur Chiffard...

SALLERIN, à part.

Chiffard ! je brûle !

MALTÊTE.

» brocanteur au Marais, dont on a saisi les livres et visité les ma-
» gasins... Pris en flagrant délit, le vieux recéleur entrera sans
» doute aussi dans la voie des révélations. »

GUILLAUME.

Faut espérer !

SALLERIN, à part.

La peste de ton espérance, à toi !

MALTÊTE, à Guillaume.

Eh bien ! voilà une nouvelle pour la localité !

SALLERIN, à part.

Décidément, faut s'implanter ici, prendre racine, et faire oublier sa frimousse ailleurs !

MALTÊTE.

Ah ! c'te gaillarde de Zoé.., notre village n'était pas assez grand

pour elle! il lui a fallu Paris et ses monuments, comme on dit! Eh bien, elle peut visiter à son aise, celui où elle est logée maintenant! (Jean-Martin et André sortent de chez Baudouin.) Ah! voilà Jean-Martin qui s'en retourne chez lui avec André.

SALLERIN.

Jean-Martin! Faut que je lui parle. (A Guillaume.) Qu'est-ce que c'est que ça, André?

GUILLAUME.

André? c'est le garçon de ferme.

SALLERIN.

Oui, mais André... qui? ce n'est pas son nom de famille; il n'y avait pas d'André dans le village.

GUILLAUME.

Il n'en a jamais eu de famille!

SALLERIN.

Bah! un enfant?

GUILLAUME.

Trouvé! mais ça ne l'empêche pas d'être brave! et il vaut mieux que beaucoup d'autres!...

SALLERIN, avec indifférence.

Tant mieux pour lui.

SCENE VII

LES MÊMES, JEAN-MARTIN, ANDRÉ.

JEAN-MARTIN.

Allons, André, faut songer au devoir. Les femmes ne pourront guère nous aider aujourd'hui!...

ANDRÉ.

Suffit, monsieur Jean-Martin : on fera de son mieux... (Ils vont pour gagner la maison de Jean-Martin et André y entre.)

SALLERIN, accostant Jean-Martin et lui tendant la main.

Salut, Jean-Martin!...

JEAN-MARTIN, froidement et sans lui prendre la main.

Bonjour, Sallerin.

SALLERIN.

Il y a longtemps qu'on ne s'est vus, Jean-Martin!

JEAN-MARTIN.

C'est vrai.

SALLERIN.

J'aurais préféré te revoir dans une autre occasion : mais, dame, on ne choisit pas!... Je n'ai appris que ce matin la mort du père Baudouin... ça m'a fait de la peine, par rapport à vous autres!...

GUILLAUME, à Maltête.

L'entends-tu, cet astucieux-là?...

MALTÊTE.

Ne m'en parle pas!... Ça n'ouvre la bouche que pour boire et mentir!...

JEAN-MARTIN, à Sallerin.

Je n'ai pas le cœur à faire la conversation, Sallerin : et d'ailleurs, faut que je rentre au logis, il y a de la besogne qui presse... et ça me secouera les idées...

SALLERIN.

Dis donc, Jean-Martin, pendant que les femmes ne sont pas là, j'aurais peut-être quelque chose à te dire à l'oreille... (Presque bas.) dans notre intérêt, à tous!

JEAN-MARTIN.

Notre intérêt?...

SALLERIN.

Oui. Et suffirait peut-être que tu sois prévenu à temps, pour mieux régler ta conduite...

JEAN-MARTIN.

Ma conduite... avec qui?...

SALLERIN, très-bas avec méfiance, après avoir regardé si Guillaume n'écoute pas.

Eh bien, avec la Jeanne, ta belle-sœur!...

JEAN-MARTIN.

La Jeanne! quel rapport?...

SALLERIN.

Entrons : tu le sauras. C'est très-sérieux!...

JEAN-MARTIN, comme à contre-cœur.

Viens alors! (Il marche devant.)

SALLERIN, à part en le suivant.

Allons donc!... Je suis dans la place!

GUILLAUME, à Maltête pendant qu'ils rentrent.

Il entre avec Jean-Martin!

MALTÊTE.

Faut prendre ton parti, Guillaume. Le Sallerin a son idée, bien sûr, et le père Baudouin n'est plus là pour en remontrer à sa

fille!... Allons, viens-t'en... (Il veut l'emmener. A ce moment la porte de chez Baudouin s'ouvre)

GUILLAUME.

Non... Attends!... ce sont elles!...

MALTÊTE.

Allons, il va rester!...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JEANNE, NICOLE, JEANNETTE.

NICOLE, elle entraîne Jeanne, que soutient Jeannette de l'autre côté.

Viens, ma pauvre Jeanne : aussi bien, je crois que tu as raison, et que çà vaudrait mieux pour toi de sortir.

JEANNE.

Oui, Nicole, l'air me fera du bien. Je ne puis rester, vois-tu, dans cette maison, encore chaude du dernier soupir de notre père, où tout me le rappelle, où je crois à chaque instant qu'il va me parler, et me dire : « Où étais-tu donc, Jeanne, quand je t'appelais? pourquoi as-tu quitté le toit paternel? »

JEANNETTE.

Pauvre tante Jeanne!...

JEANNE, à Jeannette.

Ah! mon enfant!... ne suis jamais mon exemple!... reste ici, parmi les tiens, ma fille, au milieu de tous ces braves gens qui te connaissent, et qui t'estimeront toujours, si tu restes une honnête femme!... C'est un grand soutien, que de marcher dans la vie entourée de ceux qui vous aiment et vous respectent!...

NICOLE.

La Jeannette n'aura jamais l'idée de nous quitter, je pense!

JEANNETTE.

Oh! jamais!

GUILLAUME, s'approchant.

Mademoiselle Jeanne...

MALTÊTE, à part.

Qu'est-ce qu'il va dire?...

GUILLAUME, avec émotion et embarras.

Si vous saviez combien ça me fait de la peine de vous voir ainsi dans la désolation!... vrai, je suis fâché à présent de ce que je vous ai dit à Paris, quand je n'ai plus voulu vous attendre.

JEANNE.

Vous avez cru aux apparences, Guillaume !... elles étaient contre moi !... Et pourtant, si vous aviez consenti à m'écouter... si j'avais eu l'argent nécessaire à mon voyage... vous ne seriez pas revenu seul... et j'aurais revu mon père !

GUILLAUME.

Sapristi !... c'est l'argent qui vous manquait, et je ne l'ai pas deviné, quand j'en avais, et de l'or aussi, plein mon sac de cuir ! ah! j'ai été un malheureux, un sans cœur.

JEANNE.

Je ne vous en veux pas, Guillaume !

GUILLAUME.

Et moi, je ne me le pardonnerai jamais !... Allons-nous-en Maitête, je sens que je suffoque !... (Ils sortent.)

SCÈNE IX

JEANNE, NICOLE, JEANNETTE.

NICOLE.

Jeannette va te tenir compagnie, tandis que moi, j'irai préparer ta chambre, ma pauvre Jeanne !. . et sois tranquille, je renverrai à madame Agar les cent francs qu'elle t'a prêtés pour ton voyage.

JEANNE.

Que tu es bonne, Nicole !... Ah ! pourquoi ne suis-je pas toujours restée avec vous ?

NICOLE.

Eh bien, vaut mieux tard que jamais ! tu n'auras plus l'idée de t'en aller, à présent ! à bientôt Jeanne, je te laisse avec ta filleule, tu verras bien que cette enfant-là t'aimait déjà sans t'avoir vue seulement ! (Elle rentre chez elle.)

SCÈNE X

JEANNE, JEANNETTE.

JEANNE.

Vous parliez donc de moi quelquefois, mon enfant ?... (Elles s'asseyent sur le banc.)

JERNNETTE.

Oh ! souvent, tante Jeanne.

JEANNE.

Avec lui? (Elle montre la maison paternelle.)

JENNETTE.

Avec grand père? oh oui.

JEANNE.

Il se plaignait de moi? (Mouvement de protestation de la part de Jeannette.) De mon absence?

JEANNETTE.

Il la regrettait, mais ça n'empêche pas qu'il vous aimait bien, tante Jeanne, à preuve que quelques heures avant de mourir, quand il ne pouvait presque plus parler: « Je sens que je m'en vais, qu'il a dit à ma mère, je ne reverrai pas ta sœur, fais-lui mes adieux, Nicole, et dis-lui que je prierai pour elle là haut, comme pour vous tous. Adieu, mes enfants. » Il nous a serré la main, et ..

JEANNE.

Pauvre père! c'était son pardon. Merci, Jeannette, d'avoir recueilli ces dernières paroles; elles me font du bien, elles prouvent que mon père n'est pas mort fâché contre moi!...

JEANNETTE.

Il t'aimait trop pour cela, tante Jeanne.

JEANNE.

C'est toi qu'il devait aimer, toi, l'enfant de sa brave Nicole!

JEANNETTE.

Oh! oui, il m'aimait! mais je le lui rendais bien, aussi! Il était si bon pour moi; c'est lui qui me défendait, qui me protégeait; ah! il était juste, lui! il ne craignait pas d'être du côté des faibles! ainsi nous avons chez nous un brave garçon, André... vous l'avez vu, tante Jeanne?

JEANNE.

Non, pas encore.

JEANNETTE.

Mais il était là tout à l'heure, avec mon père.

JEANNE.

Je ne l'ai pas remarqué, mon enfant, j'étais si accablée!...

JEANNETTE.

C'est un brave cœur, allez, ma tante, que notre André, courageux et prompt à l'ouvrage. Ça serait une perte pour la maison, s'il quittait le pays.

JEANNE.

Mais pourquoi me parles-tu ainsi de cet André?

JEANNETTE.

Eh bien! parce que nous en parlions souvent avec le grand-père. Il le défendait toujours, lui.

JEANNE.

On l'attaquait donc?

JEANNETTE.

Oui, des malicieux, qui lui reprochaient ce qui n'est pas sa faute. Et voilà qu'André, qui d'abord n'y pensait pas, a pris du chagrin, à preuve qu'il était décidé à partir s'il était tombé au sort, ou à s'engager, dans le cas contraire.

JEANNE.

Il a donc?...

JEANNETTE.

Vingt et un ans bientôt, tante Jeanne.

JEANNE, *à part.*

Vingt et un ans, l'âge du mien... S'il est vivant, peut-être a-t-il le même sort! (*Haut.*) Eh bien! mon enfant?

JEANNETTE.

Eh bien! pour finir, André n'est pas tombé; mais il voulait nous quitter et s'engager; c'est grand-père qui l'en a empêché, et qui a fait comprendre aux autres qu'ils n'avaient pas le droit de rien reprocher à André: c'est lui qui l'a décidé à rester avec nous et qui en a toujours bien parlé devant mes parents.

JEANNE.

Et devant toi aussi, Jeannette, à ce qu'il me paraît...

JEANNETTE.

Maintenant qu'il est mort, qui sait si André voudra rester, et si on pourra le retenir à la maison?

JEANNE.

Tu tiens donc à ce qu'il y reste?

JEANNETTE.

Dame! il n'y a pas de plus brave garçon dans le pays; il trouvera une ferme quaud il voudra...

JEANNE, *doucement.*

Et une... fermière aussi, sans doute.

JEANNETTE, *un peu émue.*

Il n'y a pas une fille au village qui n'ait de l'estime pour lui.

JEANNE.

Mais... sa condition sera un obstacle.

JEANNETTE.

Puisque grand-père disait que c'était une injustice de lui en faire un tort!

JEANNE, à part, se levant.

Elle l'aime! (A Jeannette.) Est-ce donc faire un tort à un garçon que de ne pas l'épouser?

JEANNETTE.

Peut-être bien, s'il vous aime! (Elle se lève sur un geste de Jeanne, qui l'appelle à elle.)

JEANNE.

Tu as dit tout cela à ton grand-père!

JEANNETTE.

Non, tante Jeanne; mais j'allais le lui dire, et puisque...

JEANNE.

Tu fais bien, mon enfant, de me parler à cœur ouvert... cela vaut toujours mieux.

JEANNETTE.

Voici quelqu'un, ma tante.

JEANNE, se retournant.

Sallerin!... laissons passer, et nous rentrerons chez ta mère. (Sallerin s'est avancé et arrête à moitié chemin, entre la maison de Jean-Martin et les deux femmes.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, SALLERIN.

SALLERIN, très-préoccupé, la tête basse, et n'ayant pas vu les deux femmes.

Jean-Martin a été froid, très-froid; il a même été raide; mais il a fini par me dire: « Si c'est la volonté de Jeanne, je n'ai pas à m'y opposer. » C'est l'essentiel!

JEANNE.

Il s'arrête sans faire attention à nous, rentrons! (Elle entraîne Jeannette.)

SALLERIN, les apercevant.

Jeanne! si je lui parlais avant qu'elle ne rentre! ça vaudrait peut-être mieux. (Leur coupant le chemin.) Je voudrais vous dire quelque chose, Jeanne .. si mademoiselle veut permettre.

JEANNE, à part.

Il ne respecterait pas même cette enfant. (A Jeannette.) Va, ma

fille, puisque monsieur Sallerin tient à me parler... Je te rejoindrai dans un moment. (Jeannette rentre.)

SCÈNE XII

JEANNE, SALLERIN.

SALLERIN, à part.

Il s'agit de l'amadouer, à présent.

JEANNE, après s'être assurée qu'il n'y a personne autour d'eux.

Je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici, Sallerin, et je ne suppose pas que je sois pour quelque chose dans la résolution qui vous amène au pays; mais puisque vous tenez absolument à me parler, à m'aborder, même quand je suis avec les miens, autant vaut que cela ait lieu tout de suite. Qu'avez-vous à me dire ?

SALLERIN.

D'abord, je veux vous dire, Jeanne, qu'il ne me paraît pas nécessaire que nous nous parlions comme cela, sur le ton de la rancune, ou des reproches. Je ne suis pas venu ici pour vous faire de la peine, je ne me doutais guère que vous y viendriez, vous. J'étais si ignorant de tout ce qui se passait, que je ne savais même pas encore ce matin la mort de votre père. Je suis revenu, moi, parce que j'avais assez des villes, où il ne manque pas de gens pour vous promettre plus de beurre que de pain, et pour vous entraîner après cela dans des choses... Enfin, j'ai voulu revoir le pays, essayer si, avec ces deux bras là, qui, grâce à Dieu, sont encore vigoureux, je pourrais honnêtement gagner ma vie au soleil, devant tout le monde, sans qu'on ait rien à me reprocher. Je veux faire une fin, quoi !

JEANNE.

Eh bien, rien ne vous en empêche !

SALLERIN.

Si fait, il y a des choses qui me chagrinent. Je sais bien que j'ai eu des petits torts envers vous.

JEANNE, avec une froideur mêlée de mépris.

Vous craignez que je ne parle ?

SALLERIN.

Je crains que vous ne vouliez pas me pardonner, et que, dans ce pays, où les gens estiment votre famille...

JEANNE.

Rassurez-vous. C'est parce qu'on estime ma famille que je ne

dirai rien qui puisse lui porter atteinte. Pour qu'on juge de votre conduite envers moi, Sallerin, il faudrait tout dire. J'aurais préféré ne jamais vous revoir, vous sentir bien loin de moi, c'est vrai; mais puisque le sort ne l'a pas voulu, vous pouvez rester au pays et tâcher d'y vivre en honnête homme; je me tairai sur le passé, et je ne serai pour vous qu'une étrangère.

SALLERIN, à part.

Diable! ça ne ferait pas mon compte. (Haut.) Une étrangère, c'est ça qui est impossible! On sait bien au village qu'il y avait quelque chose entre nous autrefois, quand nous avons quitté le pays!

JEANNE.

Eh bien, on ne s'est pas convenu l'un à l'autre, et on n'a pas donné suite à ses projets. Cela arrive souvent.

SALLERIN.

Oui, mais on n'y croira pas.

JEANNE, avec résolution.

On croira ce qu'on voudra. Quand on nous verra aller toujours chacun de notre côté, on finira par se taire.

SALLERIN.

M'est avis qu'on aurait pu faire mieux, Jeanne!

JEANNE.

De quelle manière?

SALLERIN.

Laissez-moi vous dire seulement jusqu'au bout, sans vous fâcher. Il sera toujours temps de dire non. Voilà que vous êtes revenue aussi, comme moi, et je ne pense pas que votre intention soit de vous en retourner bientôt à Paris, maintenant que vous avez de quoi vivre au pays. Eh bien! comment est-ce que vous ferez, si vous restez seule, par exemple, dans la maison de votre père? c'est-il une femme seule qui pourra faire ce que fait chez lui Jean-Martin?

JEANNE.

Que voulez-vous dire?

SALLERIN.

Est-ce que cette petite main qui a manié l'aiguille pourra seulement reprendre la bêche et travailler aux champs! Faudra donc vous marier!...

JEANNE.

Jamais!...

SALLERIN.

Jamais, parce que vous êtes une brave fille et que vous ne voulez tromper personne...

JEANNE.

Tout cela est inutile, je n'ai aucune envie de me marier.

SALLERIN.

Eh bien, pourquoi ça, si c'était possible d'une manière qui contenterait tout le monde et qui réparerait tout !...

JEANNE, avec une ironie méprisante.

Avec vous, peut-être ?

SALLERIN.

Eh bien, oui, avec moi !... j'ai mal agi avec vous, c'est vrai, mais je m'en repens, que voulez-vous? Je n'avais plus ma tête, j'avais bu pour avoir moins faim, car depuis trois jours je battais le pavé pour trouver quelque chose à faire ; la vue de cet or dans votre tiroir que j'avais ouvert machinalement, m'a grisé tout à fait, et j'ai fait le coup ! Vrai, Jeanne, je m'en repens, comme de tout le reste; j'ai été un sacripant, un mauvais gueux. Mais on peut revenir au bien, il n'est jamais trop tard, et ça dépend de vous maintenant !

JEANNE, cherchant à se contenir.

Voilà donc ce que vous aviez à me dire, Sallerin ? Eh bien, voici ma réponse : que je reste ou non dans ce village, jamais, jamais, vous entendez, Sallerin, je ne serai la femme de l'homme qui m'a si cruellement traitée ! ce n'est pas seulement la femme que vous avez frappée en moi, malheureux ! c'est aussi la mère, à laquelle vous avez enlevé son enfant !

SALLERIN.

Eh bien, voyons : cet enfant, est-ce qu'on pouvait l'élever alors? valait mieux y renoncer. Il aura été recueilli ; on en aura eu soin, de ce petit...

JEANNE.

Misérable ! ce mot-là te trahit ! Pas un regret, pas un remords de ta faute ! Et tu viens me parler de réparation? Non, non ! le cri de cet enfant perdu, je l'entends toujours, Sallerin ; je l'entendrai toute ma vie ! et jamais non plus, jamais, je ne pourrai oublier que, à cause de cet or que tu m'as volé !... j'ai perdu la dernière bénédiction de mon père et le pardon qu'il m'eût donné à son lit de mort ! Non, Sallerin, non ! éloigne-toi de moi, ne me parle plus !... à cette condition je puis te pardonner ; mais pour t'écouter, pour t'épouser, encore une fois, jamais !... (Elle se détourne avec horreur.)

SALLERIN.

Jamais ?... (Avec une certaine brusquerie.) Eh bien ! puisqu'il le faut, sache donc que j'ai causé de nos affaires avec Jean-Martin, là, tout à l'heure ! C'est lui qui est le chef de la famille maintenant ! Il sait que nous nous sommes aimés, il sait ce qui a existé entre nous ; je lui ai dit que mon intention était de tout réparer afin qu'il ne soit plus question de rien dans le village... Ah ! réponds à cela à présent !

JEANNE, avec indignation.

Vous avez osé avouer aux miens que j'avais failli !... Ah ! c'est lâche, Sallerin... Eh bien ! maintenant, ce que vous n'avez pas dit à ma famille, c'est par moi qu'elle le saura, et elle jugera entre nous deux !

SALLERIN.

Allons donc ! une fille a toujours tort de refuser quand son amant offre de l'épouser ! Mais tu as sans doute d'autres vues, et cet imbécile de Guillaume te tente, peut-être?... tu comptes sans ton hôte ; ma mie Jeanne, je l'ai déjà vu, moi, il sait à quoi s'en tenir, et si tu veux *me faire du tort*, eh bien, moi aussi j'ai mes moyens, et je dirai partout que si je t'ai laissée, c'est que je ne voulais pas rester avec l'amie de la Zoé, d'une voleuse qui est maintenant sous les verrous !

JEANNE, avec colère.

Où tu devrais être avec elle ! car si elle est une voleuse, qu'es-tu donc, toi ?

SALLERIN, furieux.

Ah ! mais, pas si haut !...

JEANNE.

Oui, ne m'as-tu pas volée, et lâchement volée, encore !

SALLERIN, menaçant et la saisissant par le bras.

Prends-y garde, Jeanne !...

JEANNE.

Je ne te crains plus, Sallerin !

SALLERIN, lui mettant la main sur la bouche pour l'empêcher de crier.

Te tairas-tu, malheureuse ?

JEANNE, se débattant et criant.

A moi ! (Jean-Martin accourt.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, JEAN-MARTIN.

JEAN-MARTIN.

Tu lèves la main sur la sœur de ma femme ! (Il le saisit au collet.)

SALLERIN.

Elle m'insulte !

JEAN-MARTIN.

Oh ! tu vas avoir affaire à moi !

SALLERIN, faisant un geste de défi.

Eh bien ! soit. Quand tu voudras et comme tu voudras !

JEAN-MARTIN.

Viens donc, et tu passeras par mes mains !...

JEANNE, retenant Jean-Martin.

Un duel entre vous deux ! (Appelant Nicole.) Nicole ! ma sœur ! (Nicole à gauche, Guillaume, Maltête et d'autres paysans à droite ; la cabaretière sur sa porte apparaissant aux cris de Jeanne.) Guillaume, séparez-les, ils vont se battre !...

SCÈNE XIV

LES MÊMES, NICOLE, GUILLAUME, ANDRÉ, MALTÊTE, PAYSANS ET PAYSANNES.

GUILLAUME, courant à Jean-Martin.

Jean-Martin, calme-toi !

NICOLE, à Jeanne.

Qu'est-ce qu'il y a donc, Jeanne?

MALTÊTE, à Sallerin.

Ah çà! vous êtes donc venu pour jeter le trouble et la zizanie dans la commune, vous ?

SALLERIN.

Pourquoi aussi fait-on tant de bruit pour si peu de chose ! c'est une affaire entre la Jeanne et moi, ça ! Tous les jours, on se querelle entre amant et maîtresse ! (Mouvement général.)

JEANNE, se jetant au milieu du groupe.

Eh bien ! oui, puisqu'il veut qu'on le sache...

NICOLE, voulant l'arrêter.

Jeanne !...

JEANNE.

Ah ! laissez-moi parler, à la fin ! Oui, cet homme m'a fait croire à son amour ; oui, j'ai eu le malheur de l'écouter ! il m'a lâchement abandonnée, trahie, entendez-vous ! mais je le méritais, puisque j'avais manqué à mon devoir ! Ah ! je vous en demande ici pardon, à tous, aux miens et aux autres ! j'en demande pardon au village entier que ma faute scandalise aujourd'hui ! mais ma punition dure depuis plus de vingt années, mes amis ! depuis ce temps-là, je n'ai plus osé vous revoir, vivre au milieu de vous; depuis ce temps-là, je suis restée seule, clouée sur le travail, j'ai repoussé les offres d'un honnête homme qui m'aimait, lui, et qui m'eût rendue heureuse ! vous le savez, Guillaume, je me suis condamnée ! je n'ai pas même

recueilli le dernier soupir de mon père! Que faut-il de plus? dites-le moi! faut-il que je m'en aille encore, faut-il que je meure de chagrin et de honte? je suis prête! mais que ma faute au moins ne retombe que sur moi! vous comprenez bien que je ne peux pas, que je ne dois pas laisser le mari de ma sœur se battre avec cet homme!

GUILLAUME, avec force.

Se battre avec lui! allons donc! est-ce que nous souffrirons cela; nous autres! (Mouvement général.)

JEAN-MARTIN.

Eh bien! es-tu satisfait, Sallerin? es-tu content de l'humiliation de cette malheureuse femme! Ah! si je n'écoutais que ma colère!... mais elle a raison! tu n'es pas digne qu'un honnête homme se mesure avec toi, et heureusement, j'ai fait mes preuves! Écoutez donc, vous tous, ce que je vais lui dire, à ce misérable! (Mouvement de Sallerin laissé seul.) Allons, ne fais pas le bravache, ici, nous te connaissons maintenant! il y a un homme de trop dans le village; c'est toi! tu n'as ici ni champs, ni maison, ni rien! qu'y viens-tu faire? rôder autour d'un cercueil, t'approprier le bien d'une malheureuse femme à la faveur d'un scandale! tu t'es trompé d'adresse, Sallerin! devant tous, je le jure, si tu as le malheur de rentrer chez moi, ou de poursuivre ta victime, je te tue comme on tue une bête malfaisante! tu sais ce que vaut la parole d'un homme de cœur: tiens-toi donc pour averti! Venez Jeanne, celle qui expie aussi courageusement que vous une faute qui n'a fait de tort qu'à elle-même, celle-là mérite qu'on la plaigne et qu'on la protége! Il n'y en a pas un parmi nous autres qui soit capable de vous manquer! (Il l'entraîne. A Sallerin en le fixant une dernière fois.) Reste, si tu l'oses! (Jeanne et Nicole rentrent à droite; Jean-Martin les suit avec Guillaume et Maltèie.)

SALLERIN, aux villageois qui s'écartent de lui avec mépris.

Je resterai si je veux! (Aux autres). On refuse donc de se battre dans le village! Ah! le Jean-Martin était plus brave que cela autrefois!...

ANDRÉ, sortant du groupe.

Ah! ne dites pas de mal de monsieur Jean-Martin, vous!...

SALLERIN.

Est-ce que c'est toi qui m'en empêcherais, par exemple?

ANDRÉ.

Pourquoi donc pas?

SALLERIN.

Attends donc que tu aies un peu plus de barbe au menton pour parler à des hommes, méchant bâtard!

ANDRÉ.

Bâtard!... (Il veut s'élancer sur lui; tous le retiennent. — En lui montrant le poing.) Vous me payerez ce mot-là, vous!... (Tableau.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME

La grande salle du rez-de-chaussée dans la maison de Jean Martin. Au premier plan, portes latérales basses, conduisant, celle de gauche dans d'autres pièces, celle à droite, dans les écuries de la ferme. Au deuxième plan, à gauche, vaste cheminée de campagne, à manteau ; le fusil et le sabre de Jean-Martin y sont fixés par des crampons. Au fond, porte d'entrée donnant sur la place du village ; à droite, au deuxième plan, l'escalier en bois, avec rampe, qui conduit à la chambre de Jeanne, au bout d'une petite galerie. Au milieu de cette galerie, une large croisée donnant sur le chemin qui borde la rivière et par laquelle on aperçoit les saules de la rive. Au fond, près de la porte, un vaste buffet en bois, dont les étages sont garnis de plats d'étain ou de faïence coloriée. Auprès de la cheminée, le siége du maître et quelques tabourets. Vers la droite, une longue table-dressoir; des bancs la garnissent, un espace suffisant reste pour circuler entre la table et la porte des écuries.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, NICOLE.

NICOLE, accroupie auprès du foyer, et tout en surveillant les apprêts du souper.

Je te le répète, Jeanne, tu auras tort une fois de plus, si tu nous quittes.

JEANNE, assise à l'angle de la cheminée.

Eh ! comment peux-tu seulement désirer que je reste avec vous, ma pauvre Nicole? Crois-tu que Sallerin ait dit son dernier mot?

NICOLE, achevant de mettre le couvert.

Le Sallerin est connu ici, et ce n'est pas d'aujourd'hui encore ; sa conduite ne retombera que sur lui, je t'en réponds !

JEANNE.

Je sens que j'apporterai la gêne et la tristesse dans votre maison ; laisse-moi partir. Et d'ailleurs, à quoi vous serais-je bonne, désormais ? mes bras ont désappris tout autre travail que celui de l'aiguille ; et la peine et les veillées de Paris ne m'ont pas laissé beaucoup de forces !......

NICOLE.

Eh bien, tu soignerais la maison. Tu montrerais à notre Jeannette ce que tu sais.

JEANNE.

Jeannette !.. tiens, je voulais te parler d'elle... Qu'est-ce que tu penses de ce jeune André qui travaille avec ton mari?

NICOLE.

C'est un brave garçon qui a du cœur à l'ouvrage, et de bons bras!.. Mais pourquoi me demandes-tu cela?..

JEANNE.

Crois-tu que ça ferait un bon mari pour une honnête fille?

NICOLE.

Peut-être bien. Reste à savoir si l'on voudrait la lui donner.....

JEANNE.

Parce que?.....

NICOLE.

Parce que... dame! c'est un enfant sans parents..... et c'est un obstacle, cela, pour entrer dans une famille bien établie!.....

JEANNE.

Ainsi, tu lui refuserais ta fille, s'il te la demandait, s'il l'aimait?.....

NICOLE.

Dame! Je ne sais pas si Jean-Martin serait de mon avis; mais ça n'irait pas tout seul.....

JEANNE.

Pas même si ta fille aimait ce garçon?

NICOLE.

Mais, qu'est-ce que tu viens me conter là?

JEANNE, très-sérieuse.

Jeannette aime André!...

NICOLE.

Allons donc! elle l'estime, elle a des égards pour lui parce qu'il est bon ouvrier, et puis respectueux pour elle...

JEANNE.

Parce qu'elle l'aime, Nicole! Elle allait l'avouer à son grand-père quand il est tombé malade; et elle me l'a presque avoué, à moi!

NICOLE.

Voyez-vous ça! et rien à moi!...

JEANNE.

Ne brusque pas ta fille, Nicole! et donne-toi le temps de réfléchir. André est un digne garçon; s'il est aimé et estimé dans le pays, s'il peut faire le bonheur de ta fille en vous devant le sien, ça

vaut la peine d'y songer. Il n'est pas tombé au sort, à ce qu'il paraît; rien ne l'empêche alors de s'établir dans le pays, sous vos yeux, de rester avec vous en famille. Prends garde, Nicole, de sacrifier le bonheur de ton enfant pour une question d'amour-propre .. Voilà ce que j'avais à cœur de te dire: j'ai souffert, moi; je voudrais que la Jeannette fût heureuse !

(La porte à droite s'ouvre, André paraît.)

NICOLE

Chut ! c'est le garçon !...

SCÈNE II

LES MÊMES, ANDRÉ,

ANDRÉ.

J'ai fini, m'ame Jean-Martin. Voilà les bêtes qui reviennent des champs, et la litière a été renouvelée partout.

NICOLE, à Jeanne.

C'est à mon tour, maintenant. Tu te charges du souper, n'est-ce pas ?...

JEANNE.

Oui, sois tranquille.

NICOLE.

Notre homme va-t-il rentrer bientôt, André ?...

ANDRÉ.

Mais je pense que oui, m'ame Jean-Martin, il n'y a qu'une voiture à ramener, et il doit être en route.

(Nicole sort par la petite porte à droite. — André va se laver les mains au fond. — Jeanne le regarde.)

SCÈNE III

JEANNE, ANDRÉ.

JEANNE, à part.

Il est bien, tout de même, ce garçon-là ! Voyons donc s'il aime la Jeannette, comme elle le croit ! (A André.) Vous avez bien du mal, monsieur André, n'est-ce pas ?

ANDRÉ, se rapprochant.

Oh ! il y a des jours où l'ouvrage presse ; mais on y est fait, mademoiselle.

JEANNE.

Le pays vous plait?...

ANDRÉ

Je n'ai pas de reproches à lui faire, au pays, il est bon, et les gens aussi, mais... (Il pousse un soupir.)

JEANNE.

Mais... quoi?... C'est une arrière-pensée ce mais-là...

ANDRÉ

Ce mais-là signifie, mademoiselle, que j'ai perdu gros en perdant votre digne homme de père. C'est lui qui m'a fait rester ici, qui m'a fait valoir dans le pays, et maintenant qu'il n'y est plus...

JEANNE.

Songeriez-vous à aller ailleurs?...

ANDRÉ.

Dame! c'est peut-être bien ce que j'aurais de mieux à faire!

JEANNE.

Comment, vous quitteriez cette maison où chacun vous estime et vous apprécie?...

ANDRÉ, avec amertume.

Oui, je sais bien, on m'apprécie, on m'estime... comme ouvrier!...

JEANNE.

Que voulez-vous dire?...

ANDRÉ.

On ne me doit que ça, après tout! C'est comme ouvrier que je vaux quelque chose! on me rend justice, on me paye mon dû, on est poli envers moi, qu'est-ce que je peux demander de plus?

JEANNE.

Est-ce que vous n'êtes pas traité ici comme si vous étiez de la maison, de la famille?...

ANDRÉ.

De la famille! ah! ne prononcez pas ce mot-là devant moi, mademoiselle Jeanne!...

JEANNE.

Pourquoi donc?...

ANDRÉ.

Est ce qu'il y aura jamais une vraie place pour moi au foyer d'une honnête famille? Oh! oui, il y a place au feu pour tout le monde, même pour le chien du logis: mais il y a place et place, vous le savez bien!...

JEANNE.

Qui peut vous donner de pareilles idées, monsieur André?...

ANDRÉ.

Écoutez, mademoiselle Jeanne, vous me comprendrez, vous, parce que vous savez ce que c'est que de souffrir, je le vois bien. Vous savez qui je suis, pas vrai?... Voyons, ne faites pas semblant d'ignorer, c'est la première chose qu'on vous aura dite.

JEANNE.

Eh bien! oui, je sais votre position; mais personne ne songe à vous la reprocher!

ANDRÉ.

En face, non; qui est-ce qui en aurait le droit? Mais supposez donc seulement qu'un jour j'aie la hardiesse de me croire un homme comme un autre, de m'imaginer que je ne suis pas fait pour marcher toujours seul, toujours machine au service d'autrui; et supposez encore que j'entende mon cœur me dire : André, tu es un honnête homme, toi aussi tu pourrais faire un bon mari, un bon père de famille; voyons, regarde autour de toi, n'y a-t-il personne que tu puisses aimer et à qui il soit permis de t'aimer? Eh bien, mademoiselle Jeanne, savez-vous ce qu'il me faudrait répondre à mon cœur, s'il me parlait ainsi? il me faudrait lui dire de se taire, car André sait qu'un homme dans sa position ne doit pas lever les yeux plus haut que lui.

JEANNE, à part.

Il l'aime! (A André.) Qui sait, monsieur André, si vous n'êtes pas plus sévère pour vous que ne le seraient les autres?...

ANDRÉ.

Vous me dites cela pour me consoler, mais vous savez bien ce qui est vrai! Ah! si les malheureux qui abandonnent ainsi leurs enfants à la charité publique, savaient toutes les humiliations auxquelles ils les condamnent, le cœur leur manquerait peut-être!...

JEANNE.

Courage, monsieur André, il ne faut qu'un moment, une occasion pour changer le sort d'un honnête garçon comme vous!

ANDRÉ.

Non! ne me donnez pas d'espérance! l'espérance, voyez-vous, c'est le rêve; et quand on se réveille, la vie est plus lourde! Ah! que de fois j'ai pleuré, mademoiselle Jeanne, ici, depuis qu'à la vue d'une famille, j'ai compris ce que c'est que d'être sans nom et sans parents; que de fois, j'ai trempé de mes larmes le pauvre mouchoir qui protégeait ma tête au moment où je fus recueilli!... il appartenait sans doute à ma mère... la malheureuse!....

JEANNE.

Vous avez raison, André, elle a dû être bien malheureuse!...

ANDRÉ.

Ou bien coupable ! Que lui avais-je fait, moi, pour me jeter ainsi à la merci des passants ? Ah ! c'était bien la peine de naître ! Point de parents, point d'amis..

JEANNE, avec bonté.

Monsieur André !...

ANDRÉ.

Personne ! non... ni personne, ni rien !...

JEANNE.

Comment ? pas même un indice !

ANDRÉ, avec une sorte d'ironie.

Si fait : tous les indices de l'abandon ! On m'a recueilli sous le porche d'une église, à Paris...

JEANNE, avec attention.

A Paris !...

ANDRÉ.

Un matin, un trente novembre...

JEANNE, à part.

Trente novembre !

ANDRÉ.

Oui, jour de saint André, dont on m'a donné le nom...

JEANNE, à part et saisie.

C'est ce jour-là !...

ANDRÉ.

Et je n'avais pas plus de huit jours quand on m'a ramassé !...

JEANNE, pouvant à peine parler.

Oh ! mon Dieu !... (A André.) Après, André... après ?...

ANDRÉ, avec amertume.

Après ?... c'est tout.

JEANNE, avec fièvre.

Comment, vous n'avez rien... pas un objet... quelque chose, enfin ?...

ANDRÉ.

Rien, je vous l'ai dit... rien que ce malheureux mouchoir qui abritait ma tête.

JEANNE.

Où est-il, André ? où est-il ?...

ANDRÉ.

Tenez ! le voilà ! (Il tire de dessous sa veste un mouchoir blanc plié et roulé.) Je le gardais !... mais il ne me rappelle que des malheurs ; je ne veux plus le voir, et je vais le brûler devant vous ! (Il veut le déchirer et le jeter au feu.)

JEANNE, s'élançant.

Malheureux ! que faites-vous !...

ANDRÉ, exaspéré.

Je veux le brûler, je vous dis ! (Il le jette vers le foyer.)

JEANNE, se précipitant vers le mouchoir.

Arrêtez !... (Elle ramasse le mouchoir, puis jette un regard rapide sur André, qui s'est détourné pour ne pas le reprendre.)

ANDRÉ.

Eh bien ! gardez-le, si vous ne voulez pas que je le brûle. Je ne le reverrai plus, moi !...

JEANNE, elle cherche un signe, une marque à l'angle, la découvre et reste frappée de stupeur, n'osant plus regarder André, et les yeux attachés sur la marque du mouchoir.

Mon Dieu !... mon Dieu !... est-ce possible ?...

ANDRÉ

Je ferai bien de m'engager, n'est-ce pas ?

JEANNE.

Lui !... lui !... (Elle se trouve presque faible.)

ANDRÉ, se retournant.

Mais qu'est-ce que cela peut vous faire, tout ça ! Oh ! mon Dieu ! comme vous êtes pâle !... Je vais appeler...

JEANNE, vivement et se ranimant.

Non, non, ce n'est rien, André, n'appelez pas !... André... je suis mieux ; tenez, sentez, ma main n'est déjà plus froide. (Elle saisit sa main, la retient, et le regarde.)

ANDRÉ.

Je vous fais de la peine, pas vrai, avec mes histoires ?... N'en parlons plus.

JEANNE.

Si fait, parlez-moi, André... je vous en prie ! Je veux que vous me parliez .. (Étonnement d'André. On entend très-distinctement la voix de Jean-Martin qui appelle : « André ! »)

ANDRÉ.

On m'appelle !... c'est la voix du maître...

JEANNE.

C'est vrai !

ANDRÉ.

Le devoir avant tout; mais nous reprendrons cela, car vous avez de la bonté pour moi, et je sens bien que ce n'est pas seulement une complaisance ou une charité. Vous avez du cœur, vous! (Nouvel appel.) Voici, notre maître, on y va!... (Il sort à droite.)

SCÈNE IV

JEANNE, après l'avoir regardé jusqu'à ce que la porte soit refermée.

Lui ! lui ! mon fils ! cet André, brave et courageux, c'est mon fils ! Ah ! comment ai-je pu ne pas l'étreindre ! Mais ce n'est pas le cœur, non, c'est la force qui m'a manqué ! Est-ce bien vrai qu'André est mon fils ? que ce n'est pas un rêve... une folie ? Mais non, non, je ne suis pas folle ! il était là .. j'ai la preuve, la voilà, je la tiens !... Ce mouchoir marqué de mes lettres, ce mouchoir dont j'avais enveloppé la tête de mon enfant, quand je croyais le remettre aux mains de celle qui devait lui donner le lait que le ciel me refusait, avec la force et la santé!... Car je n'ai rien su.. on ne m'avait laissé aucun moyen de le retrouver ! Ah ! cette Zoé, ce Sallerin! maudits soient-ils tous les deux! (Comme frappée d'une idée subite.) Sallerin ! quelle pensée ! non, c'est impossible ! cet homme m'est odieux.. il me fait froid... Mais qu'importe, il voulait m'épouser, disait-il. C'est une réparation cela... c'est un nom... le nom qui manque à André... Oh! je veux voir Sallerin, je le changerai, Dieu m'en donnera la force ! Il saura que son fils existe, il l'aimera, il en sera fier comme moi ! Eh ! qu'importe alors qu'il m'aime ou me déteste ! Qu'il me haïsse, qu'il me frappe, s'il veut, mais qu'il reconnaisse André, et je lui pardonne le reste! (Entre Guillaume.)

SCÈNE V

JEANNE, GUILLAUME.

GUILLAUME.

C'est vous qui êtes là, Jeanne ? Ah ! cette fois, je vous apporte une bonne nouvelle ! Sallerin, vous savez...

JEANNE, interrompant vivement.

Sallerin! vous l'avez vu ? où est-il ?

GUILLAUME.

Rassurez-vous, Jeanne ! il vient de partir; il quitte le village. Il a bien vu que personne ici n'était pour lui...

JEANNE, abasourdie.

Parti !... (Se ravisant.) Pour quel endroit?

GUILLAUME.

Dame ! on vient de le voir avec son paquet sur le dos, traverser le pont et suivre la route de Saverne...

JEANNE.

Courez après lui, rejoignez-le ! il faut que je le voie, que je lui parle..,

GUILLAUME.

Moi ! courir après Sallerin ! et pour vous le ramener !

JEANNE.

Ne me demandez pas si je suis folle, Guillaume ! Plus tard, vous saurez tout; mais si vous avez jamais eu quelque affection pour moi, courez, trouvez Sallerin à tout prix ; ma vie en dépend, Guillaume !

GUILLAUME.

Mais vous l'aimez donc, cet homme-là ?

JEANNE.

Ne cherchez pas si je l'aime ou si je le hais, mais, au nom du ciel, ramenez-le ! Je vous bénirai...

GUILLAUME.

Y pensez-vous? Jeanne ! ici, chez Jean-Martin ? Vous voulez donc qu'ils se tuent !

JEANNE.

C'est vrai ! eh bien ! chez vous alors, j'irai l'y rejoindre...

GUILLAUME.

Jeanne ! que me demandez-vous là?

JEANNE.

Plus que ma vie, mais je n'ai que vous ! Encore ce service, mon bon Guillaume ! Vous saurez tout, je vous le promets, et vous me comprendrez alors !... Vous allez courir après lui, n'est-ce pas?... Vous me le promettez, Guillaume !...

GUILLAUME, avec effort.

Eh bien ! oui, puisque vous le voulez absolument, Jeanne ! mais c'est une rude chose que vous exigez là ! J'aimerais mieux mettre le feu à ma maison, voyez-vous, que d'aller où vous me dites !... Enfin, j'ai promis, j'y vais !

JEANNE.

Ah ! merci, Guillaume, merci ! (Il sort.)

La grande porte s'ouvre. Des faneurs entrent et vont déposer leurs ra-

teaux dans un coin. Jean-Martin arrive derrière eux, puis André. Nicole rentre par la porte des étables, et les bancs qui sont autour de la table se garnissent. Le haut bout est réservé aux maîtres.)

SCÈNE VI

JEAN-MARTIN, ANDRÉ, JEANNE, NICOLE, LES PAYSANS.

JEAN-MARTIN, à Jeanne, pendant que Nicole sert le souper.

Eh bien! Jeanne, êtes-vous un peu remise? tout ça s'oubliera, allez! En attendant, merci pour l'avis que vous nous avez donné au sujet de notre fille. Nicole m'a parlé : vous comprenez bien que je ne peux pas laisser aller ça, ce n'est pas un mariage possible! (Mouvement de Jeanne.) Pas d'argent pour monter un train, simple garçon de ferme, et pas même un nom de famille, André tout court, c'est pas une position! On dirait que Jean-Martin a perdu la tête pour marier sa fille comme ça. Passe encore pour le nom, si l'on était en train de s'en faire un! Je laisserai partir André. Qu'il se fasse soldat! il a du cœur, il peut avoir de la chance, attraper la croix, une épaulette, ça vaut un nom, et alors si la Jeannette est restée fille, et qu'ils y tiennent encore, eh bien! je ne dirai pas non. Avant cela, et dans la position d'aujourd'hui, impossible! Je perdrai un bon travailleur, un honnête garçon : mais ma fille vaut mieux que ça, pas vrai, Jeanne?...

JEANNE.

Mais... si André retrouvait ses parents, si...

JEAN-MARTIN.

Allons donc! ils l'ont joliment oublié depuis le temps!... (A Nicole.) Eh bien! femme, soupons-nous aujourd'hui?...

NICOLE.

Voilà, notre homme, tu n'as plus qu'à t'asseoir.

JEAN-MARTIN.

Allons, Jeanne, à table...

JEANNE.

Merci, Jean-Martin, je ne souperai pas ce soir...

JEAN-MARTIN.

Vrai?... au fait, si ça doit vous faire mal... (Il va s'asseoir. La place de Jeanne, à côté de Jean-Martin, reste vide. Tout le monde est servi, on mange.)

NICOLE.

Je mangerai auprès de toi, je ne veux pas que tu restes seule dans un coin.

JEANNE.

Ne te gêne donc pas, Nicole : ça contrarierait ton mari...

NICOLE.

Allons donc, il a bien le temps de me voir !

JEANNE.

Non, je t'en prie !...

NICOLE.

Puisque tu le veux... (Elle va prendre sa place à gauche de Jean-Martin, Jeanne seule près de l'âtre.)

JEAN-MARTIN.

Eh bien, André, tu ne manges pas ? Est-ce que l'air de ce pays-ci commencerait à ne plus te convenir ?

ANDRÉ.

Je crains plutôt que ce ne soit mon air qui ne convienne plus tant au pays, monsieur Jean-Martin : est-ce que vous n'êtes plus content de mon service ?

JEAN-MARTIN.

Je ne dis pas cela ; et je ne fais pas difficulté d'avouer qu'il est difficile de trouver quelqu'un qui te vaille ici pour la besogne et l'avisement...

ANDRÉ.

Eh bien ! alors, pourquoi que vous me dites ça ?

JEAN-MARTIN.

Parce qu'il y a des moments où l'homme a comme un besoin de changer de place, et que tu me fais l'effet d'être dans un de ces moments-là !

ANDRÉ.

Est-ce que c'est mon congé que vous m'offrez là, monsieur Jean-Martin ?...

JEAN-MARTIN.

Moi ? pas du tout ! Seulement, si la fantaisie te prenait de voir du pays, le sac au dos, faudrait pas que tu te croies lié ici ; voilà tout ! (A part.) Il comprendra !...

ANDRÉ.

Si j'en ai eu l'envie, cette envie-là est passée, monsieur Jean-Martin...

JEAN-MARTIN.

Ah !... c'est différent !...

JEANNE, à part.

Pourvu que Guillaume le ramène !

JEAN-MARTIN.

Ah çà ! pourquoi la Jeannette ne vient-elle pas souper ?

NICOLE.

Elle est dans sa chambre... la journée l'a fatiguée, cette enfant... elle m'a demandé de ne pas venir. (La grande porte s'ouvre, et Maltête tout effare se précipite dans la chambre.)

SCÈNE VII

Les Mêmes, MALTÊTE.

MALTÊTE.

Levez-vous donc ! venez le voir!... Ah ! le bandit!... (Tous se lèvent.)

JEAN-MARTIN, se levant.

Le bandit ! Qui?...

MALTÊTE.

Le Sallerin, parbleu !

JEANNE, à part.

Sallerin !... Oh ! mon Dieu !

MALTÊTE.

Il se sauvait ! mais les gendarmes le tiennent ! il est pris !...

JEAN-MARTIN.

Pris ! pourquoi ?

MALTÊTE.

Tout est découvert. Il est d'une bande de voleurs! l'ordre est arrivé de Paris à la brigade de Saverne de l'arrêter! (Clameur.) Tenez, tenez... le voilà qui passe, on l'emmène avec les menottes. (Tous les paysans se précipitent pour voir. André va s'élancer avec les autres. Jeanne le retient énergiquement par le bras.)

JEANNE.

N'y vas pas, André, n'y vas pas!... (Étonnement d'André qui la regarde, s'arrete et semble l'interroger. — A part.) Son père un bandit!... Tout est perdu!... (Elle cache sa figure entre ses mains.)

NICOLE, à Jeanne.

Ma pauvre Jeanne !

ANDRÉ, à part.

N'y vas pas... Comme elle m'a dit cela!

JEAN-MARTIN, revenant vers Jeanne.

Du courage, Jeanne !

JEANNE, à Nicole.

Je suis morte, Nicole... Quelle honte !... Me retiendras-tu maintenant ?

JEAN-MARTIN, avec bonté.

Eh bien ! non, vous nous quitterez, Jeanne, pour quelque temps... tout s'apaisera, et alors...

JEANNE, d'un ton sinistre.

Oui, tout s'apaisera, je vous le promets !...

JEAN-MARTIN.

Et vous nous reviendrez.

NICOLE.

Pour toujours !

JEANNE.

Oui... pour toujours... (Appuyant.) Pour toujours !...

JEAN-MARTIN.

Viens, Nicole. Vous avez besoin d'être seule, n'est-ce pas, Jeanne? (A part.) Vaut mieux qu'elle pleure...

JEANNE.

Oui... seule... seule... avec André, pourtant... je veux lui parler... pour mon départ...

NICOLE, à part.

Pourquoi André, plutôt que moi ? (Ils sortent.)

SCÈNE VIII

JEANNE, ANDRÉ.

JEANNE, à part.

S'il voulait partir !... (A André.) André, je suis bien méprisable à vos yeux, n'est-ce pas ?

ANDRÉ.

Est-ce bien à moi que vous demandez une pareille chose, à moi qui vous plains du plus profond de mon cœur, et qui pleurerais volontiers en voyant tout le mal que vous cause ce méchant homme ! Ah ! si je le rattrape jamais, celui-là !...

JEANNE.

Assez, André. Plus vous le flétrissez, plus il y a pour moi d'humiliation !... Je veux partir demain, avant le jour, sans éveiller personne... J'ai apporté assez de douleur dans cette maison, sans y ajouter le déchirement d'une séparation bien cruelle pour moi, André,

et bien triste pour eux... Je ne peux pourtant pas m'en aller seule, comme quelqu'un qui s'enfuit... et puis, j'ai peur... Le cœur me manquerait peut-être... Vous m'accompagnerez jusqu'à la station, n'est-ce pas?...

ANDRÉ.

C'est donc bien décidé, votre départ?

JEANNE.

Oui, il le faut! Il faut qu'on m'oublie, ici!

ANDRÉ.

Oh! je ne vous oublierai pas, moi!

JEANNE.

Bien vrai, André?...

ANDRÉ.

Je ne sais pas mentir, mademoiselle Jeanne.

JEANNE.

Vous m'auriez donc vue près de vous avec... plaisir, ou du moins sans... ennui?...

ANDRÉ.

Je sens que c'est un malheur pour moi, votre départ! Je vous parlais déjà comme je faisais à votre vieux père! je vous disais tout...

JEANNE.

Oui, jusqu'à votre idée de quitter ce pays.

ANDRÉ, avec feu.

Oh! j'y veux rester, maintenant!...

JEANNE, avec émotion.

Vous voulez rester, André?... Pourquoi ce changement?...

ANDRÉ.

Pourquoi?... (Il hésite.) Mais oui, je puis tout vous dire à vous! Eh bien! sachez-le donc : tantôt, en vous quittant, et pendant que je faisais la besogne pour laquelle on m'avait appelé, mademoiselle Jeannette, qui revenait de la fenaison, s'est approchée de moi un instant, sans qu'on la vît : « Monsieur André, qu'elle m'a dit, je sais que vous m'aimez; je sais aussi ce qui vous empêche de me le dire, et pourquoi vous parlez de quitter le pays. Si vous n'étiez pas un honnête homme, ce serait très-mal à moi de vous parler comme je le fais; mais j'ai confiance en vous, et je vous déclare que je ne serai la femme de personne, si je ne peux pas être la vôtre... Mais restez au village, au moins! car je sens que si vous quittez le pays, monsieur André, j'en mourrai!... » Comprenez-vous maintenant que je ne peux plus m'en aller!

JEANNE, à part.

Plus d'espoir de l'emmener! Tout me condamne! (A André.) Ainsi rien ne saurait vous faire changer de résolution, André ?...

ANDRÉ.

Oh! rien, mademoiselle Jeanne !...

JEANNE.

Pas même un bon conseil?... (Signe de dénégation.) Jean-Martin a servi, et il est fier d'avoir mérité une distinction. Une épaulette, une croix lui auraient fait oublier peut-être...

ANDRÉ.

Mademoiselle Jeannette m'a dit : « Si vous quittez le pays, j'en mourrai !... » Je reste !... je reste !...

JEANNE.

Que Dieu vous protége, André ! (Elle essuie une larme.)

ANDRÉ.

Vous pleurez !...

JEANNE.

Oui, je pleure, André, en pensant que moi aussi, à mon âge, je pourrais avoir un fils tel que vous, en pensant que j'aurais pu vivre heureuse, honorée, chérie comme tant d'autres, et que, pour ne pas faire peser sur tous les miens l'affront que j'ai subi, je suis forcée de m'éloigner, demain, seule, presque chassée, flétrie, sans un bras pour m'appuyer...

ANDRÉ.

Mademoiselle Jeanne !

JEANNE.

Sans une voix pour me consoler, jusqu'à ce que j'aie rendu à Dieu la vie dont je ne me suis servie depuis vingt ans que pour souffrir!

ANDRÉ.

Ah! mais, vous me brisez le cœur, en me disant tout cela!... je voudrais pourtant bien vous dire une bonne parole, et je ne sais pas la trouver ! (Il pleure.)

JEANNE.

André !... vous, vous! pleurer... pour moi !...

ANDRÉ.

Ah ! si je pouvais seulement essuyer vos larmes, vous soutenir dans mes bras...

JEANNE, faisant un mouvement vers lui.

André !... mon enfant ! (Puis s'arrêtant pour ne pas se trahir, et avec désespoir.) Ah ! que je suis malheureuse !

ANDRÉ.

Son enfant ! pauvre femme !... On ne m'en avait jamais dit autant ! (A Jeanne.) Eh bien ! oui, appelez-moi votre enfant, puisque ça vous fait du bien, puisque je n'ai pas de mère pour vous disputer ce nom-là !

JEANNE, avec effusion.

André, André !... (Elle le presse dans ses bras. — A part avec bonheur.) J'ai pu l'embrasser ! (Haut.) Merci, André, merci !...

ANDRÉ, à part.

Pauvre femme !... Ah ! si ce n'était Jeannette, elle ne serait pas partie toute seule, je l'aurais soutenue, moi !

JEANNE.

Maintenant, laissez-moi, je veux écrire... Plus tard, quand vous reviendrez, je vous ferai mes adieux.. Pour un instant, encore, il me faut du courage. (Elle lui tend la main.) Allez ! André, allez... à tout à l'heure !...

ANDRÉ.

A bientôt. (Il sort.)

SCÈNE IX

JEANNE, seule.

Allons, Jeanne, encore une nuit, et le sacrifice sera fait !... non, je n'ai pas le droit de dire à André que je suis sa mère et qu'il est le fils d'un... Oh ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous gardé cette dernière épreuve !... la plus cruelle de toutes !... Me pardonnerez-vous enfin !... mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit... c'est du sort, c'est de l'avenir d'André !. . Je veux lui assurer des ressources, un protecteur, un ami !... Guillaume m'entendra, j'en suis sûre ! c'est à lui que je dois écrire... c'est lui qui fera respecter ma volonté... (Elle va prendre dans le buffet ce qu'il faut pour écrire et vient s'asseoir à l'extrémité de la table.) Il saura qu'André est mon fils... le fils de Sallerin, il comprendra qu'ils ne doivent jamais se reconnaître... allons, écrivons... (Elle écrit.— Musique.—Elle s'arrête et relit la fin de ce qu'elle vient d'écrire...) « Vous m'avez aimée, Guillaume, protégez mon malheureux enfant... Pour ne point me trahir, je pars... et partir, maintenant, c'est mourir, mais c'est être mère... c'est sauver mon fils... (Se remettant à écrire en se dictant.) Adieu ! Guillaume, c'est en vous, en vous seul, que la malheureuse Jeanne met sa dernière espérance. » Allons, plions cette lettre, et tout sera fini... Ah ! mon courage est à bout... (En disant ces derniers mots, elle a plié, et écrit l'adresse sur la lettre : Sallerin entre précipitamment par la porte des écuries.)

SCÈNE X

JEANNE, SALLERIN.

JEANNE, se retournant et se levant au bruit.

Un homme! (Avec effroi.) Sallerin !...

SALLERIN, presque rampant et avec terreur.

Sauvez-moi ! Jeanne, sauvez-moi !... Si vous faites un cri... je suis perdu !...

JEANNE.

Vous, ici!...

SALLERIN.

Oui, je me suis échappé de leur prison ; mais je suis un homme mort, si vous parlez...

JEANNE.

Mort!... qu'avez-vous donc fait... malheureux !... vous avez donc tué?

SALLERIN.

Non... mais je suis perdu, s'ils me prennent...

JEANNE.

Ah ! partez, sortez, misérable !

SALLERIN.

Jeanne, Jeanne, ne me livrez pas!... tenez, à genoux, je vous demande pardon pour tout le mal que je vous ai fait ! mais sauvez-moi! cette maison, voyez-vous, est la seule où ils ne viendront pas me chercher après la querelle de tantôt!... Vous pouvez me cacher, vous ! seulement une heure, le temps de les dépister; car ils sont après moi... je les ai trompés en suivant la berge de la rivière... et puis, j'ai vu votre lumière, j'ai regardé, et je vous ai reconnue, et je vous demande grâce, Jeanne, grâce, à deux genoux !...

JEANNE.

C'est impossible! Je n'ai pas le droit de vous donner un asile... le toit de ma sœur ne doit pas abriter un scélérat!

SALLERIN.

Eh bien ! oui, je le sais, je suis un misérable, mais je n'ai pas tué pourtant ! c'est le manque d'argent...

JEANNE.

C'est le manque de cœur, c'est la débauche !... Partez! je ne puis rien pour vous!...

SALLERIN, suppliant.

Une heure, une heure seulement pour me sauver ! La nuit sera noire alors ; en trois heures de temps j'aurai gagné la frontière! Qu'est-ce que cela vous fait de me garder une heure?... Si l'on me reprend, au contraire, il faudra aller en justice... On vous y appellera aussi pour déposer contre moi !... en quoi ça vous profitera-t il?... Voyons, Jeanne, soyez bonne !... j'ai été un sans-cœur, un moins que rien... mais je vous demande grâce ! ça ne vous fait donc rien d'envoyer un homme... à... à l'échafaud peut-être?

JEANNE.

Ah! taisez-vous ! taisez-vous !... vous me faites horreur autant que pitié !...

SALLERIN.

Eh bien ! cachez-moi... et je vous le jure, vous ne me reverrez jamais !...

JEANNE.

Jamais! Venez donc ! et que Dieu me pardonne si je fais mal ! (Elle s'élance vers l'escalier.)

SALLERIN, respirant.

Je suis sauvé !...

SCÈNE XI

JEANNE, SALLERIN, ANDRÉ.

ANDRÉ rentrant brusquement à droite sur les mots de Sallerin, et au moment où Jeanne atteint la première marche de l'escalier.

Qui, sauvé? Sallerin ! à moi ! à moi !

SALLERIN.

Te tairas-tu, maudit bâtard !...

JEANNE, se retournant.

André !

ANDRÉ, courant saisir le fusil.

Tu ne sortiras pas, misérable ! (Sallerin a saisi un couteau et s'élance pour en frapper André.)

SALLERIN.

Ah! je te tuerai !... (Il lève le couteau au moment où André saisit le fusil.)

JEANNE, poussant un grand cri en se jetant entre eux, et recevant le coup.)

Ah ! c'est moi qu'il a tuée !... (André lâche le fusil et la soutient.)

ANDRÉ, criant.

Du secours ! du secours !...

SALLERIN, laissant tomber son couteau, et atterré.

Elle qui me sauvait !... (Jean-Martin, Nicole, trois paysans entrent sur le cri d'André.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, JEAN-MARTIN, NICOLE, PAYSANS, puis GUILLAUME.

JEAN-MARTIN, entrant par la gauche.

Sallerin, ici !

ANDRÉ.

Il l'a assassinée !...

JEAN-MARTIN.

Malheureux !...

SALLERIN.

Vous pouvez me tuer, je ne me défendrai plus !...

JEAN-MARTIN, aux paysans.

Emmenez-le !... Qu'on le livre !... (A un des paysans.) Et toi, vite des secours, un médecin !... Crève un cheval, s'il le faut !... (On entraîne Sallerin qui ne résiste pas.)

NICOLE, à Jeanne qu'elle a assise avec l'aide d'André.

Jeanne, ma sœur !... Oh ! nous te sauverons !

ANDRÉ, avec douleur.

Et c'est pour moi !...

JEAN-MARTIN.

Oh !... pourquoi ne l'ai-je pas tué, quand je le tenais !...

GUILLAUME, entrant éperdu, suivi de quelques curieux, hommes et femmes.

Où est-elle ?... je veux la voir ! Jeanne !... (Il se jette à ses pieds.) C'est moi... c'est Guillaume... Oh ! ça ne sera rien, n'est-ce pas ?

JEANNE, revenant à elle.

Dieu est juste !... il m'a frappée par lui... Nicole !... André !... je suis heureuse... Je mourrai... près de vous... contente.

GUILLAUME.

Mourir ! non, Jeanne, non, je veux que vous viviez, moi...

JEANNE.

Ah ! Guillaume. (Elle fait signe à André et à Nicole de s'éloigner un peu, puis avec un geste pour indiquer la lettre.) Là... là... sur la table... pour vous !...